

# *l'Anti*capitaliste

N°168-169 | Été-Sept. 2025 | 4,5 €

la revue mensuelle du NPA



## ACTUALITÉ DE LA PENSÉE D'ERNEST MANDEL



**VIETNAM :  
L'AGENT ORANGE TUE ENCORE**



**PALESTINE, C'EST L'HUMANITÉ  
QU'ON ASSASSINE**



**CONSTRUIRE LA MOBILISATION  
CONTRE MACRON ET SON MONDE**

## EDITORIAL

**Comité de rédaction.** 10-18 septembre : le bon format pour la révolte **3**

## PREMIER PLAN

**Elsa Collonges.** Rentrée sociale : faire monter la pression pour gagner ! **4**

**Félix Machin.** L'économie française en stagnation, sous perfusion de l'État **8**

## DOSSIER

**Comité de rédaction.** Ernest Mandel : un exemple pour les révolutionnaires **10**

**Simon Saissac.** L'onde longue dépressive et ses issues possibles **11**

**Antoine Larrache.** Mandel, le parti et la classe **15**

**Sandra Cormier.** Grève générale et contrôle ouvrier. **18**

**Léon Crémieux.** Stratégie révolutionnaire et démocratie des conseils **22**

**Raphaël Greggan.** Jeunesses et lutte de classe **26**

**Hafiza b. Kreje.** Mandel, théoricien intertextuel du fascisme **29**

**Ernest Mandel.** La théorie du fascisme chez Trotsky **32**

**August Thalheimer.** Extrait de Sur le fascisme **33**

## HISTOIRE

**Alex De Jong.** Ernest Mandel était l'un des plus grands penseurs marxistes du 20<sup>e</sup> siècle **34**

## DÉBATS

**Hafiza b. Kreje.** Historical Materialism : en avant le marxisme vivant ! **39**

**Collectif Vietnam Dioxine.** Guerre et écologie : l'agent orange, une violence qui tue encore **40**

**Thierry Labica.** Fredric Jameson, marxisme, postmodernisme et la gauche américaine. **42**

## CULTURE

**Philip Deline.** Note de lecture. Pour la Palestine comme pour la terre **46**

## FOCUS

**Thomas Rid.** Palestine vivra, Palestine vaincra ! **48**

Retrouvez notre revue sur sa page du site *L'Anticapitaliste* :  
<https://lanticapitaliste.org/presse/revue>.

Couverture : © Photothèque Rouge / Martin Noda / Hans Lucas



Manifestation à Strasbourg, 18 septembre 2025, © Photothèque Rouge / Alexandre.

# NPA

*l'Anticapitaliste*

## S'ABONNER

### PAR CHÈQUE

à l'ordre de : NSPAC 2, rue Richard-Lenoir — 93100 Montreuil Cedex  
France et DOM-TOM

Tarif standard	6 mois	1 an
Revue mensuelle	22 euros	44 euros
Revue + Hebdo	50 euros	100 euros
Tarif jeunes/chômeurs précaires		
Revue mensuelle	18 euros	36 euros
Revue + Hebdo	38 euros	76 euros

### Étranger

Joindre la diffusion au 01 48 70 42 31  
ou par mail : [diffusion.presse@npa2009.org](mailto:diffusion.presse@npa2009.org).

### PAR PRELEVEMENT AUTOMATIQUE

Tarif standard	
Revue + Hebdo	25 euros par trimestre
Tarif jeunes/chômeurs précaires	
Revue + Hebdo	19 euros par trimestre

En complétant et retournant la formule publiée dans  
l'hebdomadaire et également disponible sur :  
<https://lanticapitaliste.org/abonnement>

## *l'Anticapitaliste*

*la revue mensuelle du NPA - l'Anticapitaliste*

### Comité de rédaction

Fabienne Dolet, Raphaël Greggan, Thierry Labica, Hafiza b. Kreje, Antoine Larrache, Héléne Marra, Robert Pelletier, Laurent Ripart, Édouard Soulier.

### Pour contacter la rédaction

[contact-revue@npa2009.org](mailto:contact-revue@npa2009.org)

### Directrice de la publication

Penelope Duggan

### Secrétaire de rédaction

Raphaël Greggan

### Diffusion

[diffusion.presse@npa2009.org](mailto:diffusion.presse@npa2009.org)

### Administration

01 48 70 42 30

2, rue Richard-Lenoir 93108 Montreuil Cedex

### Commission paritaire

0519 P 11509

### Numéro ISSN

2269-370X

### Société éditrice

Nouvelle Société de presse, d'audiovisuel et de communication

SARL au capital de 3 500 € (durée 60 ans)

### Tirage

3 000 exemplaires

### Maquette et impression

Rotographie, Montreuil-sous-Bois

Tél. : 01 48 70 42 21

Fax : 01 48 59 23 28

Mail : [rotoimp@wanadoo.fr](mailto:rotoimp@wanadoo.fr)

# 10-18 septembre : le bon format pour la révolte

COMITÉ DE RÉDACTION

*L'été et la rentrée sont marquées par la conjonction des crises actuelles : écologique, économique, sociale et politique. Notre camp social commence à relever la tête avec le mouvement Bloquons tout le 10 septembre et la grève interprofessionnelle du 18 septembre. La solution est entre nos mains, en approfondissant les crises pour renverser ce système.*

L'été 2025 a été un des plus chaud jamais enregistré. Outre la canicule planétaire, les forêts ont brûlé en France et dans le monde. Des pluies diluviennes meurtrières se sont abattues au Pakistan et dans le sous-continent indien. De quoi convaincre le dernier des climatosceptiques qu'il est urgent d'agir pour lutter contre la crise climatique. Le génocide a continué en Palestine, même l'ONU s'en est émue. Et rien n'est fait, ou si peu, par nos dirigeants pour y mettre un terme. Des flottilles de la liberté se sont élancées pour apporter des vivres aux gazaoui-es, nous leur souhaitons de réussir. À l'abri dans les bureaux climatisés de Matignon, Bayrou se souciait aussi peu de cela que des agressions de Bétharram et confirmait ses réformes d'austérité. Pour économiser 43,6 milliards d'euros, il planifie des réformes validistes de la prise en charge des soins, de l'augmentation de la franchise sur les médicaments et les consultations médicales, le contrôle accru sur les médicaments et consultations afférentes aux affections longue durée (ALD), sans compter le gel des salaires et pensions des fonctionnaires. Pour récupérer 14 milliards, loin de taxer les profits, Bayrou envisage de ne plus indexer l'impôt sur l'inflation, ce qui fera entrer 400 000 foyers dans l'impôt et, cerise sur un gâteau empoisonné, de supprimer deux jours fériés. Voilà ce qui l'a conduit à sa perte.

Alors, disons-le clairement : nous refuserons tout mic-mac gouvernemental qui voudra faire passer par la fenêtre la moindre proposition d'austérité du plan Bayrou !

## TOUT BLOQUER, EN GRÈVE : REPRENONS LA RUE !

Les mobilisations sociales en cours sont de deux ordres. D'une part le mouvement Bloquons tout, qui emprunte aux Gilets jaunes leur envie d'en découdre avec le pouvoir et Macron et l'occupation de lieux emblématiques tout en s'en distinguant par son refus de tout confusionnisme raciste, et d'autre part l'appel intersyndical à la grève qui pose la question de qui crée de la richesse et de la mainmise du patronat sur les profits. De notre point de vue, rien n'oppose ces deux cadres, bien au contraire : ils se renforcent et mettent au centre la question clé de la démocratie (qui décide ? pour qui ? pour en faire quoi ?). Nous consacrons notre dossier à Ernest Mandel, mort il y a trente ans, infatigable théoricien marxiste et figure importante de la 4<sup>e</sup> Internationale, qui met justement en avant l'importance de l'hypothèse de la grève générale active (lire l'article de Sandra Cormier, p. 18) pour la prise du pouvoir par les exploités et les opprimés. Cette prise du pouvoir ne peut se faire qu'en repensant les lieux de démocratie directe (entreprise, école, hôpitaux, quartiers...) comme le montre l'article de Léon Crémieux (p. 22). Dans ce cadre, le parti est un soutien et un aiguillon pour notre classe (lire l'article d'Antoine Larrache, p. 15) et la jeunesse (lire l'article de Raphaël Greggan, p. 26). Outre son analyse de la situation économique (lire l'article de Simon Saissac, p. 11), Mandel a livré une analyse fine du fascisme qui reste d'une brûlante actualité (lire l'article d'Hafiza b. Kreje, p. 29) dans la situation instable de la période.

## APPROFONDIR LA CRISE

Face à celles et ceux qui veulent préserver le système capitaliste, qui veulent sauver les maigres marges de manœuvre qui lui reste avant de sombrer, nous répondons que nous ne voulons plus des miettes, mais que nous exigeons maintenant tout le gâteau ! Nous voulons approfondir la crise politique, mais surtout étendre les foyers de résistance, pour résoudre les crises écologique, économique et sociale, en récupérant les profits que les capitalistes font sur notre dos et en mettant fin aux oppressions (sexistes, racistes, LGBT-phobes) qui tuent et entretiennent le système. L'État n'est pas neutre dans la crise actuelle. Macron doit démissionner. Nous défendons le programme du NFP comme base d'unité de notre camp social, dans toutes les élections qui se présentent. Nous voulons un Nouveau front populaire vivant, adossé aux luttes sociales, tout en restant conscient-es qu'il n'y aura pas de solution totale dans le cadre de ce système.

## MACRON DÉMISSION !

Il n'y a pas de mouvement social sans un mot d'ordre clair. Nous refusons la cure d'austérité de ce gouvernement et des suivants. Nous voulons des augmentations immédiates de nos salaires et de nos retraites, nous voulons un partage du travail entre nous toutes et tous, avec des augmentations des salaires et des retraites. Si cela signifie rogner sur les profits, alors c'est ce que nous ferons, tous ensemble, comme le rappelle la chanson «El Pueblo Unido Jamás Será Vencido». □

# Rentrée sociale : faire monter la pression pour gagner !

ELSA COLLONGES

*On a rarement vu émerger spontanément des dates de mobilisation au cœur de l'été ! C'est pourtant ce qui s'est passé avec le 10 septembre, et des assemblées se sont tenues dans de nombreuses villes en plein mois d'août, réunissant des dizaines voire des centaines de personnes. La colère grande manifestation mais le poids des défaites des dernières années, les pertes de repères, pèsent significativement sur les possibilités de son expression dans un mouvement collectif.*

**M**algré tout, les derniers mouvements ont porté des enseignements qui laissent espérer pour cette rentrée une convergence de différentes formes de luttes. C'est à cette convergence, liée à la question du niveau de conscience et à l'unification de notre classe, qu'il faut œuvrer d'arrache-pied dans les jours et semaines qui viennent si on veut espérer ébranler le pouvoir en place. Poser la question du pouvoir est à la fois une nécessité pour solidifier le mouvement et présente de grandes difficultés au vu du rapport de la grande majorité de la gauche aux institutions, des divisions qui la traverse, et de la fragmentation de la gauche révolutionnaire. La double tâche des militant-es révolutionnaires consiste à contribuer à l'organisation du mouvement et à porter des perspectives politiques lui permettant d'aller le plus loin possible.

## **DU 10 AU 18 SEPTEMBRE : CONSTRUIRE LA JONCTION POUR DÉMARRER LA GRÈVE**

L'émergence spontanée du 10 septembre fait espérer que la colère profonde qui existe au sein des classes populaires s'exprime à nouveau dans des modalités proches de celle du mouvement des Gilets jaunes mais en profitant des clarifications en termes de classe opérées au cours de cette mobilisation. Très rapidement les réseaux portant la date du 10 ont été

nettoyés des éléments exprimant des idées d'extrême droite. C'est positif du point de vue politique mais cela nous coupe d'une partie de la population qui se trouve sous l'influence du RN et auquel le mouvement devra s'adresser pour l'embarquer, espérant la ramener du côté du progrès social dans l'action. Le mouvement du 10 septembre peut se féliciter d'une première victoire, avant même qu'il ait eu lieu : le départ de Bayrou ! En réalité, la raison de ce départ est l'usure de son gouvernement, qui n'avait aucune chance de faire passer le budget : il a donc préféré se saborder pour tenter de remodeler les équilibres politiques avant le vote du budget et tenter de désamorcer le mouvement. Les secteurs mobilisés ont donc opéré un changement d'objectif, réclamant le départ de Macron ; mais le mouvement n'était clairement pas assez fort pour cela.

Dans la foulée, la date intersyndicale du 18 est un élément positif pour donner des perspectives. Cette journée est l'expression de la combativité d'une partie de la population qui recouvre partiellement celle mobilisée pour le 10. L'aspiration à l'unité est très forte parmi les travailleuses et travailleurs, avec derrière une préoccupation juste, celle d'être nombreuses et nombreux pour gagner. L'appel à la grève, signé par la CFDT et la CFE-CGC en plus des organisations plus combattives, est l'expression

d'une exaspération qui touche les franges moins conscientes du salariat (couches intermédiaires peu combattives et couches peu organisées) ; l'unanimité dans la contestation des choix gouvernementaux renforce la légitimité de l'opposition à cette politique austéritaire. La méfiance vis-à-vis des organisations syndicales ayant reculé lors du dernier mouvement contre la réforme des retraites, une partie des personnes mobilisées le 10 on vu dans le 18 une suite possible.

Il s'agit de combiner les modalités d'action que nous avons déjà expérimentées tout en espérant que ce mouvement nous surprenne et invente également de nouvelles formes. Il ne faut rien opposer mais poser la question de l'efficacité pour construire le mouvement. De ce point de vue, les actions radicales, parfois minorisantes, peuvent être un frein à l'extension du mouvement, d'autant plus que le gouvernement ne se privera pas d'instrumentaliser leur supposé caractère violent et de mettre en œuvre une répression féroce. Nous devons affronter la difficulté à construire la grève dans le contexte actuel de dislocation de la classe laborieuse et être conscient-es que les blocages ne peuvent s'y substituer. Converger vers l'objectif commun de la construction du mouvement nécessite que les différents milieux se rencontrent en vrai,

au-delà des militant-es dont c'est la préoccupation permanente. Là où les syndicats sont allés à la rencontre des Gilets jaunes – ou inversement –, des liens ont été tissés qui sont précieux aujourd'hui. Nous devons comprendre ces différentes modalités d'action comme l'expression de l'hétérogénéité née de l'organisation du travail, de la conscience et des expériences.

Derrière le mot d'ordre « bloquons tout ! » certain-es entendent des blocages d'axes de circulation ou de lieux symboliques. Nous devons convaincre que bloquer réellement le fonctionnement du pays, c'est bloquer son économie. Cela peut passer partiellement par le blocage de la circulation des marchandises mais il faut surtout s'attaquer à la production même des richesses pour déposséder la classe dominante de son pouvoir dans la production. Cette conception marxiste est le socle de la bataille que nous menons pour que la grève, la grève reconductible, la grève générale se réalise. Malgré l'évolution de l'organisation du travail (précarisation, chômage, sous-traitance, télétravail, etc.), la majorité de la population, et le prolétariat par définition, est bien obligé de travailler pour vivre. Le travail, la production des richesses, restent au cœur du système et il est donc impossible de contourner la question de l'arrêt de la production, donc de la grève. De plus, c'est dans la grève que peuvent s'élaborer des revendications directement liées au partage capital/travail et s'ébaucher un système qui ne soit pas fondé sur l'exploitation.

Ceci dit, les modalités d'organisation du prolétariat sont loin d'avoir toujours pris la forme de grève dans des usines où une masse de salarié-es était concentrée. Au 19<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du 20<sup>e</sup>, avec une classe ouvrière beaucoup moins structurée, il y a eu barricades et émeutes mais bien en lien avec une interruption massive du travail. Pointons le fait que dans cette période le prolétariat était en cours de structuration, de massification, alors qu'aujourd'hui on est dans une séquence de déstructuration globale. En conséquence, les formes de mobilisation évoluent elles aussi dans une direction qui pourrait nous rapprocher de celles du 19<sup>e</sup> siècle, plus territorialisées par exemple autour de nouvelles bourses du travail, autour des lieux de vie comme l'a montré le mouvement des Gilets jaunes.



Manifestation à Strasbourg, 10 septembre 2025 © Photothèque Rouge / Alexandre.

En ce début de mouvement, l'enjeu reste donc bien là : bloquer le pays, par tous les moyens dont la grève est le plus essentiel.

#### **ENTRE LE 10 ET LE 18 ET APRÈS LE 18, CONSTRUIRE LE MOUVEMENT ET SON AUTO-ORGANISATION !**

Il est malheureusement probable que le rythme du mouvement soit beaucoup plus fluctuant que ce que nous pourrions souhaiter. C'était déjà le cas dans pour les retraites en 2023 ou les Gilets jaunes qui se sont étalés sur plusieurs mois, avec des dates espacées et pourtant des rebonds et une continuité surprenants. Si l'intersyndicale qui appelle au 18 septembre se maintient, il est vraisemblable qu'elle propose une date début octobre, puis qu'elle donne un rythme souple à la mobilisation. Il faut arriver à utiliser ces intervalles entre deux grandes dates intersyndicales et interprofessionnelles pour construire le mouvement en profondeur.

Pour cela il faut qu'il y ait une auto-activité des travailleuses, de la population, de la jeunesse sur une base large. Il faut donc construire les cadres d'auto-organisation, mobiliser les structures syndicales au quotidien et au plus près des lieux de travail, de vie et d'études. Ces cadres doivent permettre d'élargir la mobilisation, d'homogénéiser le niveau de conscience, les modalités d'action, d'élaborer des revendications, de se former, de faire de l'éducation populaire, d'occuper le terrain social et politique.

Des modalités de mobilisations intermédiaires peuvent émerger :

manifestations aux flambeaux, le samedi, concert de soutien, débat/formation avec des intellectuels... Faire des banderoles, inventer des slogans et des chansons, produire des tracts... sont des éléments constitutifs de l'action militante et doivent être diffusés le plus largement possible dans les périodes de mobilisation a contrario des périodes sans mouvement où ce savoir-faire est replié dans les organisations (et encore...). Mais il faut garder à l'esprit que l'objectif reste le blocage et la grève. Donc ces activités doivent être orientées en ce sens : massifier, homogénéiser, construire la grève et les blocages. Il faut lutter de manière volontariste contre les tendances gauchistes et substitutistes liées à la déconnexion des réalités de la masse de la population d'une partie des personnes disponibles et impliquées au quotidien, dont une part des militant-es de certaines organisations d'extrême gauche.

Pour cela, les assemblées générales sur les lieux de travail, et leur coordination dans des assemblées interprofessionnelles, sont des outils indispensables. Qu'elles soient initiées par les organisations syndicales ou émergent de secteurs plus gauchistes, du moment qu'elles sont ouvertes et non sectaires vis-à-vis d'un secteur ou d'un autre, elles seront utiles. Nous pouvons peser en ce sens en impulsant leur mise en place parce que le NPA-A se trouve souvent à la jonction des différents milieux.



Nous avons connu de nombreux exemples de telles structurations sur les dernières décennies<sup>1</sup>. 1995, 2003 évidemment mais aussi au Havre avec son intersyndicale à l'origine de l'assemblée générale interprofessionnelle, du blocage de la ville et de la publication d'un bulletin quotidien tout le long de la mobilisation des retraites de 2010<sup>2</sup>. Le mouvement contre le CPE dans la jeunesse également (2006). Ou encore dans une forme différente, le soutien au mouvement long et massif des cheminot-es en 2018 qui débouche sur des manifestations appelées par les associations, les syndicats et les organisations politiques le 26 mai<sup>3</sup>, les « Marées populaires ».

Mais à la différence du mouvement qui a démarré cet automne, les précédents étaient partis de revendications précises : refus d'une réforme des retraites, de la réforme du rail, du CPE... Cela permet de construire d'abord sur une base sociale très large mais offre en contrepartie une porte de sortie au pouvoir. Les mots d'ordre de démission des ministres n'émergent qu'au cours du mouvement, dans l'affrontement cristallisant une prise de conscience même limitée d'un pouvoir au service de la classe dominante. Ceci dit, malgré l'émergence de tels mots d'ordre dans les mobilisations récentes, la bourgeoisie étant déterminée à nous reprendre tout ce qu'elle peut, les gouvernements s'en sont sortis sans même revoir leur copie, à part, partiellement en 1995, lors de la lutte contre le CPE et sur l'aéroport de Notre Dame des Landes. Cet automne, la mobilisation démarre déjà sur un mot d'ordre beaucoup plus général, sur le budget voire sur l'existence du départ de Macron.

## UN MOUVEMENT SOCIAL DÉJÀ POLITIQUE

Un mouvement social sur un tel positionnement devait émerger tôt ou tard dans la période de crise politique majeure que nous vivons. Dans un article de *Mediapart* paru le 5 septembre<sup>4</sup>, Romaric Godin remet les choses dans l'ordre sur les sources de la polycrise que nous connaissons. Le stade actuel du capitalisme oblige la bourgeoisie à augmenter significativement la pression sur la planète et les classes populaires. C'est le sens de tous les affrontements des dernières années, des retraites aux Gilets jaunes en passant par le monde paysan, la lutte contre les mégabassines ou les révoltes des quartiers populaires. L'absence de marge de manœuvre pour la classe dirigeante lui interdit de céder et impose d'user de la violence y compris jusqu'à la mise en place d'un état fascisant si nécessaire.

*« Le stade actuel du capitalisme oblige la bourgeoisie à augmenter significativement la pression sur la planète et les classes populaires. C'est le sens de tous les affrontements des dernières années, des retraites aux Gilets jaunes en passant par le monde paysan, la lutte contre les mégabassines ou les révoltes des quartiers populaires. »*

Cette exacerbation des contradictions du système se réfracte dans les forces politiques institutionnelles : montée de l'extrême droite et symbiose avec la droite, montée également de la gauche de rupture, effondrement du centre. Le camp macroniste est au bout du bout : la nomination de Lecornu en est l'illustration. Ce qui se passe du côté des institutions est intrinsèquement lié à la situation économique et est impacté par ce qui se passe dans la rue comme on a pu l'expérimenter dans la séquence électorale des législatives de juin 2022 avec le Nouveau front populaire (NFP). Le mouvement social qui démarre en est le pendant dans la rue du sursaut populaire, faisant face au danger de l'extrême droite et contestant la politique du pouvoir macroniste. C'est aussi grâce à cela que le mouvement populaire du 10 a pu être autant à gauche.

Il nous faut donc déjà penser les

perspectives politiques et nous adresser à l'ensemble des forces de la gauche de rupture. De fait, des échéances institutionnelles s'imposent à nous comme cela a été le cas avec le vote de confiance du 8 septembre décidé par Bayrou et comme cela peut arriver dans les prochaines semaines avec le vote du budget et le projet de loi de financement de la Sécurité sociale avant le 31 décembre ou encore une éventuelle dissolution de l'Assemblée nationale. Bien que ces échéances semblent nous ramener au cœur de la politique politicienne, elles vont être le révélateur des contradictions qui existent au sein de la classe politique. Il est impératif de les intégrer à notre agenda de mobilisation pour les utiliser comme un point d'appui, de conscientisation, d'explicitation des clivages de classe. C'est ce que nous avons fait autour de l'usage du 49-3 en 2023. La pression qu'exercera la mobilisation sera déterminante dans les échéances institutionnelles et pourrait être un avant-goût de ce que seraient des élu-es sous contrôle des travailleuses, des travailleurs et de la population.

Dans ce contexte, l'aspiration à l'unité tant syndicale que politique est essentielle. Elle nous intéresse évidemment parce qu'elle est nécessaire pour gagner mais aussi parce qu'elle est constitutive d'un processus d'homogénéisation de la classe, de (re) construction de sa propre conscience. De même les dimensions antiracistes, féministes, LGBTI, de solidarité avec le peuple palestinien, sont des éléments essentiels pour unifier la classe dans cette bataille sociale et politique qui s'ouvre.

Lénine définit une situation prérévolutionnaire dans une formule lapidaire mais qui peut éclairer les dynamiques de la période actuelle : « Une situation prérévolutionnaire éclate lorsque ceux d'en haut ne peuvent plus, ceux d'en bas ne veulent plus, et ceux du milieu basculent avec ceux d'en bas ». L'enjeu est d'autant plus crucial que l'extrême droite est aujourd'hui une option que pourrait choisir la bourgeoisie pour maintenir son pouvoir. La question de la bascule de « ceux du milieu » est au cœur de cette bataille. Dans cette bascule, la lutte contre les oppressions est susceptible de jouer un rôle fondamental dans ce qu'elle arrime les intérêts de ceux qui les subissent du côté

de la seule classe susceptible de créer les conditions de leurs disparitions. Tout se noue dans cette période, lutte des classes, lutte contre les oppressions, lutte démocratique, dans une guerre globale qui connaît forcément des accélérations et des ralentissements. Nous sommes manifestement dans une phase d'accélération tant en France que dans le monde comme en témoignent les guerres en cours, le génocide à Gaza, les soulèvements au Tibet ou aux Philippines.

Nous devons tracer le chemin d'un renversement du pouvoir sous la pression du mouvement de masse. L'absence de luttes de masse victorieuses récentes en France, les défaites des dernières décennies mais aussi les échecs répétés de prise du pouvoir pèsent lourdement. Que l'on pense au Chili d'Allende, au Printemps arabe, à la victoire du PT au Brésil, aucune des ces options ne permet de tracer de chemin clair pour renverser le capitalisme. Le défaut d'expériences concrètes conduit à l'enfouissement de la conscience de la force du mouvement social, de la grève et de l'auto-organisation<sup>1</sup>, et l'absence d'un projet politique et d'une perspective stratégique empêche de se projeter et d'enclencher une dynamique émancipatrice. En tant qu'organisation politique, en parallèle de l'activité de chaque militant·e dans son milieu pour construire le mouvement, nous devons essayer d'élaborer des réponses à cette deuxième partie du problème.

Il faut donc une activité de propagande du parti, complémentaire de l'intervention de masse et de l'agitation. Pour faire le lien entre les deux nous avons l'habitude (si on peut dire) d'avancer le mot d'ordre de « gouvernement des travailleuses et des travailleurs ». Il est à la fois une suite au « Macron dégage ! » mais aussi la formulation de la transition politique. Cette propagande doit s'inscrire dans les mobilisations et s'exprimer dans des confrontations unitaires (débat publics, meetings, etc.) qui nous permettent, en polémique avec les forces de la gauche radicale, de nous adresser aux masses. Il s'agit du combat que nous menons au sein de la classe pour gagner l'hégémonie face aux réformistes.

François Sabado, dirigeant de la LCR, écrivait en 2005 en citant les résolutions de l'internationale communiste<sup>6</sup> : « *Le gouvernement ouvrier peut*

*surgir de la lutte de masse, mais aussi d'une victoire électorale. Il résulte d'une crise sociale et politique généralisée quand les institutions du vieil appareil d'État commencent à se disloquer, mais ne sont pas encore détruites. [...] le mot d'ordre de gouvernement ouvrier n'est pas le mot d'ordre de combinaisons parlementaires, c'est le mot d'ordre d'un mouvement massif du prolétariat se libérant complètement des combinaisons parlementaires avec la bourgeoisie, s'opposant lui-même à la bourgeoisie et opposant l'idée de son propre gouvernement à toutes les combinaisons parlementaires bourgeoises* ». La réalité de la dynamique de rupture d'un gouvernement se démontrera dans sa capacité à prendre en charge les mesures essentielles de la période en s'affrontant à la classe dominante pour les mettre en œuvre : répudier la dette, augmenter les salaires, mettre sous contrôle des secteurs du privé comme les banques et les grandes entreprises, rompre avec la dynamique de réarmement, se positionner aux côtés des peuples subissant des occupations, etc.

Parce que l'optimisme de la volonté va avec le pessimisme de la raison, nous nous demandons si cette question est réellement à l'ordre du jour... Mais peu importe finalement car dans tous les cas il est nécessaire d'avoir en tête la perspective globale pour répondre à des niveaux de conscience extrêmement hétérogènes. Il faut à la fois proposer des activités immédiates à celles et ceux qui s'engagent pour la première fois mais également poser les bases de la coordination du mouvement aux militant·es syndicalistes qui le construisent consciemment et, en outre, aller sur les perspectives de changement de société avec la fraction la plus consciente, c'est dire jusqu'à poser la question du pouvoir.

L'état actuel de la crise du capitalisme met à l'ordre du jour des

*« L'aspiration à l'unité tant syndicale que politique est essentielle. Elle nous intéresse évidemment parce qu'elle est nécessaire pour gagner mais aussi parce qu'elle est constitutive d'un processus d'homogénéisation de la classe, de (re)construction de sa propre conscience. »*

préoccupations similaires à celles d'une période prérévolutionnaire et cela malgré la faiblesse de notre classe en termes d'organisation et de conscience et à cause de l'urgence sociale et écologique. Nous pouvons reprendre à notre compte ce qu'écrit Léon Trotsky en 1938 dans le programme de transition<sup>7</sup> : « *La tâche stratégique de la prochaine période – période prérévolutionnaire d'agitation, de propagande et d'organisation*

*– consiste à surmonter la contradiction entre la maturité des conditions objectives de la révolution et la non-maturité du prolétariat et de son avant-garde (désarroi et découragement de la vieille génération, manque d'expérience de la jeune). Il faut aider les masses, dans le processus de leurs luttes quotidiennes, à trouver le pont entre leurs revendications actuelles et le programme de la révolution socialiste. Ce pont doit consister en un système de revendications transitoires, partant des conditions actuelles et de la conscience actuelle de larges couches de la classe ouvrière et conduisant invariablement à une seule et même conclusion : la conquête du pouvoir par le prolétariat.* » La tâche est immense mais elle est enthousiasmante et si nous n'aboutissons pas encore cette fois, nous recommencerons ! □

1) Yann Cezard, 1995-2003-2010 : les leçons de trois mobilisations d'ampleur. *L'Anticapitaliste* n°502, 19 décembre 2019.

2) Steph et Thomas, Retour sur le mouvement social au Havre. *Revue Tout est à nous* n°16, décembre 2010.

3) Christine Poupin, Marée populaire et vague de grèves contre Macron : le 26 mai dans la rue et après on continue. *L'Anticapitaliste* n°431, 24 mai 2018.

4) Romaric Godin, À la source de l'impasse politique, la crise économique. *Mediapart*, 5 septembre 2025.

5) *Un sociologue*, Baptiste Giraud, a ainsi pu publier Réapprendre à faire grève, PUF, 2024.

6) François Sabado, Démarche transitoire, Front unique, gouvernement ouvrier. *Site ESSF*, 30 septembre 2005.

7) Léon Trotsky, Programme de Transition. 1938.

# L'économie française en stagnation, sous perfusion de l'État

FÉLIX MACHIN

*La croissance annuelle du PIB dépassait régulièrement les 6 % avant les années 70, puis 4,5 %. Depuis la crise de 2008, elle ne redécoule plus, restant autour des 3 %. La croissance des États-Unis n'a plus dépassé ce chiffre, hors reprise post-Covid. Elle ne serait que d'1,7 % en 2025. La Chine s'en sort mieux dans l'absolu, avec une croissance de 5 % en 2024, mais qui baisse fortement chaque année, alors qu'elle dépassait régulièrement les 10 % avant 2008.*

**L'**Europe est en stagnation : 0,5 % en 2023, 0,8 % en 2024. L'Allemagne a connu quatre trimestres de récession, l'Italie voit son modeste rebond s'essouffler. Cependant, l'Espagne affiche 3,2 % de croissance en 2024, mais qu'on ne s'y trompe pas : il s'agit d'un rattrapage qui ne durera sans doute pas, car ce pays n'avait pas fini de récupérer après la crise de 2008. Il faut ajouter à cela tous les facteurs qui pèsent sur la situation économique mondiale. On pense immédiatement à la « guerre commerciale » de Trump mais d'autres nuages s'accumulent. Les espoirs se portent sur l'IA pour relancer la croissance de la productivité mais ses effets pourraient être très faibles. Daren Acemoglu, du MIT, estime ainsi que l'apport de l'IA à la productivité pourrait n'être au final que de 0,064 % par an ! L'IA prend ainsi de plus en plus les atours d'une bulle technologique : les investissements sont énormes mais le risque de surcapacité et d'une rentabilité beaucoup plus faible que prévue est important. Côté chinois, la crise de surproduction guette. L'État intervient régulièrement pour éviter cela, dernièrement dans le secteur automobile pour mettre un coup d'arrêt à la guerre des prix. Mais avec une demande intérieure qui peine, le problème reste entier pour le gouvernement chinois donc pour le système dans son ensemble.

## DES RISQUES SUPPLÉMENTAIRES

La finance privée est un point de risque important. Aujourd'hui, les acteurs financiers non-bancaires possèdent plus de la moitié des actifs financiers mondiaux et des dettes publiques européennes, et l'Union Européenne envisage de déréguler le secteur pour encourager... la titrisation, celle-là même qui avait été à l'origine de la crise de 2008, suite à laquelle la réglementation actuelle avait été mise en place ! Le FMI lui-même pointe le risque systémique, d'autant que les acteurs financiers non-bancaires sont très liés aux banques. Et la France fait partie des cibles du géant Apollo, qui a notamment financé EDF pour Hinkley Point, un projet qu'aucune banque n'a voulu se risquer à financer. Enfin et surtout, les crises écologique et sociale vont aller en s'aggravant. Or, il est impossible de les régler dans le cadre du système capitaliste, car toute relance de la croissance demandera plus d'énergie et de ressources, et le maintien en vie du système se fait aux dépens des classes travailleuses, par l'explosion des inégalités. Mais ces deux crises grèvent à leur tour la croissance si nécessaire au capitalisme... En France, les prévisions de croissance (Insee) sont de 0,8 % pour 2025, après 1,2 % en 2024 et 0,9 % en 2023. Et encore, elles sont tirées par la

vente de stocks, surtout dans l'aéronautique et l'automobile. La production industrielle française stagne, à l'exception des matériels de transport (naval, ferroviaire, aéronautique et spatial). Elle a même baissé dans la construction. Malgré la baisse des prix des hydrocarbures, la balance commerciale de la France était en déficit de 43 milliards au premier semestre car les importations ont rebondi en même temps que les exportations. L'aéronautique, la chimie, les produits pharmaceutiques, les cosmétiques et les produits agricoles la soutiennent. Si la balance des paiements de la France est redevenue excédentaire l'année dernière, c'est grâce à l'exportation de services qui dégage un excédent de 32 milliards.

Enfin, l'instabilité politique, mondiale comme française, pousse nos courageux capitalistes à ne surtout pas prendre de risques, les pauvres. Les effets de la politique douanière de Trump ont ainsi été évalués à 0,4 % du PIB pour 2026, moins du fait des droits de douanes eux-mêmes (0,1 %) que du fait de « l'instabilité » (0,3 %). Les pirouettes de Macron et ses sbires, avec la chute du gouvernement, font également peur aux bourgeois, qui préfèrent toujours savoir à quelle sauce ils vont manger. L'OFCE estime l'impact de l'instabilité nationale à 0,3 % du PIB, là aussi.

## DEVANT L'INSTABILITÉ ET LA PRÉCARITÉ, PAS DE REPRISE PAR LA CONSOMMATION

La croissance aurait pu reprendre par la consommation : les salaires ont progressé plus vite que l'inflation. Pourtant, la population préfère épargner : les économistes bourgeois estiment que c'est « l'instabilité » qui nuit à la consommation. C'est oublier que les salaires réels ont baissé en 2022, 2023 et 2024. Sans parler des salaires des fonctionnaires...

Plusieurs titres de presse bourgeoise, comme *les Échos*, ont souligné la production de nouveaux emplois, avec une certaine satisfaction. Pourtant les salariés se comportent comme si l'emploi allait mal. Étrange, n'est-ce pas ? En réalité, le chômage au sens du BIT continue d'augmenter et va atteindre 7,6 % à la fin de l'année (+0.1 %), puis 7,7 % l'année prochaine. De manière générale, les classes moyennes décrochent, consomment moins. Le luxe en est un bon indicateur : LVMH et Kering sont en plein désarroi, malgré des résultats encore ahurissants. Celui de LVMH, par exemple, a baissé de plus de 20 %, seul Sephora sortant du lot. Surtout, les licenciements sont légion, dans la ligne de l'année 2024 déjà terrible. 300 000 emplois pourraient être concernés, surtout dans la métallurgie, l'industrie chimique, le commerce et l'édition, selon la CGT. En mai 2025, elle dénombrait 381 plans sociaux. Les faillites d'entreprises se multiplient, atteignant des niveaux historiques. Les PME et ETI qui survivent sont moins endettées qu'en 2019, mais le nombre de sociétés fragiles, à la merci d'un coup de vent économique, augmente malgré tout selon la Banque de France. Si le chômage n'augmente pas plus que cela, c'est donc parce que les emplois détruits sont remplacés par d'autres. Mais ces derniers sont moins bien protégés et moins bien rémunérés. Le prolétariat français, qui vit cela dans sa chair, a bien compris que la période est aux vaches maigres

Il ne faut d'ailleurs pas attendre de créations massives d'emplois à l'avenir. En régime capitaliste, la productivité est reine. On a vu que pour l'augmenter, l'IA est un miroir aux alouettes. Avec certaines politiques publiques comme le soutien à l'apprentissage ou les prêts garantis par l'État, de nombreux emplois ont été créés sans être liés à une hausse de la production, ce qui a fait baisser la productivité.



Manifestation à Paris, 10 septembre 2025 © Photothèque Rouge / Martin Noda / Hans Lucas.

## PLUS D'ALTERNATIVE À LA LUTTE DES CLASSES POUR LES TRAVAILLEURS !

Qui s'en sort le mieux ? La défense, comme par hasard : Airbus, Safran, Thales notamment, et leurs sous-traitants avec eux. Les commandes des programmes de réarmement tombent, à hauteur de dizaines de milliards. Les producteurs d'équipements électriques (Legrand, Schneider Electric), eux, sont portés par la hype pour l'IA et les data centers. L'armement, soulignons-le, est un secteur de réserve pour le capital : les commandes sont garanties, les stocks s'écoulent toujours. On sait comment cela finit : quand on achète des armes, c'est pour s'en servir, en France ou à Gaza...

Au-delà des conséquences pour la population, la faiblesse de l'économie française rend aussi la dette plus difficile à soutenir. La dette publique atteignait 113,9 % du PIB en mars (3 345 milliards d'euros) ; la bourgeoisie agite l'austérité comme seule solution.

Celle-ci a pourtant des conséquences inverses à celles annoncées : elle ralentit la croissance. Pour ne donner qu'un exemple, les coupes budgétaires menées par Bayrou dans le budget des collectivités locales ont eu un effet dévastateur : le « cycle de l'investissement public » s'est achevé plus tôt et plus brutalement que prévu. Or la commande publique est un moteur essentiel de l'économie, que ce soit en France, en Allemagne ou ailleurs.

Surtout, cette austérité cache mal sa nature de transfert du Travail vers le Capital : il s'agit de couper dans les dépenses sociales, pas dans les subventions, exonérations de cotisations sociales et autres aides aux entreprises, estimées à 211 milliards par an. C'est le

noeud du problème : l'essentiel de l'économie française tourne soit à la rente, soit aux aides publiques, soit aux deux. Sans ces deux éléments, la croissance serait nulle, comme nos bourgeois. Pour maintenir ou augmenter leurs profits, ils n'ont plus d'autre solution que de continuer dans cette voie et dans celle de la répression sociale et de la dérégulation. Dégrader l'emploi pour augmenter le taux d'exploitation, faire sauter les normes écologiques mais aussi éthiques, sanitaires, financières...

Il ne peut donc pas y avoir de budget de compromis : soit il y aura un transfert encore plus important du Travail vers le Capital, comme le souhaitent l'extrême-centre et les néofascistes ; soit il y aura une redistribution nette du Capital vers le Travail. « Négociateur » ne pourrait aboutir qu'à la première solution, car la bourgeoisie ne pourra accepter de donner que si elle obtient encore plus derrière. Si le PS obtenait une similitude Zucman rabougrie, par exemple, ou encore une légère diminution des aides aux entreprises, ce ne pourrait être qu'au prix de reculs sociaux ou environnementaux au moins équivalents, et d'un soutien toujours plus fort à la militarisation du pays.

En tout état de cause, permettre à cette bourgeoisie de boucler un budget malgré sa crise de régime, ce serait permettre à ce tas de parasites de survivre dans leur confortable médiocrité. Il n'y a donc qu'une seule voie pour toutes celles et ceux qui souhaitent vivre bien : en finir avec la Macronie le plus vite possible et mettre en place une économie qui ne dépende pas d'une croissance mortifère et illusoire, mais qui serve d'abord nos besoins. □

# Ernest Mandel : un exemple pour les révolutionnaires

COMITÉ DE RÉDACTION

*Le dernier congrès du NPA l'anticapitaliste a acté le rattachement de notre organisation à la 4<sup>e</sup> Internationale, renouant avec l'une des orientations de la Ligue communiste révolutionnaire, formation matricielle du NPA. À l'occasion du trentenaire de la mort d'Ernest Mandel, théoricien majeur et dirigeant du secrétariat unifié de la 4<sup>e</sup> internationale, le comité de rédaction de la revue propose un dossier pour initier le débat sur l'actualité de ses analyses.*

**C**onnaître quelques traits de la vie de Mandel doit nous guider dans l'appréhension de son héritage : de fait, si la personnalité entière est engagée dans le processus révolutionnaire, c'est que la participation à la grande histoire par les petites tâches du jour s'appuie sur une articulation étroite de la vie intime, personnelle, à la vie militante.

## UN PARCOURS RÉVOLUTIONNAIRE COMPLET

Ernest (Ezra) Mandel, grandit à Anvers dans une famille bourgeoise liée aux milieux révolutionnaires européens. Après avoir soutenu avec enthousiasme le mouvement spartakiste en 1919, son père, diamantaire aisé, s'était retiré de l'activité politique tout en conservant une forte sociabilité militante à travers l'accueil des révolutionnaires en exil. Pour l'adolescent Mandel, c'est ainsi aussi bien la lecture des classiques de la littérature européenne que l'influence de Besser, un des fondateurs de la 4<sup>e</sup> Internationale déporté pour ses activités politiques que son père accueillait, qui sont décisives dans son engagement, alors que le fascisme submerge l'Europe.

Dans le tumulte, Mandel acquiert les responsabilités les plus hautes du mouvement trotskiste malgré son jeune âge. Il rejoint dès 1939 le Parti socialiste révolutionnaire (PSR), la section belge de la 4<sup>e</sup> Internationale et dirige l'organisation dès 1941. Dans l'Internationale, il est élu au Secrétariat International en 1946 : proche

de Pablo lors de sa scission de 1953, il s'en est ensuite nettement distancié quand il constitue en 1963 le secrétariat unifié : il sera jusqu'à sa mort une figure dominante de la 4<sup>e</sup> Internationale. Loin d'être seulement un homme d'appareil, Mandel sut se montrer actif dans les cadres de masse. En devenant l'un des plus proches conseillers de Renard, le dirigeant de l'importante centrale syndicale de la FGTB, il prend notamment une part active à la grève générale de 1960.

Sa position l'amène à rencontrer d'importantes figures du marxisme, et notamment de l'économiste Rosdolsky, émigré aux États-Unis, ou Georges Novack, intellectuel majeur du SWP. Assumant le rôle d'un véritable gardien de la tradition militante du marxisme, il se propose d'œuvrer à l'actualisation du capitalisme et de ses crises en insistant sur la centralité de l'analyse économique et en proposant une redéfinition de la dialectique, qu'il oppose aux apports théoriques et rivaux de marxistes non-trotskyistes et aux mouvements anti-autoritaires.

## SITUER POUR ACTUALISER : QUELS APPORTS POUR DEMAIN ?

Les théorisations comme l'expérience de Mandel constituent une source importante à laquelle nous pouvons puiser, et si son œuvre et sa trajectoire militante sont indéniablement remarquables, la diversité de notre organisation et notre objectif de nous construire à travers « le meilleur du mouvement ouvrier » nous invite

également à rapporter les contributions de Mandel à des travaux plus contemporains pour les enrichir, comme il le faisait lui-même, voire les amender, et faire en sorte de se les approprier en cohérence avec nos orientations de demain.

En conséquence, à l'amorce de cette discussion, le dossier reflète une diversité de sensibilités, diversement fidèles et diversement critiques, parfois si empreintes de ses travaux qu'elles en semblent indissociables, mais dont aucune ne fige le débat ou ne se veut hégémonique, quant à l'appréciation de l'actualité de sa pensée sur un ensemble de thématiques que nous avons sélectionnées pour leur importance dans sa production théorique.

Le caractère doctrinalement unifié des travaux de Mandel doit nous engager à une relecture critique et à de nécessaires harmonisations, tant sur la place des prolongements reconnus dans notre organisation, mais issus du marxisme dit « occidental » par ses opposants dont Mandel, sur les stratégies antifascistes et antiracistes qui ont été au cœur des élaborations les plus récentes de notre organisation sans se fonder sur ses analyses, sur la caractérisation des États communistes ou encore de la période actuelle du capitalisme.

Ce dossier est donc une invitation au débat et à la discussion, en vue d'une homogénéisation future, que nous espérons continuer à accueillir dans notre revue. □

# L'onde longue dépressive et ses issues possibles

SIMON SAISSAC

*Ernest Mandel a dédié une grande partie de ses travaux à appliquer les concepts et catégories de Marx au système capitaliste tel qu'il a émergé de la Seconde Guerre mondiale. Alors que le « marxisme occidental » était réduit par le stalinisme à proposer des exégèses philosophiques sophistiquées, mais largement inopérantes, du Capital<sup>1</sup>, il choisit de reprendre le fil de la critique de l'économie politique.*

**M**andel s'est attelé à la fois à démontrer la validité des lois fondamentales découvertes par Marx, à la lumière des connaissances scientifiques les plus récentes, et notamment l'inévitabilité des crises périodiques alors que le monde occidental connaissait une période d'expansion qui semblait sans fin, et à mettre à jour les mécanismes et contradictions du capitalisme propres à son nouveau stade de développement historique.

Il en a résulté deux ouvrages majeurs : son *Traité d'économie marxiste* et *Le troisième âge du capitalisme*<sup>2</sup>. Malgré le travail colossal que représentent ces deux livres, et leur audience considérable à une échelle internationale, l'apport à l'analyse économique marxiste qu'il considérait le plus important consiste en sa théorie des ondes longues du développement capitaliste. Cette dernière n'occupe qu'un chapitre du *Troisième âge* mais Mandel y a consacré un livre spécifique quelques années plus tard. Editée en anglais en 1980, sa troisième œuvre majeure n'a été traduite en français qu'en 2014<sup>3</sup>. Il nous a légué avec elle des clefs de compréhension précieuses de la période dans laquelle nous nous trouvons et de ses issues possibles.

## LA THÉORIE DES ONDES LONGUES

Dans l'œuvre de Marx, les crises périodiques sont approximativement décennales et liées au renouvellement du capital fixe (les machines, les bâtiments...). Mandel comprend que la fin de l'expansion de l'après-guerre, qu'il pronostique<sup>4</sup>, n'est pas de cet ordre,

mais marque la fin d'un cycle long et l'entrée dans une nouvelle période. Il repart des débats et questionnements de l'entre-deux guerres laissés en suspens par la glaciation stalinienne : les articles et conférences de N.D Kondratieff, la polémique de Trotsky avec ce dernier, les travaux de J. Schumpeter.

Comme ces derniers, Mandel constate que l'histoire du mode de production capitaliste depuis la révolution industrielle est marquée par une alternance entre des grandes périodes où la tendance est à l'expansion et des grandes périodes où la tendance est récessive. Les variations du taux de profit en sont en quelque sorte le sismographe. Il qualifie ces périodes « d'ondes longues » plutôt que de cycles, car leur alternance n'est pas mécanique. Il insiste

en particulier sur l'absence de symétrie des retournements. Le passage de la phase expansive à la phase récessive est endogène, car il résulte des contradictions inhérentes à l'accumulation capitaliste. Mais à l'inverse la sortie de la phase dépressive n'est pas garantie,

elle résulte de chocs exogènes (au premier rang desquels figure les résultats de la lutte des classes, les révolutions et contre-révolutions, les guerres...), ou en tout cas partiellement indépendants des lois de l'économie capitaliste, qui reconfigurent l'environnement social et institutionnel. Les révolutions technolo-

*« La première onde longue est celle de la révolution industrielle et des révolutions bourgeoises, la seconde celle du capitalisme de libre concurrence, la troisième celle de l'impérialisme, la quatrième celle du capitalisme tardif, la cinquième celle du néolibéralisme. »*

giques font partie de ces « variables partiellement indépendantes »<sup>5</sup> : la tendance à la recherche fondamentale ou à la mise en application des découvertes scientifiques peut être accélérée ou freinée par les anticipations de profit, mais la possibilité qu'une innovation se généralise et soit appliquée à des pans entiers de l'économie (électricité, moteur à explosion) dépend de ses caractéristiques propres. La démarche de Mandel consiste

donc à intégrer l'histoire pour rendre compte de l'économie réellement existante, chaque onde longue constituant





une période historique spécifique : la première onde longue est celle de la révolution industrielle et des révolutions bourgeoises, la seconde celle du capitalisme de libre concurrence, la troisième celle de l'impérialisme, la quatrième celle du capitalisme tardif.

Mandel met en évidence les moteurs de l'onde longue expansive de l'après-guerre — l'augmentation du taux de plus-value induite par les économies de guerre, l'accélération de l'innovation technologique et du renouvellement du capital fixe, sous-tendue par la course permanente à l'armement, l'introduction de techniques de planification dans l'économie capitaliste — et les contradictions qui amènent à sa fin : les taux de croissance exceptionnels provoquent une diminution de l'armée de réserve (les chômeurs) et une hausse des salaires qui mine le taux de profit, l'augmentation des dépenses militaires et les politiques de relance provoquent une inflation larvée qui désorganise le système et appelle en retour des politiques déflationnistes (gel des salaires et des dépenses publiques) qui étranglent la croissance. Il assiste à la mise en place du néolibéralisme, action consciente des classes dominantes des pays capitalistes avancés pour restaurer le taux de profit.

#### LE NÉOLIBÉRALISME, CINQUIÈME ONDE

Mandel meurt en 1995. Le mur de Berlin est tombé et l'Allemagne est réunifiée, la restauration du capitalisme est à l'œuvre dans les pays de l'ex-URSS, de même que la réintégration de la Chine dans le marché mondial. Alors qu'il est témoin de ces processus majeurs, il n'y accorde que peu de place dans ses derniers écrits. Dans un texte « *Le*

*débat sur les ondes longues du développement capitaliste : un bilan intermédiaire* » rédigé en 1992<sup>6</sup> et publié dans l'édition française de 2014, il n'entrevoit aucune perspective de sortie de la phase dépressive avant de nombreuses années. Il en avait pourtant énoncé les conditions avec lucidité : « *Du point de vue technique, une nouvelle onde longue expansive qui élèverait significativement les taux de croissance au-dessus des niveaux moyens des années 1970, 1980 et 1990, exigerait une véritable explosion du taux d'accumulation, donc du taux*

*« La production capitaliste tend sans cesse à dépasser les limites qui lui sont immanentes, mais elle n'y parvient qu'en employant les moyens, qui de nouveau, et à une échelle plus imposante, dressent devant elle les mêmes barrières »*

*de profit, ainsi qu'une extension tout aussi remarquable du marché ouvert aux marchandises capitalistes, au sens le plus général du terme* »<sup>7</sup>. Avec le recul, il faut admettre que la contre-révolution néolibérale est parvenue à ses fins. Sur la base du reflux de la lutte des classes au niveau international et de la modification radicale du partage de la valeur entre capital et travail qui s'en est suivie<sup>8</sup>, ainsi

que l'expansion du système capitaliste à l'ancien bloc soviétique et à la Chine, et la révolution technologique des microprocesseurs, les taux de profit ont été restaurés et une nouvelle onde longue expansive s'est amorcée. Pour surmonter la contradiction entre le gel des salaires nécessaire à la restauration du taux de profit et l'écoulement tout aussi nécessaire des marchandises produites, la tendance à l'endettement public et privé déjà présents dans l'onde longue précédente est poussée à son paroxysme. Les chaînes de production se développent au niveau mondial pour aller chercher main-d'œuvre et matières premières aux coûts les plus bas, les capitaux s'exportent pour trouver à se mettre en valeur hors des centres impérialistes. Toutefois, « *la production capitaliste tend sans cesse à dépasser les limites qui lui sont immanentes, mais elle n'y parvient qu'en employant les*

*moyens, qui de nouveau, et à une échelle plus imposante, dressent devant elle les mêmes barrières* »<sup>9</sup>, et les réponses néolibérales portent en elles les germes d'une nouvelle dépression, plus aiguë que la précédente. Les exportations de capitaux vers les pays en développement ont conduit à l'apparition de surcapacités de production immenses dans certains segments de l'industrie tandis que l'endettement tous azimuts incite à la production de marchandises alors qu'il n'existe plus d'acheteurs en capacité de les payer. Ces contradictions débouchent sur la grande crise de 2007-2008, crise de suraccumulation et de surproduction au niveau mondial, même si elle éclate de manière spectaculaire dans la sphère financière.

#### LE CAPITALISME POURRISSANT

La caractérisation de la phase néolibérale et sa place du point de vue de la théorie des ondes longues fait débat entre les économistes marxistes<sup>10</sup>, mais il existe un consensus pour qualifier la période post 2008 de longue dépression. L'Union européenne est en situation de quasi-stagnation. Si le capitalisme qui a émergé de la seconde guerre mondiale était « tardif », sa forme néolibérale est sénile, pourrissante. La phase expansive du néolibéralisme a été de moindre ampleur et de plus courte durée que celle de l'âge d'or post Seconde Guerre mondiale, pour un coût humain et écologique supérieur. La relance néolibérale de l'accumulation s'est faite au prix de la mise en place d'un chômage structurel, de coupes massives dans les services sociaux et de santé, de l'explosion des inégalités partout sur la planète, de l'accélération du changement climatique et de la sixième extinction de masse. Le seul maintien des taux de croissance anémiques que connaît actuellement l'Europe occidentale nécessite l'injection de masses sans cesse croissantes d'argent public. Les classes dominantes se radicalisent pour imposer les reculs sociaux qui sont le pendant de la mise sous perfusion du capital, et les libertés démocratiques bourgeoises se réduisent comme peau de chagrin. Sur le plan international, le triomphe de la mondialisation fait place au chaos géopolitique : « *L'exacerbation des rivalités inter-capitalistes, le déclenchement de guerres commerciales et la montée du protectionnisme, ou l'apparition de blocs commerciaux semi-autarciques,*



Manifestation à Paris, 10 septembre 2025 © Photothèque Rouge / Martin Noda / Hans Lucas.

sont étroitement corrélés aux périodes de longue dépression »<sup>11</sup>.

#### L'IA ET LES ROBOTS NE SAUVERONT PAS LE SYSTÈME

Le système peut-il trouver les ressources pour amorcer une nouvelle onde longue expansive ? S'il faut se garder d'une réponse définitive, les obstacles au retournement sont majeurs. À la différence des années 1930, la crise de 2007-2008 n'a pas joué son rôle de purge du capital excédentaire, en raison du sauvetage des banques et des entreprises par les gouvernements. Le capital n'a plus de terrain d'expansion : le marché mondial est aujourd'hui pleinement constitué. L'industrialisation de la Chine, qui a tiré la croissance au niveau mondial pendant les années 1990 et la première partie des années 2000, est achevée au point qu'elle concurrence directement et surpasse les vieux pays impérialistes. Quant à la possibilité d'une nouvelle révolution industrielle, fondée sur l'intelligence artificielle, l'automatisation, la robotisation, les résultats plus que mitigés de la diffusion des technologies de l'information et de la communication plaident plutôt pour la négative. Les gains de productivité, sources de la plus-value relative, ont ralenti depuis la fin des années 1990 jusqu'à atteindre un niveau historiquement bas au point que des économistes tout à fait orthodoxes

s'inquiètent de cette « stagnation séculaire »<sup>12</sup>. Mais surtout, parce qu'elles économisent en masse du travail humain, les technologies en question sapent le système dans son fondement : l'extraction de la survalueur à partir de la marchandise-force de travail. L'automatisation permet d'extraire plus de plus-value d'un travailleur, mais diminue le nombre de travailleurs employés. Et elle accentue l'autre contradiction fondamentale du système, celle de la réalisation (la vente des marchandises) : si les marchandises sont produites par des robots, il n'y a plus de salariés pour les acheter. Mandel envisage la possibilité du déploiement massif de ces technologies dans *Les ondes longues du développement capitaliste* et dans un texte de 1986, d'une actualité bluffante<sup>13</sup>. Il en conclut que leur mise en place ne peut être généralisée et que « *La variante la plus probable sous le capitalisme, c'est précisément la longue durée de la dépression actuelle, avec seulement le développement d'une automatisation partielle et d'une robotisation marginale, les deux étant accompagnées par une surcapacité de surproduction sur grande échelle (une surproduction de marchandises), un chômage sur grande échelle, une pression sur grande échelle pour extraire de plus en plus de plus-value d'un nombre de jours de travail et d'ouvriers productifs tendant à stagner et à décliner*

*lentement. Cela équivaudrait à une augmentation de la pression à la surexploitation de la classe ouvrière (en faisant baisser les salaires réels et les prestations de Sécurité sociale), en affaiblissant ou détruisant le mouvement ouvrier organisé et en sapant les libertés démocratiques et les droits de l'homme.* » Anticipant l'ubérisation, il met également en garde contre la constitution d'une société duale, où toute une partie des prolétaires sont exclus du processus de production, relégués au travail informel, clandestin, domestique, ou à des formes de pseudo-indépendance qui les privent de la partie socialisée du salaire.

#### QUELLE ISSUE ?

Si le salut du système ne viendra pas de l'IA et des robots, restent au capitalisme des moyens plus brutaux pour relancer l'accumulation. Le premier est l'augmentation de la plus-value absolue : l'augmentation de la durée du travail à salaire égal ou la réduction des salaires. Pour qu'elle soit d'une ampleur telle qu'elle ouvre la possibilité d'une nouvelle période d'expansion, alors que le néolibéralisme a déjà arraché aux travailleuses et aux travailleurs nombre de leurs conquêtes de la période précédente,

cette élévation nécessiterait l'écrasement du monde du travail et de ses organisations. Ça n'est pas un hasard si les fascistes de tout acabit prolifèrent partout sur la planète et se proposent de remplacer le personnel politique bourgeois traditionnel pour mener ce projet à bien. Le second, souvent corollaire du premier, est la guerre. Les commandes d'armes par l'État, fondées sur l'endettement public et l'appauvrissement des travailleur.es, ne peuvent compenser indéfiniment l'absence de dynamique endogène du système, mais elles sont un moyen de mettre en valeur des capitaux qui ne trouveraient pas à s'employer de manière profitable<sup>14</sup>. Et, dans une situation où la plus-value extraite est insuffisante pour mettre en valeur la masse

des capitaux employés, le réarmement finit par rendre « rationnel », aux yeux d'une partie des classes dominantes, l'aventure militaire pour tenter de s'accaparer ou de sécuriser des débouchés et des sources d'approvisionnement. C'est pourquoi, selon l'Institut de recherche sur la paix d'Oslo, la planète a connu en 2024 le nombre de conflits armés le plus élevé depuis 1946. La possibilité de guerres inter-impérialistes directes est envisagée par les états-majors. Sur une planète où prolifèrent les armes de destruction massive, un tel scénario équivaldrait à la ruine de la civilisation humaine.

Mandel l'envisageait avec sérieux et angoisse à la fin de sa vie : « *La conclusion stratégique qu'on doit déduire du danger d'extermination implicite dans les risques de guerre en présence des centrales nucléaires, c'est que la seule garantie réelle et définitive de*

*la survie physique de l'humanité est la prise en main de toutes les usines et de tous les laboratoires capables de produire des armes lourdes par les producteurs eux-mêmes. C'est l'accord universel de ces producteurs pour cesser toute production de ces armes, et pour détruire immédiatement tous les stocks d'armes existants. Hier, le dilemme était : « Socialisme ou barbarie ». Aujourd'hui, le dilemme est devenu : « Le socialisme ou la mort ».*

« *La possibilité de guerres inter-impérialistes directes est envisagée par les états-majors. Sur une planète où prolifèrent les armes de destruction massive, un tel scénario équivaldrait à la ruine de la civilisation humaine.* »

*C'est la motivation la plus profonde pour le communisme qu'on puisse imaginer.* »

Contrairement à d'autres penseurs marxistes, il jugeait que la loi de l'effondrement inévitable du système était correcte<sup>15</sup>. L'existence des ondes longues n'invalide pas la tendance séculaire à la baisse tendancielle du taux de profit, qui constitue une réalité statistiquement observable et non un processus sans cesse

contrecarré. Couplé à la tendance à la réduction du travail humain dans la production, à l'impossibilité pour le capitalisme de s'étendre sans fin d'un point de vue géographique et, il faut l'ajouter aujourd'hui, aux limites écologiques et climatiques<sup>16</sup>, cet épuisement progressif dessine la possibilité d'un effondrement du système capitaliste qui ferait tomber l'humanité dans la barbarie. Cette issue est malheureusement plus crédible que jamais, en témoigne le succès grandissant des dystopies, mais elle n'est pas certaine. Mandel opposait un déterminisme dialectique, ou paramétrique, aux conceptions mécanistes de l'économie et de l'histoire. Les lois du système créent plusieurs possibilités entre lesquelles ce sont des forces exogènes, ou « partiellement indépendantes » qui tranchent. Il n'y a pas de corrélation directe entre les ondes longues ou le niveau d'emploi/

chômage et les hauts et bas de la lutte des classes, tout au plus peut-on établir que la période passée influe sur les conditions de la lutte ici et maintenant. « *Pour Mandel, comprendre c'est déjà commencer à agir* » a écrit Daniel Bensaïd<sup>17</sup>. La compréhension de la gravité de l'alternative devant laquelle nous sommes placé-es peut en effet être un puissant levier de radicalisation et de mobilisation en faveur du projet socialiste. Utilisons les concepts et travaux que Mandel nous a laissés pour la diffuser largement. □

1) Perry Anderson, Sur le marxisme occidental, 1977.

2) Ou « capitalisme tardif » – spätkapitalismus – dans le titre de la première édition parue en allemand.

3) Ernest Mandel, Les ondes longues du développement capitaliste – une interprétation marxiste, traduction française 2014.

4) Ernest Mandel, L'apogée du néocapitalisme et ses lendemains, 1964.

5) Ernest Mandel Variables partiellement indépendantes et logique interne dans l'analyse économique marxiste classique, 1992. Publié dans l'édition de 1997 du Troisième âge du capitalisme.

6) Ernest Mandel, Le débat sur les ondes longues du développement capitaliste : un bilan intermédiaire, 1992.

7) Ernest Mandel, Les ondes longues du développement capitaliste, op. cit.

8) Michel Husson, La hausse tendancielle du taux d'exploitation. Contretemps Web, 11 février 2008.

9) Karl Marx, Le Capital, livre III, tome 6, Editions Sociales, Paris, 1957, page 263.

10) Pour Michel Husson, c'est la même onde longue récessive qui se poursuit depuis la fin des « trente glorieuses ». Lire son texte « La théorie des ondes longues et la crise du capitalisme contemporain » publié en postface de l'édition française du livre de Mandel et accessible sur son site web.. Les mesures du taux de profit qu'il met en avant ont été critiquées par les marxistes anglo-saxons, et les données sur l'accumulation à l'appui de sa démonstration n'intègrent que les États-Unis, l'Europe et le Japon. L'approche défendue dans cet article est basée sur les travaux de Michael Roberts (lire, par exemple son article « Long cycles » sur son blog), des économistes marxistes grecs Lefteris Tsoulfidis et Persefoni Tsalki (Classical Political Economics and Modern Capitalism. Theories of Value, Competition, Trade and Long Cycles, 2019), ou encore d'Esteban Ezequiel Maito (The historical transience of capital <http://gesd.free.fr/maito14.pdf>).

11) Ernest Mandel, Le débat sur les ondes longues du développement capitaliste : un bilan intermédiaire, 1992.

12) Michel Husson, Stagnation séculaire ou croissance numérique ?, janvier 2016.

13) Ernest Mandel, Marx, la crise actuelle et l'avenir du travail humain, mai 1986

14) Ernest Mandel, Le troisième âge du capitalisme, chapitre 9 « Economie de réarmement permanente et troisième âge du capitalisme ».

15) Ernest Mandel, Variables partiellement indépendantes et logique interne dans l'analyse économique marxiste classique, 1992

16) François Chesnais, Le capitalisme a-t-il rencontré des limites infranchissables ?, Contretemps Web, 6 février 2017.

17) Daniel Bensaïd, Le marxisme d'Ernest Mandel, février 1999.

# Mandel, le parti et la classe

ANTOINE LARRACHE

*L'interaction entre la classe et le parti est un point essentiel de toute stratégie révolutionnaire, car la première est l'agent principal de la révolution mais n'est pas révolutionnaire en temps normal, tandis que le second tente d'incarner les intérêts et la stratégie de cette classe, sans être – en temps normal – reconnu par celle-ci.*

Mandel l'a abordé à plusieurs reprises, notamment dans différents textes regroupés en brochure puis, récemment aux éditions La Brèche, dans *Lénine, la révolution et le parti*. Le cœur du sujet est la capacité de la classe à acquérir une conscience révolutionnaire, et celle du parti d'être intimement lié à celle-ci. Mandel le synthétise par l'articulation entre intériorité et extériorité du parti vis-à-vis de la classe : le parti est relié à la classe, dont il tente d'être le représentant historique, mais il est aussi en dehors car résister aux pressions du système et aux fluctuations de la conscience nécessite de définir ses analyses et son programme de façon scientifique matérialiste, avec du recul. Tout en travaillant l'interaction entre théorie et pratique. Mandel pense en particulier l'articulation entre conscience, expérience et action.

## TENTER DE DÉFINIR LES CLASSES

Ce travail nécessite de définir préalablement ce qu'on entend par prolétariat et son rôle dans le processus révolutionnaire. Daniel Bensaïd reprend la définition, qu'il estime « *la moins mauvaise* »<sup>1</sup>, de Lénine : « *On appelle classe de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par la place qu'ils occupent dans un système historiquement défini de production sociale, par leur rapport (la plupart du temps fixé par des lois) vis-à-vis des moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, par les modes d'obtention et l'importance de la part des richesses sociales dont ils disposent* »<sup>2</sup>. Il propose donc d'inclure dans le prolétariat les catégories des « *ouvriers d'industrie, employés du commerce, des banques et assurances, du service public, et salariés agricoles* » mais de ne pas y intégrer, en plus de la bourgeoisie et de la « *petite bourgeoisie*

traditionnelle », la « *nouvelle petite-bourgeoisie* » (« *les cadres supérieurs et moyens, les journalistes et les agents de publicité, les professions libérales devenues salariées, les enseignants du supérieur et du secondaire, les enseignants du primaire (ce qui est au demeurant fort discutable)* »). Pour Mandel « *La division sociale du travail se réfère à des fonctions sociales qualitativement différentes, qu'en dernière analyse on peut réduire aux fonctions de production et d'administration (d'accumulation)* », « *la division de la société entre ceux qui produisent et ceux qui gèrent* »<sup>3</sup>, cette division établissant différentes classes, entre les producteurs qui ne possèdent que leur force de travail (les prolétaires), les producteurs qui possèdent leur moyen de production, les différentes couches de la bourgeoisie et toutes sortes de « *médiateurs* » entre le capital et le travail (dont les chefs, les cadres, les politiciens et les dirigeants syndicaux locaux ou nationaux...), entre science, technique et production, entre production et réalisation de la plus-value...<sup>4</sup>

## QUELLES ACTIONS POUR LA CLASSE RÉVOLUTIONNAIRE ?

Cette catégorisation est considérée comme – les contours des classes ne sont pas nets et peuvent fluctuer<sup>5</sup> – mais donne un support objectif, social aux dynamiques militantes et révolutionnaires : « *La révolution*

*prolétarienne ne tend pas à remplacer une forme d'exploitation par une autre. Elle tend à abolir toute forme d'exploitation de l'homme par l'homme. [...] Elle tend à l'orienter vers un but précis : la socialisation des moyens de production par la conquête du pouvoir politique par le prolétariat* »<sup>6</sup>, tandis que « *le radicalisme petit-bourgeois tend à obtenir le maximum d'avantages égaux pour les petits artisans et les entrepreneurs dans le cadre de la société bourgeoise* »<sup>7</sup>.

Il convient donc, dans la lutte, de renforcer ce qui contribue à la socialisation des moyens de production, ce qui s'oppose à l'État, ce qui renforce l'opposition à la classe dominante. Dans ses analyses, Trotsky insiste à plusieurs reprises sur le sens général dans lequel le prolétariat doit interagir avec les classes intermé-

diaires : « *Le prolétariat en possession du pouvoir apparaîtra à la paysannerie comme une classe émancipatrice* »<sup>8</sup>, « *l'union du prolétariat avec les masses opprimées de la petite-bourgeoisie du village et de la ville est possible uniquement par le renversement politique des partis traditionnels de la petite-bourgeoisie* »<sup>9</sup>.

Ce que reprend Mandel : « *La séparation nette entre le radicalisme*

« *Le parti doit se lier à la réalité, diverse et mouvante, de la classe ouvrière, sous peine de devenir une secte asphyxiée par la pratique de ses militant-es et de ses appareils.* »



petit-bourgeois et le mouvement politique de la classe ouvrière n'apparaît que par rapport aux buts historiques de ces deux forces sociales à la lumière de leur attitude envers les problèmes de la révolution. Seul le parti ouvrier peut inscrire sur son drapeau la révolution sociale la plus radicale de tous les temps, qui débute avec l'expropriation des propriétaires capitalistes et semi-féodaux des moyens de production, pour aboutir au dépérissement des classes, de l'État et de toute forme d'exploitation et de contrainte de l'homme par l'homme »<sup>10</sup>.

En effet, notre projet de société n'est pas le « Grand soir » révolutionnaire, mais la socialisation des moyens de production ou l'expropriation de la bourgeoisie, qui ne sont que des étapes dans le parcours révolutionnaire. Notre objectif est de transformer l'ensemble des rapports sociaux pour construire une société sans classe et sans État, une libre association des productrices et producteurs, selon l'adage « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ». La révolution consiste en une immense force propulsive visant à ce que la dynamique formatrice soit suffisamment forte pour ne pas se rétracter et éviter que « Quand une classe s'est emparée du pouvoir, une certaine partie de cette classe devient l'agent de ce pouvoir. C'est ainsi qu'apparaît la bureaucratie »<sup>11</sup>.

### L'AUTO-ACTIVITÉ DES MASSES EST DONC UNE QUESTION CLÉ

Elle doit être combinée à une conscience élevée des objectifs de la révolution : « Vous ne pouvez pas avoir une révolution socialiste dirigée à partir du haut, par un certain chef ou un groupe omniscient de chefs. Vous avez besoin des deux ingrédients de la révolution socialiste : le niveau le plus élevé de conscience possible, et le niveau le plus élevé d'auto-organisation et d'auto-activité par les secteurs les plus larges de la population. Tous les problèmes des relations entre une organisation d'avant-garde et les masses proviennent de cette contradiction de base »<sup>12</sup>.

Cette relation se noue essentiellement dans le cadre de l'auto-organisation. « L'ampleur de l'activité des masses,

au moment de crises révolutionnaires, ne permet pas d'enfermer le processus historique dans le seul rapport réciproque "partis-masses inorganisées". Toute crise révolutionnaire dans un pays même moyennement industrialisé a jusqu'ici presque toujours abouti à la création de formes d'auto-organisation des masses (soviets, conseils ouvriers), embryons du futur pouvoir prolétarien et instruments immédiats d'une dualité de pouvoir de fait »<sup>13</sup>. Cette préoccupation se prolonge dans les sociétés de transition : Mandel souligne que « seule l'activité et l'auto-organisation des travailleurs peuvent assurer le double dépérissement de l'État et du marché, précondition de tout avenir socialiste »<sup>14</sup>.

### CONSCIENCE ET IDÉOLOGIE

Cette conception est intimement liée aux dynamiques de la conscience de classe et de son évolution, à la contradiction entre les capacités révolutionnaires objectives (inscrites dans les rapports de production) de la classe ouvrière, à sa subordination quotidienne à l'idéologie bourgeoise et aux évolutions qui s'opèrent dans l'action.

Ainsi, la recherche par l'être humain de l'unité de la conscience et de l'être<sup>15</sup> s'oppose à l'aliénation<sup>16</sup>, à l'organisation capitaliste de la production et, dans l'action, s'oppose à la concurrence capitaliste (entre les marchandises, les entreprises mais surtout entre les êtres humains) pour produire une solidarité et une conscience de classe, c'est-à-dire une conscience des intérêts collectifs d'une classe, différents de ceux des autres classes sociales.

De plus, loin de l'idée défaitiste selon laquelle la classe ouvrière aurait échoué dans son combat et sa

mission historique, Mandel affirme que « l'histoire nous enseigne également que, périodiquement, les ouvriers se révoltent bel et bien contre la société

bourgeoise, pas par cent, cinq cents, ou mille, mais par millions. [...] Les ouvriers ne frappent pas chaque jour, ils ne peuvent pas le faire du fait de la place qu'ils occupent dans le fonctionnement de l'économie capitaliste. Le fait qu'ils ne peuvent survivre qu'en vendant leur force de travail rend cela impossible. Ils seraient vite affamés s'ils se révoltaient chaque jour. [...] Il y a donc un développement cyclique de la combativité et de l'activité de classe qui est partiellement déterminée par une logique

interne »<sup>17</sup>.

« Notre projet de société est la socialisation des moyens de production ou l'expropriation de la bourgeoisie. Notre objectif est de transformer l'ensemble des rapports sociaux pour construire une société sans classe et sans État, une libre association des productrices et producteurs, selon l'adage de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins. »

En période de passivité, la conscience recule face à l'idéologie dominante. Pour Mandel, parfois domine « l'immaturation subjective immédiate du même prolétariat – en fonction du poids de la misère, de l'aliénation, de l'abrutissement et surtout de l'asservissement à l'idéologie de la classe dominante qui résultent de la même condition prolétarienne »<sup>18</sup>.

### PERMANENCE DE LA CONSCIENCE DE CLASSE

Mandel insiste donc sur le fait que c'est dans l'action que la conscience progresse et sur la nécessité de développer ce qui permet de la maintenir au niveau le plus élevé possible : « même dans sa forme la plus élémentaire, la lutte de classe spontanée des salariés laisse une trace dans le mode de production capitaliste : la conscience se condense, se concrétise dans l'organisation continue ». Pour lui, « l'avant-garde se distingue des majorités en ceci qu'elle n'abandonne pas, même entre deux

points culminants de la lutte active, le terrain de la lutte des classes et qu'elle continue en quelque sorte la "lutte avec d'autres moyens". Elle essaie de consolider les caisses de résistance apparues pendant la lutte en fonds de grève durables, c'est-à-dire en syndicats. Elle s'efforce de cristalliser et de renforcer la conscience de classe élémentaire née dans le conflit en éditant un journal ouvrier et en organisant des cercles de formation ouvrière. Elle constitue de ce fait le moment de continuité face à l'action de masse nécessairement discontinuée, le moment de la conscience face au mouvement de masse qui est en soi spontané. C'est bien moins la théorie, la science, la compréhension idéale de la totalité de la société que l'expérience pratique qui presse les travailleurs avancés sur la voie de l'organisation continue et accroît la conscience de classe »<sup>19</sup>.

Cette nécessité de combiner un lien très fort avec la classe, ses besoins à un instant donné, aussi ses préoccupations et objectifs de lutte, avec des objectifs propres, liées à la stratégie révolutionnaire, amène Mandel à formuler sa conception du parti : « Le bolchevisme, c'est donc à la fois l'affirmation de la stricte nécessité d'organiser les communistes en parti séparé, avec une discipline et une centralisation toute orientée vers le but révolutionnaire, et l'affirmation de la stricte nécessité de maintenir l'organisation de l'avant-garde intimement intégrée dans la classe, avec son mouvement et ses luttes propres et spontanées. Le bolchevisme, c'est à la fois la proclamation de la séparation de l'avant-garde d'avec la classe et de son intégration dans la classe. Comme tout ce qui existe, le bolchevisme est une unité des contraires. »<sup>20</sup> Le parti doit se lier à la réalité, diverse et mouvante, de la classe ouvrière, sous peine de devenir une secte asphyxiée par la pratique de ses militant-es (souvent issu-es des couches supérieures de la classe, voire de la petite-bourgeoisie, les couches qui ont les moyens de militer) et de ses appareils (soumis à la pression des objectifs, dans le cadre du capitalisme, pour une organisation). Ainsi, selon Mandel, « les méfaits de l'organisation de petits cercles, reflétant "une étape très jeune et non mûre du mouvement ouvrier



Manifestation du personnel contre la fermeture de l'usine De Dietrich à Mertzwiller, 5 juillet 2025 © Photothèque Rouge / Alexandre.

d'un pays", ne peuvent être surmontés que par : "L'élargissement du parti vers des éléments prolétariens combiné au travail de masse ouvert" »<sup>21</sup>. Ainsi, le lien avec la classe passe en grande partie par l'insertion dans les organisations et les mouvements de masse de la classe.

Mais en même temps, le parti doit se protéger de l'influence de l'idéologie dominante sur la classe, qui fait dire qu'il y aurait trop d'étrangers, qui a fait dire aux Gilets jaunes « la police avec nous » avant de tester pratiquement l'effet des flashballs sur leur vision, etc. Trotsky indique sans nuance que « Toute lutte de fraction sérieuse dans le parti est toujours, en dernière analyse, une réfraction de la lutte de classe »<sup>22</sup>. Par là, avec Marx et Mandel, il veut signifier que l'idéologie dominante et les disparités sociales et politiques influent sur l'ensemble de la société, et y compris des organisations révolutionnaires et que le parti se doit, par le travail théorique, scientifique, matérialiste, d'y faire face, de développer son programme, sa stratégie, son analyse des événements et des orientations tactiques à y développer. □

1) Daniel Bensaïd, Marx l'intempestif. Éd. Fayard, 1995.

2) Lénine, « La Grande initiative », Œuvres, t. XXIX. Éd. Moscou, p. 425.

3) « Sur la stratégie révolutionnaire en Europe occidentale », Critique communiste n°8-9, septembre-octobre 1976.

4) « Lénine et le problème de la conscience de classe prolétarienne » (1970). Édité par La Brèche dans le recueil Lénine, la Révolution, le Parti, 2024.

5) « La division en classes est certes, en fin de

compte, l'assise la plus profonde du groupement politique, mais c'est la lutte politique seule qui l'établit » (D. Bensaïd, « Lénine ou la politique du temps brisé », Critique communiste n°150, 1997).

6) Ernest Mandel, Sources théoriques et historiques du Parti bolchévique, Quatrième Internationale, 1953, réédité par La Brèche.

7) Idem.

8) 1905-1906, cité par lui-même dans « Trois conceptions de la révolution », 1939.

9) « Bolchevisme ou stalinisme », 1937.

10) Ernest Mandel Sources théoriques et historiques du Parti bolchévique, op. cit.

11) Idem.

12) « Sur les partis d'avant-garde », retranscription d'une communication orale faite par Ernest Mandel à l'occasion d'un colloque sur le Centenaire de Marx organisé à l'Université de Manitoba, Winnipeg, au Canada, le 15 décembre 1983. In Lénine, la Révolution, le Parti, op. cit.

13) « Actualité de la théorie d'organisation léniniste à la lumière de l'expérience historique », Praxis — revue philosophique, n°8, 1971. In Lénine, la Révolution, le Parti, op. cit.

14) « Les conceptions d'Ernest Mandel sur la question de la transition au socialisme », Catherine Samary, dans Gilbert Achcar (dir.), Le marxisme d'Ernest Mandel, 1999.

15) Franz Jakubowski, Les superstructures idéologiques dans la conception matérialiste de l'histoire, 1976.

16) « L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieure, mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui, et devient une puissance autonome vis-à-vis de lui, que la vie qu'il a prêtée à l'objet, s'oppose à lui, hostile et étrangère », Karl Marx, Manuscrits de 1844.

17) Ernest Mandel, Actualité de la théorie d'organisation léniniste à la lumière de l'expérience historique, 1971.

18) Idem.

19) Ernest Mandel, Lénine et le problème de la conscience de classe prolétarienne, 1970.

20) Ernest Mandel, Sources théoriques et historiques du Parti bolchévique, op. cit.

21) Idem.

22) « L'opposition petite-bourgeoise dans le Socialist Workers Party », in Trotsky, En défense du marxisme, 1939.

# Grève générale et contrôle ouvrier. Sur l'actualité de la pensée stratégique d'Ernest Mandel

SANDRA CORMIER

*Dans un exposé de formation, publié le 1<sup>er</sup> janvier 1974, Ernest Mandel explique sa théorie de la grève générale ainsi pourquoi et comment une grève générale, peut jouer un rôle stratégique de premier ordre dans le renversement de la dictature capitaliste. Il y développe dans ce cadre la place déterminante de l'auto-organisation ouvrière. En quoi cette contribution est utile aujourd'hui à l'épreuve de la situation en France, alors que le mouvement ouvrier n'arrive pas à enrayer les attaques de la contre-révolution néolibérale, enchaîne les défaites et peine à construire un rapport de force suffisant pour gagner ?*

Les deux dernières grandes mobilisations sur les retraites en 2010 et 2023 se sont soldées par des échecs cuisants pour le camp des travailleuses et travailleurs. La dernière grande victoire sur ce terrain a maintenant trente ans... Cela entraîne dans nos rangs des questions d'ordre stratégiques sur le type de mobilisation que l'on souhaite développer. L'expérience du mouvement de 2010 a montré que la multiplication de journées d'action ponctuelles, aussi réussies soient-elles quant à la participation, cumulées à des grèves sectorielles, ne suffit pas à faire céder le gouvernement sur le fond de la réforme. La mobilisation de 2023 a vu se combiner d'importantes manifestations et une faiblesse

de l'auto-organisation, notamment de la grève. La manifestation ponctuelle, hebdomadaire (ou presque) est devenue la principale modalité de participation aux mobilisations interprofessionnelles.

« Depuis trente ans les manifestations occupent une place centrale dans les mobilisations alors même que la grève reflue de manière continue depuis les années 1970 et davantage encore depuis les années 2000. »

Depuis environ trente ans les manifestations occupent une place centrale dans les mobilisations alors même que la grève reflue de manière continue depuis les années 1970 et davantage encore depuis les années 2000. Nous sommes confrontés à une sorte de paradoxe : on a un rejet large de la politique du gouvernement qui produit des mobilisations de masse sur de nombreux terrains et en même temps une difficulté pour notre camp social d'avoir confiance en sa force, en sa capacité de

gagner, ainsi qu'à se donner les armes pour y arriver. Et cela conduit de fait à éloigner de manière conjoncturelle la possibilité de construire une grève générale. Pourtant la grève reproductive mais également productive comme stratégie d'action essaime dans le mouvement féministe notamment depuis l'appel à la grève générale des femmes en Pologne en 2016. De « Nuit Debout » aux Gilets jaunes, d'occupations de places, de ronds-points en actions de blocage, d'actions de désobéissance civile en manifestations de masse, les mobilisations produisent des nouvelles générations militantes, participent de la reconstruction de la conscience de classe et à arracher des victoires ponctuelles, mais le rapport de force global reste insuffisant pour gagner. Il y a évidemment des explications multifactorielles mais l'absence de victoire significative sur le terrain semble à l'évidence liée à notre incapacité à bloquer le système efficacement. Peut-on réellement parvenir à tout bloquer sans une grève générale ? La mobilisation du 10 septembre « Bloquons tout » réengage de fait le débat stratégique sur ce terrain. Mais au-delà, dans la perspective d'en découdre avec le système, comment

une grève générale peut-elle faire reculer le pouvoir bourgeois, et même initier une séquence révolutionnaire de renversement du capitalisme ? La contribution de Mandel au-delà de son caractère formatif et pédagogique rappelle des éléments essentiels sur le rôle organique de la grève générale qui apparaissent indispensables dans la période.

### LA DIMENSION POLITIQUE DE LA GRÈVE GÉNÉRALE

Mandel s'inscrit dans la continuité des théoricien·nes marxistes qui ont posé des éléments incontournables relatifs à la grève générale, c'est-à-dire à un arrêt de la production (création de la valeur) et du transport (réalisation de la valeur) suffisamment massif pour mettre à mal le système capitaliste dans son ensemble dans un pays donné. Notamment que toute grève massive ne suffit pas à renverser le système capitaliste. Il reprend ainsi la thèse défendue par Engels dans sa polémique avec les anarchistes et

la critique de la grève économique : « La partie essentielle de vérité de la critique marxiste de cette thèse de la grève générale syndicaliste-révolutionnaire est qu'elle sous-estime le problème du pouvoir politique et qu'elle croit qu'il suffit à la classe ouvrière d'arrêter le travail sur le plan économique et de reprendre la direction des entreprises sous son propre guide au niveau de la vie économique pour que la société bourgeoise s'effondre »<sup>1</sup>. Pour le dire autrement, nous appelons grève générale une grève massive qui remet en cause le pouvoir de la classe dominante. Mandel précise : « Une grève générale est objectivement politique, du fait qu'elle implique un affrontement avec la bourgeoisie dans son ensemble et

« C'est à travers de grandes grèves politiques de masses, à travers des grèves générales que toute une fraction de la classe ouvrière, qui ne peut accéder à la conscience de classe par la voie individuelle de l'éducation et de la propagande, s'éveille ou se réveille à cette conscience de classe, y accède et devient extrêmement combative. »

avec l'État bourgeois, mais il n'est pas nécessaire qu'elle en ait conscience dès le départ »<sup>2</sup>. Il s'appuie notamment sur 1936 pour expliquer que les occupations d'usines allaient bien au-delà des revendications économiques, exprimant une volonté d'émancipation, une analyse partagée



Manifestation à Paris, 11 mars 2023 © Photothèque Rouge / Alexandre.

avec Trotsky. Tout l'enjeu est d'arriver à transformer le caractère objectivement politique de la grève de masse en caractère subjectif : que les grévistes deviennent des sujets révolutionnaires. La grève générale pose donc la question du pouvoir et Mandel lui donne une place primordiale dans le processus de transformation révolutionnaire. Il souligne la pertinence de l'analyse<sup>3</sup> de Rosa Luxembourg notamment dans

le lien qu'elle fait entre la grève de masse et la révolution : « La grève de masse est dans toutes ses phases et manifestations inséparable de la révolution ». Mandel, à la lumière de l'expérience de la potentialité révolutionnaire d'un mouvement de masse lors de la grande grève générale de l'hiver 1960-1961 en

Wallonie, approfondit cette pensée : « La grève générale est le modèle le plus probable de la révolution socialiste dans les pays impérialistes ».

En insistant sur le rôle politique et révolutionnaire de la grève générale Mandel renvoie à des considérations très actuelles. Non seulement la théorie de la grève économique n'est pas morte mais une idée de séparation entre champ social et champ politique est largement entretenue par l'écrasante majorité des organisations syndicales, ou celles de la gauche réformatrice. C'est-à-dire leur refus d'envisager une dimension politique à la grève sous-entendue comme une alternative au système, comme ce fut le cas dans le cadre des grèves de masse, en 1936 ou 1968. Cela va de pair avec le refus d'y défendre des réels cadres d'auto-organisation (où les grévistes décident et se coordonnent pour les dates suivantes, ainsi que la forme de la mobilisation) et de maintenir l'intersyndicale comme appareil dirigeant et/ou donner un débouché institutionnel au mouvement. Ce qui conduit à l'impossibilité de construire une grève générale active à savoir un niveau supérieur d'organisation, de contestation, ainsi que de renforcement de la cohésion de la classe ouvrière.

### GRÈVE GÉNÉRALE ACTIVE, CONTRÔLE OUVRIER ET DOUBLE POUVOIR

Dans les *Thèses sur Feuerbach*, écrites en 1845, Marx explique que c'est seulement par leur propre praxis, par leur expérience dans l'action, que les



classes opprimées peuvent changer leur conscience, en même temps qu'elles subvertissent le pouvoir du capital. Comment la classe ouvrière peut-elle œuvrer pour elle-même ? Se débarrasser de l'hégémonie bourgeoise et s'émanciper ? Mandel traduit finalement cette idée de praxis émancipatrice dans l'expérience de la grève générale et notamment par le degré d'activité de

la classe ouvrière dans la grève générale. Il dit à cet effet « *c'est exactement à travers de grandes grèves politiques de masses, à travers des grèves générales que toute une fraction de la classe ouvrière, qui ne peut accéder à la conscience de classe par la voie individuelle de l'éducation et de la propagande, s'éveille ou se réveille cette conscience de classe, y accède et devient extrêmement combative* »<sup>4</sup>.

Il met en avant le rôle de la grève générale non pas seulement comme contestation de

la domination des capitalistes mais aussi comme un outil d'auto-éducation et d'auto-organisation de la classe ouvrière, notamment par le biais du contrôle ouvrier.

Mandel insiste dans cette logique sur le fait qu'une grève générale authentique est un processus. La grève constitue un moment de conscience de classe aiguë, où les travailleuses et travailleurs prennent conscience de leur force collective et de leur rôle dans la société : « *L'idée d'une grève générale dirigée par un petit appareil, un petit état-major au sommet qui pousse sur les boutons, même s'il est composé des gens les meilleurs du monde du point de vue politique, ce n'est pas seulement une idée utopique, c'est aussi une idée profondément fautive du point de vue*

*politique, du point de vue social* »<sup>5</sup>.

Mandel distingue à cet effet « *la grève générale active* » conçue comme un moment où les travailleuses et travailleurs ne se limitent pas de cesser le travail, mais deviennent actifs dans la gestion de la production et dans la construction d'un pouvoir ouvrier, notamment parce que ce type de grève implique une occupation des lieux de travail par opposition à une grève générale passive quand les salarié·es restent pour la grande majorité chez eux.

« *Chaque grève recèle l'hydre de la révolution. Ce qui est présent en germe, dans une simple grève professionnelle, à tendance à s'exprimer plus nettement dès que la grève s'amplifie et que la grève avec occupation passive évolue finalement vers la grève avec occupation active.* »

Évidemment il n'y a pas de séparation nette entre ces différentes réalités car la situation, le contenu et les formes de la grève peuvent évoluer rapidement, par la radicalisation d'un mouvement. Empruntant à Lénine la citation de Von Puttkamer, ministre prussien de l'intérieur, « *chaque grève recèle l'hydre de la révolution* », Mandel ajoute que « *ce qui n'est que potentiel, présent en germe, dans une simple grève professionnelle, à tendance à s'exprimer plus nettement dès que la*

*grève s'amplifie [...] et que la grève avec occupation passive évolue finalement vers la grève avec occupation active* »<sup>6</sup>.

Dès qu'elle atteint un certain niveau, la grève générale met en cause le pouvoir politique et pose la question de « *Qui dirige la société ?* » Et il devient donc indispensable de créer un double pouvoir pour gagner dans l'affrontement avec l'État bourgeois. « *En poussant à des expériences de contrôle ouvrier, en généralisant le contrôle ouvrier, en généralisant la transformation de comités de grève en conseils ouvriers, nous transformons par cette intervention une situation pré-révolutionnaire en situation révolutionnaire, nous servons de facteur de cristallisation, de catalyseur pour la naissance d'une situation révolutionnaire* »<sup>7</sup>.

Il définit un continuum stratégique où les comités de grève peuvent évoluer vers des conseils ouvriers transition accélérée par la création de structures auto-gérées qui transforme la grève générale en situation de double pouvoir, un embryon de démocratie socialiste. Le contrôle ouvrier, comme revendication transitoire, incarne pour Mandel cette stratégie pour proposer une transformation radicale de la gestion des entreprises. Ce n'est pas une fin en soi, mais un moment du processus révolutionnaire qui doit se lier avec la perspective d'un gouvernement des travailleuses et travailleurs posant la question du pouvoir de manière plus globale. Mandel pense l'auto-organisation, le contrôle ouvrier non pas comme une méthode de gestion des entreprises mais comme un programme de société qui fait partie intégrante d'une transformation socialiste démocratique.

Mais il précise aussi que cette évolution de la grève générale vers une situation de double pouvoir, n'a rien d'automatique et est le produit d'une préparation. Parce qu'il n'y a aucune automaticité entre grève générale et prise du pouvoir à chaque étape, dans les organes d'auto-organisations, les prolétaires les plus avancés, les révolutionnaires doivent mener la bataille des idées, et disputer le pouvoir aux réformistes sous peine de voir ses embryons de démocratie socialiste se décomposer. L'influence, l'implantation du parti dans la classe ouvrière reste donc un élément clé. « *Le facteur en dernière analyse décisif reste le camp qui prend l'initiative dans l'action. Prendre l'initiative dans l'action, même d'un jour, battre l'adversaire dans un moment décisif, cela change totalement les rapports de force. C'est là qu'on voit toute l'importance du parti révolutionnaire et du facteur subjectif pour changer le cours de l'histoire* »<sup>8</sup>.

#### LA GRÈVE GÉNÉRALE OU RIEN ?

L'objectif ici n'est pas de faire une analyse exhaustive de la pensée de Mandel sur la grève générale ou d'en faire un mantra. Mandel lui-même insiste sur le fait que la grève générale n'est pas un schéma universel qui peut être appliqué mécaniquement. Il s'agit plutôt de d'appréhender la pensée stratégique de Mandel à partir des réalités concrètes qui se posent aujourd'hui. Il confère à la grève générale un rôle

centrale dans la stratégie de renversement du capitalisme affirmant de fait la place hégémonique du rapport salarial dans la société capitaliste et avec lui la centralité de la classe ouvrière. La grève et de surcroît la grève générale est ainsi le moment de remise en cause de ce rapport social dominant dans toutes ses dimensions.

Depuis une quarantaine d'années environ, nous sommes confronté-es à une reconfiguration du prolétariat du sol au plafond et de l'organisation du travail par la contre révolution néolibérale. La modification des espaces et système de production : précaire, fragmentation de l'emploi, tertiarisation... Les prolétaires travaillent dans des établissements plus petits appartenant à des groupes de plus en plus gros, et pour la plupart mondialisés. Ils sont également de plus en plus éloignés des centres de décision et de pouvoir. Mandel a pensé sa théorie de la grève générale à partir d'un prolétariat largement concentré dans des grandes entreprises, dans le cadre de pays très industrialisés, ce qui rend largement plus efficace la capacité de penser et de créer du collectif. Les grèves générales de 1936 et 1968 se sont elles-mêmes développées autour des concentrations ouvrières. Aujourd'hui, la réalisation de la grève générale est objectivement plus complexe. Mais ce constat relatif à la physionomie du prolétariat, de la classe en soi, ne peut à lui seul servir d'explication à la remise en question de la grève générale comme élément stratégique central ou encore à nos défaites. La période des dites « Trente glorieuses » fait plutôt figure d'exception que de modèle d'homogénéité du prolétariat. La classe ouvrière du 19<sup>e</sup> siècle était elle-même extrêmement précarisée, hétérogène et le salariat n'était pas aussi nombreux qu'aujourd'hui. Pourtant c'est dans ce contexte compliqué que des syndicats de masse se sont construits, et que le mouvement ouvrier s'est largement structuré. L'obstacle ne peut donc être réduit à des éléments sociologiques car cela ne nous laisse fondamentalement aucune perspective ou moyen d'agir. C'est donc d'abord dans la décomposition du mouvement ouvrier, sa crise de direction, et les défaites successives, qu'il faut chercher la difficulté de la classe ouvrière à se penser comme sujet révolutionnaire et comprendre reflux de la conscience de classe.

Chez Mandel la grève avec occupation,

l'auto-organisation, le contrôle ouvrier occupent une place centrale dans la construction de la conscience de classe et au-delà dans la construction de la dualité de pouvoir.

Or si des expériences d'auto-organisation existent aujourd'hui elles se situent souvent en dehors des espaces de travail et du mouvement ouvrier organisé. Les expérimentations dans le cadre des ZAD en sont l'expression la plus aboutie. L'occupation des ronds-points des places en sont aussi des formes ou des tentatives. Ces expériences que nous devons contribuer à construire recèlent des dynamiques anticapitalistes, participent de la progression de la conscience de classe, de la construction du rapport de force, unifient aussi le prolétariat disséminé, mais restent pourtant limitées dans leur potentialité, notamment par la faiblesse de leur affrontement direct avec le patronat et donc de la propriété capitaliste.

La grève générale insurrectionnelle reste notre hypothèse stratégique principale. Cela veut dire que l'intervention sur les lieux de travail est centrale et elle se combine avec l'intervention dans les lieux de vie, d'étude... partout où la classe ouvrière s'organise. Il est possible que diverses formes d'auto-organisation territoriale (quartier, immeuble, espace public...) jouent un rôle plus important que dans le passé et, en lien avec les occupations sur les lieux de travail, constituent même une extension du contrôle ouvrier. Les blocages ou encore les manifestations de masses qui dominent les

mobilisations aujourd'hui et qui sont souvent décorréliées des grèves de masse sont des points d'appuis qui participent à construire le rapport de force général mais font en réalité peu avancer le niveau d'auto-organisation des travailleuses et travailleurs.

La question centrale reste sur le fond la conquête du pouvoir politique. Les grèves s'attaquent à la source du pouvoir de la bourgeoisie, au contrôle des moyens de production, à l'extraction de la plus-value. Quand elles se généralisent et deviennent actives, elles peuvent générer des espaces d'auto-organisation à même de constituer des alternatives au pouvoir bourgeois. Dans ce cas elles produisent un niveau d'affrontement sans équivalent, éprouvé historiquement, et à même de poser la question du pouvoir dans sa globalité. Comme le soulignait Trotsky<sup>9</sup> « Au-dessus de

la grève générale, il ne peut y avoir que l'insurrection armée ». C'est cette potentialité révolutionnaire, non automatique mais propre à la grève générale exprimée par Mandel qui apparaît fondamentale et encore d'une grande actualité aujourd'hui. □

1) Ernest Mandel, La grève générale, 1974

2) Idem

3) Rosa Luxembourg, Grève de masse, parti et syndicats, 1906.

4) Ernest Mandel, op. cit.

5) Idem.

6) Ernest Mandel Autogestion, occupations d'usines et contrôle ouvrier, 1970

7) Ernest Mandel, La grève générale, 1974.

8) Idem

9) Léon Trotsky, Où va la France, fin mars 1935.

« La grève générale insurrectionnelle reste notre hypothèse stratégique principale. Cela veut dire que l'intervention sur les lieux de travail est centrale et se combine avec l'intervention dans les lieux de vie et d'étude. Il est possible que diverses formes d'auto-organisation territoriale jouent un rôle plus important que dans le passé, en lien avec les occupations sur les lieux de travail »

# Stratégie révolutionnaire et démocratie des conseils

LÉON CRÉMIEUX

*Quel acquis représente, presque 50 ans plus tard, le texte d'Ernest Mandel, Démocratie Socialiste et dictature du prolétariat, écrit en 1978, mis en débat pour le 11<sup>e</sup> Congrès de la 4<sup>e</sup> Internationale de 1979 et définitivement adopté, comme texte programmatique en 1985 au 12<sup>e</sup> Congrès ?*

Le texte Démocratie socialiste et dictature du prolétariat date de 1978. Il était très important pour Ernest Mandel et pour l'Internationale, comme carte d'identité de la 4<sup>e</sup> Internationale sur les questions stratégiques essentielles du combat pour le renversement du capitalisme et la mise en place d'une société de transition débarrassée de l'exploitation. Cette société se caractérise, dans ce document, par la mise en place de la « dictature du prolétariat », concept qui a guidé les marxistes depuis Karl Marx. Mais en 2025, apparaissent immédiatement deux questions : comment peut-on encore parler de « dictature du prolétariat » et comment se référer à une telle notion, que peut-elle évoquer et signifier ?

Le terme même de « dictature du prolétariat », depuis le début des années 2000, a progressivement disparu du vocabulaire militant de la 4<sup>e</sup> Internationale, de la LCR, puis du NPA. En 2008, Daniel Bensaïd, dans une interview à *Mediapart*, répondait à la question frontale « Cette notion a-t-elle encore un sens ? » Sa réponse en gros était assez simple : Après avoir rappelé l'histoire de ce concept au 19<sup>e</sup> siècle chez Marx, puis chez Lénine et Trotski, il concluait simplement « *Vu ce que sont devenues les dictatures stalinienne et plus généralement l'usage du terme de dictature au 20<sup>e</sup> siècle, après Pinochet et Franco, le mot est devenu inutilisable. Ce n'est pas la peine de se taper la tête contre le mur, il faut trouver des formes populaires pour le dire* ». Distinguant ainsi clairement le mot et la chose, il affirmait que pour notre courant l'abandon du terme ne signifiait en aucun cas abandonner un

concept stratégique que Mandel considérait comme une pierre angulaire du marxisme révolutionnaire.

Il faut donc passer le terme et considérer derrière le concept, une position programmatique essentielle et voir la place qu'elle avait il y a 40 ans et celle qu'elle peut avoir pour nous aujourd'hui.

## COMPRENDRE LA PÉRIODE POUR EXPLIQUER LA NOTION

Même si cela n'apparaîtra qu'avec quelques années de recul, le tournant de la fin de cette décennie 1970 clôt un chapitre de 30 ans. 30 années d'expansion économique (les 30 glorieuses) qui sont allées de pair avec l'essor des guerres de libération anti-coloniales et de leurs mouvements marqués par l'influence des idées socialistes, en

Asie, en Afrique, en Amérique latine et au Moyen-Orient, les révolutions yougoslave, chinoise et cubaine, une montée des luttes sociales et de la jeunesse, notamment en Europe et aux USA à partir des années 1960, avec un développement sans précédent des

courants révolutionnaires et communistes critiques et une période de 20 ans de révolutions et soulèvements anti-bureaucratiques dans les « démocraties populaires » en RDA, en Pologne,

en Hongrie, en Tchécoslovaquie. Ce document d'Ernest Mandel se situe donc dans un contexte où l'accomplissement de révolutions prolétariennes, de situations de double pouvoir apparaissent non pas comme une utopie abstraite mais comme des objectifs concrets, tangibles, dans un contexte de développement numérique des classes ouvrières, d'industrialisation, de renforcement des forces du mouvement ouvrier organisé et de l'ébranlement de l'hégémonie des forces social-démocrates et

*« les analyses de Mandel ont toujours autant d'utilité, notamment sur la démarche transitoire, par son insistance sur l'auto-organisation, le contrôle ouvrier, non comme aboutissement ou accompagnement d'une démarche réformiste mais comme ciment de la conscience et de l'organisation de classe des exploités et servant le but stratégique vers le pouvoir. »*

stalinienne.

Ernest Mandel, avec la 4<sup>e</sup> Internationale, fut ainsi plongé au cours des années 1960 et 1970 dans les nombreux débats que menèrent, aux quatre coins du monde, les mouvements de la lutte sociale et politique,

et les « trotskistes » participèrent à ces débats, brisant l'ostracisme imposé par les staliniens depuis les années 30. Cela d'autant plus que la remise en cause de la période stalinienne en Russie (mise en marche par le rapport Khrouchtchev en 1956), la révolution cubaine de 1959 et la rupture sino-soviétique à partir de 1960, notamment, posaient de multiples questions, dont certaines avaient été déjà posées dans la social-démocratie allemande et russe au début du siècle et dans les années 1920. Les textes de Luxemburg, Trotski, Lénine et des gauches conseillistes reprenaient de l'actualité et étaient largement réédités. Dans ce maelström, tous les débats sur la crise révolutionnaire, les formes d'un « pouvoir ouvrier » et des structures de ce pouvoir, le modèle de développement économique dans une période de transition socialiste étaient rouverts et largement débattus. La crise du stalinisme dès les années 1960 avait eu un effet délétère au sein des partis communistes nationaux, européens notamment, ébranlés à la fois par les crises sociales et politiques dans leurs pays, mais aussi par la remise en cause des dogmes staliniens.

Comme le dit le préambule de ce document « *Le débat en cours au sein du mouvement ouvrier international sur les différentes conceptions de la démocratie socialiste et de la dictature du prolétariat est le plus profond depuis les premières années qui avaient suivi la révolution d'Octobre 1917.* » C'est bien des positions de Mandel et de la 4<sup>e</sup> Internationale dans ce débat que traite ce texte systématique qui reprend des positions classiques avancées par Marx, Engels et les marxistes révolutionnaires du début du 20<sup>e</sup> siècle mais en approfondissant, élaborant et systématisant aussi des positions sur le fonctionnement démocratique et les institutions qui devraient se mettre en place après le renversement de la domination capitaliste.

Le texte reprend donc le fil conducteur marxiste de l'analyse de l'État, de la stratégie révolutionnaire et du renversement de l'État bourgeois au profit d'une auto-organisation des exploités dans des structures de pouvoir démocratiques : débat de Marx contre Lassalle, débat de Kautsky contre Bernstein, de Pannekoek et de Luxemburg contre Kautsky, toutes ces étapes sont celles de la construction

d'une stratégie qui, à partir de l'exigence de la construction d'un parti révolutionnaire, de l'action politique directe du prolétariat, de sa préparation au renversement révolutionnaire par les luttes de masse, se concrétisera par la révolution russe, face à ce que Pannekoek avait appelé la « *passivité kaustkienne* » en Allemagne de recherche de la conquête parlementaire du pouvoir. Les révolutionnaires russes utilisèrent la Première Guerre mondiale comme tremplin pour la prise du pouvoir, quand les sociaux-démocrates allemands y voyaient un obstacle empêchant leur lente marche vers le succès parlementaire. Cette orientation des révolutionnaires russes sera reprise dans les thèses de Lénine présentées en ouverture du 1<sup>er</sup> congrès de l'Internationale communiste en 1919.

Mandel s'appuie sur ces acquis, mais aussi sur le bilan tiré en 1936 par Trotski du Thermidor stalinien dans *La Révolution trahie*. Mandel vise à mener le débat tout autant avec les jeunes générations arrivées à la politique et à l'action révolutionnaire dans les années 1960, en Europe et en Amérique latine notamment, les générations précédentes influencées par les partis communistes européens en perte de repère, qu'avec les courants antistaliniens animateurs en Hongrie, Pologne et Tchécoslovaquie des insurrections des années 1950 à 1970. Pour Mandel, le fil à plomb de ces débats est évidemment la compréhension de la nature capitaliste de l'État, en dernier ressort dictature de la bourgeoisie, capable de se défendre avec la plus grande violence si elle est menacée de renversement. La tragédie chilienne de 1973, l'anéantissement des communistes indonésiens en 1965, étaient encore proches, et les vagues de mobilisation dans les pays européens

au cours des années 1970 étaient restées sans victoires après s'être heurtées à la résistance de l'État capitaliste. D'où la nécessité d'une stratégie qui prépare les exploités aux affrontements inévitables, mais une stratégie qui soit fondée sur un programme de luttes immédiates avec un programme transitoire qui renforce la conscience de classe et crée une cohésion politique du prolétariat « et de ses alliés » pour reprendre le vocabulaire de l'époque. Mandel gardait une confiance inébranlable dans la force internationale de la classe ouvrière, dans ses capacités révolutionnaires, mais avec une vive conscience de la nécessité de la construction d'une conscience de classe pour créer le rapport de force nécessaire face à l'aliénation capitaliste, et donc de la nécessité de construire des partis révolutionnaires comme élément décisif dans ce combat.

Dans les années 1970, les directions des PC italien<sup>2</sup>, mais aussi français et espagnol, notamment, avaient pris un tournant appelé eurocommuniste. Ces partis avaient abandonné la référence à la dictature du prolétariat non pas en tant que mot inaudible mais en tant que concept contenant la nature de classe de l'État. Ces positions et ces débats entraient en écho avec ceux menés dans la social-démocratie allemande, de 1911 à 1913, entre Kautsky, Luxemburg et Pannekoek<sup>3</sup>.

Kautsky, le principal dirigeant de la social-démocratie allemande au début du 20<sup>e</sup> siècle, concédait qu'une grève de masse pouvait régler des problèmes économiques pour la classe ouvrière mais que cela ne devait en aucun cas déboucher sur un affrontement politique visant à la destruction du pouvoir d'État. Ce débat renouait lui-même avec le débat mené par Marx contre le



Meeting à l'université d'été du NPA, 25 août 2025  
© Photothèque Rouge / Martin Noda / Hans Lucas.



courant lassallien de la social-démocratie allemande<sup>4</sup>. Aussi, les opposants de Kautsky avaient remis en vigueur les textes de Marx, notamment la *Critique du programme de Gotha* où, dès 1875, Marx avançait la nécessité non de s'appuyer sur l'État, mais de le renverser afin d'instaurer, dans la transition entre le capitalisme et le communisme, la « dictature révolutionnaire du prolétariat », visant à ce que le prolétariat majoritaire garantisse la confiscation des moyens de production et empêche la minorité capitaliste de rétablir son pouvoir. Ce débat stratégique se prolongera en 1917 par l'ouvrage de Lénine *L'État et la Révolution*<sup>5</sup> où, reprenant aussi la position de Pannekoek face à Kautsky, il décrira la marche vers le renversement de l'État tsariste et la mise en place du pouvoir des conseils ouvriers. Tous ces débats se croisèrent donc dans les vingt premières années du 20<sup>e</sup> siècle, mais ressurgirent vivement dans les années 1970 et 1980 et Ernest Mandel fut souvent protagoniste de ce débat. Le document de 1978 synthétise ses positions. Cette première partie du document est donc fondamentale car la nature de l'État et donc la stratégie d'un combat révolutionnaire sont des questions d'actualité aujourd'hui encore, et les analyses de Mandel ont toujours autant d'utilité, notamment sur la démarche transitoire, l'insistance mise sur l'auto-organisation, le contrôle ouvrier, non comme aboutissement ou accompagnement d'une démarche réformiste mais comme collagène, ciment de la conscience et de l'organisation de classe des exploités et de servant le but stratégique vers le pouvoir.

*« Mandel approfondit le caractère pluraliste de la démocratie socialiste, à l'opposé des caricatures stalinienne. Celle-ci vise à garantir l'ensemble des droits démocratiques individuels et collectifs, indépendamment du statut social et des opinions politiques de chaque individu. »*

## IL EXISTE UNE ALTERNATIVE

L'autre axe essentiel de ce texte programmatique est la minutieuse description de ce qui devrait être une démocratie socialiste, basée sur un pouvoir des conseils.

Là aussi, la tâche était complexe à la fin des années 1970. Dans le dialogue politique autour d'eux, les révolutionnaires rencontraient l'obstacle du bilan du stalinisme, du « socialisme réel », bien éloigné d'une large démocratie assise sur un pouvoir populaire et des droits démocratiques. Le bilan de la

Révolution culturelle chinoise, et les crimes des Khmers rouges au Cambodge, alourdissaient davantage, dans les années 1970, un bilan sur lequel s'appuyaient les propagandistes réactionnaires pour marteler le « TINA » (*There Is No Alternative* – il n'y a pas d'alternative) lancé par la dirigeante conservatrice anglaise Margaret Thatcher : Le ver des dictatures stalinienne était dans toutes les idées de communisme : il n'y avait aucune alternative au capitalisme ! Dans les pays de l'Est,

prémices de Gorbatchev, se développaient des courants favorables à « un socialisme de marché » réintégrant des critères capitalistes pour guider la production, avec une place donnée aux experts économiques et à la libre gestion par les directeurs d'entreprise : Liberman et Trapeznikov en URSS, Ota Šik en Tchécoslovaquie. Mandel débatta dans les années 1980 des thèses d'Alec Nove allant dans le même sens<sup>6</sup>.

Il s'agissait aussi pour Mandel de tirer un bilan critique de la politique bolchévique après 1917 et d'essayer d'approfondir ce que pouvait être une démocratie socialiste évitant les ornières de la bureaucratie et du parti unique. Daniel Bensaïd, en 1977,

détailla longuement les débats et les interrogations sur les questions-clés de la dictature du prolétariat et sur le débat autour de la dissolution de la Constituante russe en janvier 1918, exposant les arguments de Luxemburg face aux justifications de Lénine et Trotski<sup>7</sup>. Et auparavant en 1958, deux ans après le rapport Khrouchtchev, Michel Raptis (Pablo), alors le principal dirigeant de la 4<sup>e</sup> Internationale (SI) faisait une longue analyse critique de la politique des bolchéviks<sup>8</sup>, s'appuyant notamment sur le bilan établi par Trotski en 1936 dans *la Révolution trahie*<sup>9</sup>.

En 1978, Mandel approfondit tous ces acquis en accentuant le caractère pluraliste de la démocratie socialiste, à l'opposé des caricatures stalinienne qui avaient dévoyé la « dictature du prolétariat ». Le texte reste arrimé à l'exigence de la socialisation des moyens de production, au renversement de l'État bourgeois, mais avec en corollaire la mise en place d'un fonctionnement social et politique qui organise un pouvoir démocratique des exploités et des opprimés, en prenant le contrepied de plusieurs positions prises par les bolchéviks au début de la révolution russe, en pleine guerre civile, mais maintenues ensuite : interdiction progressive de tous les partis en dehors du parti bolchévik, puis interdiction des fractions au sein du parti, limitation des libertés politiques, de la liberté de la presse et d'organisation aux seules « idées révolutionnaires » dans la ligne du Parti bolchévik, perte de substance des conseils d'usine et des soviets, centralisation du pouvoir dans l'État-parti. Le texte s'oppose terme à terme à ces mesures et vise à garantir l'ensemble des droits démocratiques individuels et collectifs, indépendamment du statut social et des opinions politiques de chaque individu. C'était, en 1980, une orientation qui distinguait clairement Ernest Mandel et l'Internationale au sein même de l'extrême gauche révolutionnaire.

## FONCTIONNEMENT PRATIQUE DE LA DÉMOCRATIE SOCIALISTE

L'idée maîtresse du texte est la construction d'un système de conseils enracinés au niveau local en prenant tout autant en compte les lieux de travail que les lieux de vie et étant à la fois lieux de décision et lieux de pouvoir dans leur périmètre, socle d'un

système de pouvoir local, régional, national, avec subrogation maximale des lieux de décisions. Ce sont donc bien des structures populaires organisant l'ensemble des habitant·es, sans discrimination sociale ou politique « *La participation de millions de gens au processus de construction d'une société sans classes ne peut être limitée d'une manière ouvriériste aux seuls travailleurs engagé dans la production ou au seul niveau des entreprises* ». « *Il s'agit de mettre sur pied des « conseils des travailleurs [...] organes d'auto-organisation des masses dans toutes les sphères de la vie économique et sociale, y compris évidemment les usines, unités de distribution, les hôpitaux, les écoles, les centres de télécommunications et de transports et les quartiers et les unités territoriales* ». Et cela va de pair avec « *la liberté d'organisation et d'actions de mouvements indépendants d'émancipation des femmes, de libération nationale, des jeunes* ». Le texte ne traite pas évidemment des nombreux mouvements sociaux qui apparaissent avec vigueur dans les deux décennies suivantes. Il ne traite pas non plus frontalement une autre question posée à plusieurs reprises par d'autres courants de gauche ou au sein même de la IV : la nécessité, parallèlement au système des conseils, d'une représentation au sein d'une assemblée, élue à la proportionnelle des partis, au suffrage universel direct et individuel. Cette question en ouvrirait évidemment une autre, la question des réels lieux de pouvoir.<sup>10</sup> Disons franchement qu'Ernest Mandel à l'époque rejette toute double légitimité : « *Une fois que cette souveraineté des conseils est acquise, qu'il y ait un organe parlementaire pour s'occuper des questions secondaires dont on ne voit pas clairement l'utilité, il ne faut pas en faire une question de principe. Si c'est une question de tradition politique nationale dans certains pays, si c'est le lieu pour la confrontation des grands courants culturels ou idéologiques, je ne crois pas que ce soit une question essentielle, dès lors que le pouvoir économique est fermement et réellement dans les mains de la classe ouvrière armée, organisée en soviets* »<sup>11</sup>.

Ainsi, toutes les questions soulevées dans ce texte de 1978 mériteraient bien d'être rouvertes et redébattues pour consolider nos propres positions actuelles. Car, dans tous les cas, les

préoccupations de la collectivisation des moyens de production, du renversement du capitalisme et d'un système fondé sur une démocratie des conseils ont parcouru les décennies qui ont suivi les années 1980 et sont toujours présentes. On les rencontre ainsi dans les principes fondateurs du NPA, et plus récemment dans le Manifeste écosocialiste adopté par le dernier congrès de la 4<sup>e</sup> Internationale. Les brèves citations suivantes font écho aux combats et aux convictions des générations qui nous ont précédé·es<sup>12</sup> : « *Il n'est pas possible de mettre l'État et les institutions actuelles au service d'une transformation politique et sociale. Ces organismes, rodés à la défense des intérêts de la bourgeoisie, doivent être renversés pour fonder de nouvelles institutions au service et sous le contrôle des travailleurs et de la population [...] C'est la démocratie des productrices et producteurs associé·es décidant librement et souverainement quoi produire, comment et à quelles fins. Une telle réorganisation de l'économie et de la société suppose un premier niveau d'émancipation du travail, indispensable afin que les collectifs de travailleuses et travailleurs et de citoyen·nes puissent prendre réellement en charge la marche des entreprises et la gestion des affaires publiques [...] Nous voulons avancer vers l'auto-organisation et l'autogestion démocratiques de la société, et cela implique les plus larges libertés d'organisation et d'expression politiques, syndicales et associatives. [...] Une domination de classe ne peut pas être éliminée par voie de réformes. Les luttes peuvent permettre de la contenir, de lui arracher des mesures progressistes pour les classes populaires, pas la supprimer. Il faudra une révolution sociale pour abattre le capitalisme.* »

« *Les luttes des femmes, des LGBTI+, des peuples opprimés, des peuples racisés, des migrant·es, des paysan·es et des peuples indigènes pour leurs*

*droits ne sont pas placées à côté des luttes des travailleuses et des travailleurs contre l'exploitation du travail par les patrons. Elles font partie de la lutte des classes vivante. Ces expériences [...] montrent qu'il est impossible de faire l'impasse sur le pouvoir politique et sur le nécessaire renversement du système [...] Une stratégie écosocialiste de*

« *Il s'agit de mettre sur pied des "conseils des travailleurs", organes d'auto-organisation des masses dans toutes les sphères de la vie économique et sociale, y compris évidemment les usines et les quartiers.* »

*rupture implique la lutte pour la formation d'un pouvoir populaire, luttant pour un plan de transition, émanant de l'auto-activité, du contrôle et de l'intervention directe des exploité·es et des opprimé·es à tous les niveaux de la société. L'auto-émancipation n'est pas seulement notre objectif, c'est aussi une stratégie pour renverser l'ordre établi [...] Le renversement de l'ordre social,*

*l'expropriation des capitalistes se heurteront inévitablement à la riposte violente, armée, des classes dominantes. Face à cette violence, les exploité·es et les opprimé·es n'auront d'autre choix que de se défendre, il s'agira d'auto-organiser démocratiquement une violence légitime tout en refusant le virilisme et le substitutisme.* »<sup>13</sup> □

1) Sur le site de la 4<sup>e</sup> Internationale.

2) Ernest Mandel, Critique de l'Eurocommunisme. Éd. Maspero, 1978.

3) Kautsky, Luxemburg, Pannekoek, Socialisme, la voie occidentale. Éd. PUF, 1983.

4) Karl Marx, Critique du programme de Gotha, 1875.

5) Lénine, L'État et la Révolution, 1917.

6) Ernest Mandel, En défense de la planification socialiste. Revue Quatrième Internationale n°25 septembre 1987

7) Daniel Bensaid, Eurocommunisme, austromarxisme et bolchévisme. Critique communiste n°18-19 oct-nov 1977.

8) Michel Pablo, Dictature du prolétariat, démocratie et socialisme. Supplément à Quatrième Internationale janvier 1958.

9) Trotski, La Révolution trahie. 1936.

10) Marxisme et démocratie. Les cahiers de Critique communiste, Éd. Syllepse 2003

11) Ernest Mandel, Sur quelques problèmes de la stratégie révolutionnaire. Critique communiste n°8-9, septembre octobre 1976.

12) Principes fondateurs du NPA-février 2009.

13) Manifeste pour une révolution écosocialiste. 4<sup>e</sup> Internationale, février 2025.

# Jeunesses et lutte de classe

RAPHAËL GREGGAN

*Quelle est la place des jeunes dans les luttes de notre camp social ? Est-ce que les jeunes doivent avoir recours à des formes d'organisation particulières pour concrétiser leurs luttes ? Voilà autant de questions auxquelles Mandel a essayé de répondre à la lumière des mobilisations jeunes ouvertes par 1968. Cette analyse continue d'irriguer notre courant politique.*

Un des apports de Mandel est l'analyse de la phase du capitalisme ouverte par la fin de la Deuxième Guerre mondiale, dont le nouvel axe est l'automatisation, l'électronique et l'énergie nucléaire. Pour réaliser ces changements dans la production, les pays développés doivent avoir une masse importante de force de travail qualifiée. Cela se traduit par une évolution en profondeur des classes sociales et des couches du prolétariat. Entre 1968 et 2011, en France, il y a une diminution drastique dans la population active de la part des agricultrices et agriculteurs (de 11 % à 1 %) et artisans (de 10 % à 8 %), une diminution relative de celle des ouvrières et ouvriers (de 37 % à 22 %) et dans le même temps, une augmentation des employé-es (de 20 % à 26 %), des professions intermédiaires (de 14 % à 26 %) et des cadres et professions supérieures (de 6 % à 16 %). Pour le dire (trop) schématiquement, les enfants d'agriculteurs deviennent des ouvriers ou des employés ; les enfants des ouvriers qualifiés et des employés deviennent des cadres intermédiaires et une partie des enfants d'ouvriers deviennent des ouvriers qualifiés ou des employés (par le biais de la mécanisation et de l'automatisation des postes). Le tout dans le cadre d'une augmentation massive de l'emploi public (hôpitaux, écoles, poste et télécommunication, énergie, transports...). C'est le fameux ascenseur social, qui est en réalité une translation des couches sociales pour s'adapter aux besoins du capitalisme.

Le besoin de main d'œuvre qualifiée s'est traduit par une augmentation de la durée des études : si seulement 5,3 % d'une classe d'âge a le bac en 1951, ce taux double globalement tous les 10 ans, pour atteindre 61,7 % en

2000 et 87 % en 2020. Créant de ce fait un « entre deux », entre l'enfant et l'adulte, l'adolescence, ce que nous appelons « jeunesse » dans notre courant politique.

## PROLÉTARIANISATION DU TRAVAIL INTELLECTUEL

Mandel<sup>1</sup> résume le nouveau fonctionnement du travail, induit par sa transformation : « *connaître à fond un minuscule secteur d'une branche scientifique en n'ayant que de vagues données sur l'ensemble de cette branche et manquer de toute connaissance dans les autres domaines scientifiques, tel est le sort auquel est condamné le travailleur intellectuel. Un tel travail intellectuel, parcellarisé, fragmenté, ayant perdu toute vision d'ensemble des activités sociales où il est inséré, ne peut être qu'un travail aliéné. La prolétarianisation du travail intellectuel dans les conditions du salariat conduit inévitablement à son aliénation.* »

Les postes d'encadrant-es (« les cadres ») et d'ingénieur-es sont devenus de plus en plus des postes d'employé-es aux tâches répétitives, diminuant leur valeur (en termes de salaires et de position sociale) et imposant aux jeunes l'obtention de diplômes supplémentaires (une surqualification) pour espérer un maintien social (relatif à l'élévation de leurs parents, qui ont bénéficié des Trente

glorieuses).

Macron représente un saut qualitatif dans les attaques contre les jeunesses menées depuis le début des années 2000. De son point de vue, la France n'est plus une puissance de premier rang, lié à une économie à bout de souffle, dont la place mondiale repose principalement sur les transports (à énergie fossiles), les exportations agricoles et la diplomatie.

Les besoins sont d'une part des travailleuses et travailleurs très qualifiés, pour réorienter radicalement la production de moyens de transport (avions, voitures) pour ne plus dépendre des énergies fossiles et espérer créer de nouveaux marchés dans des domaines de pointe (télécommunication et puces électroniques). D'autre part des employé-es précaires, essentiellement dans le domaine de la réalisation de la valeur – type *Uber*

(d'où la nécessité des investissements sur les infrastructures des grands axes : A69, LGV...). Les exportations agricoles et agroalimentaires reposent essentiellement sur les grands propriétaires terriens, qu'il s'agit de satisfaire (ce qui explique les grands travaux, comme les bassines). La diplomatie est utile en temps de paix, mais pour Macron, cette période est finie. Il s'agit de réorienter la France dans une logique guerrière. Dans ce cadre, Macron assume

*« Les rythmes de mobilisation sont plus rapides pour la jeunesse, avec une vision plus horizontale d'un mouvement, c'est-à-dire l'embryon de la société que nous voulons construire. »*

pleinement que les études universitaires ne sont plus ouvertes à tous-tes, mettant en place le couperet de ParcoursSup. C'est ce qui explique aussi la fermeture (relative) des études en sciences sociales : il ne pense pas que la France ait besoin d'un tel niveau d'analyse et de compréhension du monde, vu qu'il se cale sur les analyses étatsuniennes. En conséquence les études ne sont plus vues comme un moyen d'assurer massivement le développement d'une pensée autonome (ce dont le Capital français avait besoin dans les Trente glorieuses), mais une finalité (des études pour un emploi), dans un cadre hyperconcurrentiel (donc la moindre absence en cours est sanctionnée) et un marché du travail en berne. Dans ce cadre, l'échec scolaire est un moyen pour faire accepter le chômage de masse.

#### PLACE DE L'ÉCOLE

Le fonctionnement de l'école n'a pas été modifié en profondeur par l'afflux massif de jeunes des classes intermédiaires et populaires dans les études, ni pendant les Trente glorieuses, ni même après. Bien au contraire : elle a érigé les implicites des classes dirigeantes comme minimum indispensable à la réussite scolaire. Les enfants des classes populaires ont été divisés entre *exceptions consolantes*<sup>2</sup>, qui trouvent un chemin dans le système, et une écrasante majorité d'échecs scolaires, renvoyés à leur classe d'origine. La scolarisation massive de la jeunesse (la « démocratisation de l'école »), entraîne une explosion des lycées (début années 1960), puis des universités (fin années 1960), ce qui a créé des « transfuges de classe » (des jeunes qui se retrouvaient dans des positions sociales plus élevées que leurs familles) mais aussi des liens réels entre les jeunes et la classe ouvrière<sup>3</sup>. La combinaison de ces deux éléments, liés aux luttes de libération dans les colonies, a créé les conditions pour des mobilisations massives des jeunes, ainsi que des liens profonds entre les organisations de jeunesse et le mouvement ouvrier. Cela s'opère autour de la guerre d'Algérie où les vieilles organisations de jeunesse « apolitiques » se lient au mouvement ouvrier.

#### JEUNESSES ET LUTTE DES CLASSES

La guerre et l'anti-militarisme sont des questions importantes pour les



Manifestation à Strasbourg, 10 septembre 2025 © Photothèque Rouge / Alexandre.

jeunes, non seulement pour des questions idéologiques, mais également pratiques : c'est elleux qui vont au front. Les rythmes de mobilisation sont plus rapides pour la jeunesse, avec une vision plus horizontale d'un mouvement (décisions collectives en assemblées générales, par exemple), c'est-à-dire l'embryon de la société que nous voulons construire. Si la place de la jeunesse dans le système capitaliste n'est pas définie en tant que telle, elle est le moment où sa place dans le système peut évoluer par rapport à ses parents et où, en dernière instance, on (se) donne une place dans le système de production.

Ce moment de transition entraîne une vision du monde moins formatée par l'idéologie dominante avec moins de contraintes matérielles. Dans sa construction autonome du monde, elle a nécessairement une vision plus idéologique, plus simple des rapports de force (ne connaissant pas le poids des défaites passées, qu'elle n'a pas connues). C'est dans ce sens qu'elle est la plaque sensible de la révolution. Enfin, « l'absence » d'aliénation matérielle au système (emploi, salaire, crédit...) la rend plus disponible à lutte. Mandel précise<sup>4</sup> : « *la structure autoritaire de l'Université et le contenu inadéquat de l'enseignement reçu, du moins dans le domaine des sciences sociales, sont les causes du mécontentement bien plus que ne le sont les conditions matérielles.* »

Si la volonté générale du système est de vouloir une jeunesse autonome, il ne faudrait pas qu'elle le soit en totalité. Il s'agit que la jeunesse reproduise et se moule dans l'ordre hétéropatriarcal. Pourtant (et à juste titre) la jeunesse va plus facilement (que le reste de la population) porter les questions de lutte contre l'islamophobie,

contre le racisme, pour le féminisme, les LGBTI+, les questions écologiques, la place de la répression... Comme le note Ernesto 'Che' Guevara<sup>5</sup> : « *Surtout, soyez toujours capables de ressentir au plus profond de votre cœur n'importe quelle injustice commise contre n'importe qui, où que ce soit dans le monde. C'est la plus belle qualité d'un révolutionnaire.* »

#### POLARISATION DE LA LUTTE DES CLASSES EN FRANCE

La période récente en France est marquée par une accélération de la recomposition politique (réfractant la recomposition de la classe) en trois blocs. Un bloc d'extrême droite, raciste à visée fascisante, axée sur la grandeur passée de la France ; un bloc central qui tente de maintenir le système actuel (c'est-à-dire une redéfinition brutale de la composition de la classe, en accompagnant les évolutions sociétales actuelles) et un bloc de gauche, qui représente un compromis entre la petite bourgeoisie (déclassée) et la classe ouvrière.

Là encore, les jeunes ont « un coup d'avance » : sur les mobilisations de solidarité (avec la Palestine par exemple), mais également dans les mobilisations sociales (après la dissolution de l'assemblée nationale le 9 juin 2024, les organisations de jeunesse appellent à une manifestation le 10 juin au soir). Cependant, les conditions matérielles (très grande difficulté à se réunir, interventions policières immédiates, sanctions scolaires, etc.) rendent d'autant plus difficile la création d'un mouvement massif de la jeunesse autonome. C'est pourtant un des enjeux de la période.

## UNITÉ DE LA THÉORIE ET DE LA PRATIQUE

Face à un monde en crises multiples, sans possibilité de repère, plusieurs réponses sont possibles : l'atonie, le repli sur soi, à espérer construire un espace exempt de la lutte des classes ou bien l'organisation collective, avec ses défauts et ses difficultés. Mandel étend à la jeunesse ce qu'écrivait Lénine<sup>6</sup> sur le parti révolutionnaire : « *La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que de l'extérieur, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons* », Mandel montre que la jeunesse peut, dans une situation marquée par une faiblesse numérique du parti révolutionnaire et dans une certaine mesure, être cet élément extérieur à la sphère des rapports entre ouvriers et patrons, l'élément qui contribue de manière décisive à mettre la classe ouvrière en action. La nature même de la jeunesse est de se radicaliser autour des questions politiques (qui peuvent être différentes de celles du parti). Mandel insiste<sup>7</sup> sur l'unité de la théorie et de la pratique : « *sans une vision globale de la société capitaliste [...] l'analyse concrète des forces sociales devenait erronée et conduisait [...] à une orientation politique fautive. Par ailleurs, une théorie révolutionnaire sans pratique révolutionnaire est tout aussi condamnée à rester stérile.* » Il ajoute « *Pire encore, se retirer dans la tour d'ivoire de la 'théorie pure' signifie condamner cette théorie à être chaque fois moins révolutionnaire.* »

Un groupement organisé des jeunes (secteur du parti ou bien organisation autonome<sup>8</sup>) est avant tout organisation d'actions militantes, où se mêle d'abord une pratique militante, consolidée par la théorie marxiste. Les expériences pratiques qui en découlent font évoluer la théorie. Dans ce cadre, il est central que les jeunes aient une autonomie organisationnelle par rapport au parti (non seulement financière, mais également éditoriale). La jeunesse doit avoir le droit (le devoir ?) de faire ses propres erreurs, parce que c'est en prenant des initiatives et en assumant ses responsabilités qu'on se forme.

Pour le dire autrement, un but fondamental d'une organisation de jeunesse

est de faire passer de nombreux jeunes de la révolte à la révolution. Cela ne peut se faire qu'en étant dans l'action. C'est précisément la différence fondamentale avec le parti : le type d'organisation que nous construisons. L'organisation de jeunesse est avant tout une organisation pour et par l'action. Le parti peut s'engager dans des détours tactiques (coalition, parti large etc.), ou électoraux, la situation politique peut entraîner un repli du parti sur le travail de masse (syndicalisme, associatif, etc.) mais l'organisation de jeunesse doit toujours garder son drapeau déployé au cœur de l'action. Cela dit, dans la situation de crises que nous vivons, avec des accélérations soudaines de la lutte des classes, il nous faut des cadres de l'organisation

politique qui ont une solide connaissance du passé et de la théorie marxiste pour s'orienter face aux vents et contrevents de l'actualité. Organiser des personnes jeunes permet de leur laisser le temps de se former, mêlant une pratique militante et un regard critique sur les apports théoriques du matérialisme dialectique. « *Eh bien, en abordant de ce point de vue la question des tâches de la jeunesse, je dois dire que les tâches qui incombent à celle-ci en général, [...] peuvent se résumer d'un seul mot : apprendre.* »<sup>9</sup>

Ici, la solidarité politique de l'organisation adulte est centrale. L'expérience, les connaissances peuvent aider les jeunes à se donner des soutiens théoriques, pourvu que les jeunes gardent leur autonomie de pensée (et surtout d'action !), y compris en désaccord avec le parti. Bien entendu, le parti doit aider concrètement l'organisation de jeunesse, qui plus est dans une période où celle-ci

se redéploie. Mais il ne le fera que sous la pression continue de la jeunesse de l'organisation.

L'autonomie de pensée et d'action de l'organisation de jeunesse ne peut se faire que si les militant-es jeunes se

« *Un groupement organisé des jeunes est avant tout organisation d'actions militantes, où se mêle d'abord une pratique militante, consolidée par la théorie marxiste. Les expériences pratiques qui en découlent font évoluer la théorie. Dans ce cadre, il est central que les jeunes aient une autonomie organisationnelle par rapport au parti.* »

pensent comme un groupe en tant que tel. Ses membres doivent avoir le sentiment d'une identité (d'une même) politique comme organisation nationale et en deuxième lieu l'organisation doit posséder et discuter un programme pour créer une homogénéité politique entre les jeunes issu-es de différentes mobilisations, de différentes jeunessees avec différentes aspirations. C'est également un moyen de lutter contre les réflexes patriarcaux, qui transpire malheureusement dans notre organisation. Au-delà du caractère

national, nous avons la prétention de révolutionner le monde. L'organisation de jeunesse est aussi un moyen de mettre en place des rencontres internationales (les RIJ notamment), de se voir et échanger dans l'optique d'être encore plus fort et plus déterminés pour renverser ce système. □

1) Ernest Mandel, Les étudiants, les intellectuels et la lutte des classes. Éd. La Brèche, 1979.

2) Jean-Paul Delahaye, Exceptions consolantes, un grain de pauvre dans la machine. Éd. de la librairie du labyrinthe, 2021.

3) Lire à ce sujet Ludvine Bantigny, 1968, De grands soirs en petits matins. Éd. Seuil, 2018.

4) Ernest Mandel, op. cit.

5) Ernesto 'Che' Guevara, Lettre à mes enfants, 1966.

6) Lénine, Que Faire ?, 1903.

7) Ernest Mandel, op. cit.

8) Notre courant politique international a essayé à peu près toutes les formes d'organisation pour la jeunesse (secteur jeune, organisation, réseaux plus ou moins informel, etc.), sans qu'aucune ne démontre une efficacité supérieure. Chacune a des avantages et des limites. J'essaie ici d'en dégager les axes fondamentaux, quelles que soient les modalités effectives.

9) Lénine, Les tâches des unions de la jeunesse, 1920.

# Mandel, théoricien intertextuel du fascisme

HAFIZA B. KREJE

*En revenant sur la stratégie argumentative qui préside à la présentation du fascisme par Mandel, cet article vise à mettre au jour les fortes singularités du marxisme d'Ernest Mandel : par ses intertextes, il s'agit de mettre en relief les thèses propres à Mandel, souvent implicites, et engager leur appréhension critique.*

Les textes que l'on peut lire de Mandel sur le fascisme sont composés de textes qui commentent les travaux de Trotsky, de ses contributions sur la Seconde Guerre mondiale et le génocide des juifs d'Europe et de quelques textes de circonstances qui éclairent des controverses intellectuelles de son temps, avec Hannah Arendt par exemple. La contribution principale de Mandel sur le fascisme se trouve dans la brève préface qu'il propose aux textes de Trotsky sur le fascisme.

## MANDEL ET LE FASCISME : PASSAGE OBLIGÉ POUR UN TROTSKISTE ?

Relire Mandel, c'est relire un intellectuel marxiste qui a eu la spécificité de moins s'inscrire dans le champ académique que la plupart des auteurs marxistes de son temps. L'aura particulière dont il dispose encore dans notre organisation ne tient pas seulement à sa stature et à son rôle dans la 4<sup>e</sup> internationale, ni même à ses apports réels marginalement employés dans nos orientations, mais correspond plutôt au prestige consécutif à une trajectoire militante rare : c'est en prenant appui sur son activité militante qu'il a engagé une large intervention dans le champ

intellectuel – il incarne ainsi un des derniers avatars de ce modèle d'intervention politique, à l'instar d'un Tony Cliff dont il a été un rival sur de nombreux enjeux et qui est aujourd'hui également une référence de notre organisation<sup>1</sup>.

Le relire implique cependant également de faire droit à une spécificité du marxisme comme champ militant : tout en refusant de faire de quelques autorités des figures dogmatiques qu'il s'agirait de suivre en leur reconnaissant une autorité indiscutable voire intemporelle, la revendication d'une "orthodoxie" qui distingue et permet de s'inscrire dans un héritage victorieux fait office de légitimation des propositions originales des militant-es. En effet, si une analyse « actuelle »

*« Mandel s'oppose à la théorie du fascisme rampant qui empêcherait d'identifier la place d'un "État fort" tandis que les analyses de Trotsky insistent sur la transformation rapide d'un État bonapartiste en état fasciste. »*

doit être produite à partir de l'analyse de coordonnées concrètes, factuelles, toute proposition peut également difficilement ne s'appuyer que sur l'autorité d'un génie individuel – d'autant plus que nous traquons, en trotskistes marqués de la critique anti-stalinienne, la « personnalisation ». Il faut dès lors balancer entre travail original et continuité d'un héritage qui ne « suffit jamais » à décider dans le fatras du monde concret actuel, ou, suivant la

formule, « parmi les contradictions du capitalisme ».

Pour nous, lire attentivement les figures qui composent notre héritage militant requiert de se soucier de cette stratégie de réécriture et de réinterprétation constante pour pouvoir en prendre la mesure – l'idiosyncrasie que forme toute pétition de « fidélité » à la tradition devient ainsi la fondation de l'authenticité et la crédibilité de l'orientation nouvelle or les pétitions de retour à Trotsky sur le fascisme sont si nombreuses chez Mandel que l'innovation qui se trouve dans ses propositions en est d'autant plus palpable.

Si ses contemporains ne pouvaient s'y tromper, de même que nous ne pouvons que dresser l'oreille quand nous entendons une nouvelle référence à la cohérence entre une proposition nouvelle et « notre tradition », pour nous qui lisons parfois Mandel et Trotsky ensemble, il nous faut faire preuve d'une grande attention aux nuances qui les séparent.

## « THALHEIMER – TROTSKY » : LE PROCÈS DE FASCISATION ABSENTÉ ?

Dans son ouvrage de synthèse sur Trotsky, Mandel met en lumière le génie exceptionnel de Trotsky sur le fascisme qu'il situe dans la filiation directe de Marx. La théorie majoritaire du mouvement communiste « orthodoxe » était celle du fascisme comme étape du développement du capitalisme. Puisqu'il n'y aurait pas de différence de nature entre le capitalisme et le fascisme, aucune forme d'unité



antifasciste avec le camp social-démocrate ne serait légitime – autrement dit, pas de front unique.

« *Aucun autre théoricien n'a compris aussi clairement la nature du fascisme, la menace qu'il représentait pour le mouvement ouvrier et pour la civilisation humaine. Lui seul a averti à temps la classe ouvrière de ce danger, insistant sur la nécessité de le vaincre et définissant le type de résistance nécessaire. Il n'est pas exagéré de dire qu'à l'exception de La lutte des classes en France de 1848 à 1850 et du Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte de Marx, il n'existe aucune autre analyse marxiste des questions politiques et sociales contemporaines qui soit comparable en profondeur et en clarté aux écrits de Trotsky sur l'Allemagne de 1929 à 1933 [...] La contribution marxiste la plus importante à la compréhension du fascisme, qui a conduit à des conclusions politico-tactiques*

*similaires à celles de Trotsky, est la théorie d'August Thalheimer. Elle peut être résumée très brièvement comme suit : le fascisme est le stade final de la contre-révolution qui a commencé avec la défaite de la révolution allemande de 1918-19 et qui s'est caractérisée par une*

*autonomie croissante de l'appareil d'État (le pouvoir exécutif). Il a défini cette autonomie comme du "bonapartisme", en référence directe à l'analyse de Marx dans le Dix-huit Brumaire de Louis Bonaparte. »*

Premier point de vigilance : la continuité de Marx à Trotsky, quoique revendiquée par Mandel, est rapidement compliquée par la référence à August Thalheimer. L'apparente contradiction, d'une page à l'autre du même texte, doit nous rendre attentif à ce rapide résumé. Pour Thalheimer, le bonapartisme et le fascisme sont très proches, définis tous deux comme formes de « dictature ouverte du capital » mais la domination de classe varie : pour Thalheimer, le bonapartisme marque une

domination « incomplète » de l'appareil d'État, issue de l'incohérence entre la politique de la bourgeoisie et la situation matérielle – tandis que le fascisme correspond à une restauration de la domination de la bourgeoisie en phase avec un développement impérialiste.

La reconstruction de la théorie de Trotsky par Mandel, qui l'assimile à celle de Thalheimer et qu'on peut donc nommer « Thalheimer-Trotsky » s'inscrit dans une discussion critique. Pour Mandel, l'analyse théorique de Thalheimer aurait des défauts, qu'il relève, tandis qu'elle serait tactiquement comparable à celle de Trotsky. Pourtant, cette analyse binaire de la « non-contemporanéité » du bonapartisme qui serait résolue dans le fascisme ne se retrouve pas chez Trotsky, comme le souligne d'ailleurs Mandel lui-même. Le fascisme mobilise des éléments féodaux, et ne constitue dès lors pas une forme « purement » moderne – Mandel reconduit alors Trotsky à

Tucholsky, mais aussi à Ernst Bloch, figures du marxisme dit « occidental » qu'il salue malgré de vives polémiques contre ces courants dans d'autres textes<sup>2</sup>. Il reste que l'emprunt à Thalheimer est donc lointain, puisque la logique globale de Trotsky (comme celle de

Mandel) est contraire à celle de son prédécesseur. Pourtant, Mandel écrit que les propositions de Thalheimer « contiennent un germe de vérité » quoiqu'elles « manquent d'attention vis-à-vis des groupes fascistes et le cas échéant de l'appareil d'État fasciste [dont le but] est la destruction de toute forme d'organisation de la classe ouvrière ».

S'il rejoint effectivement les admonestations de Trotsky à la formation d'un front unique, Trotsky quant à lui affirme précisément que c'est bien la tactique qu'il faudrait revoir chez Thalheimer. Dans son texte de 1935, *L'État ouvrier, Thermidor et le Bonapartisme*, il critique précisément la manière dont la bureaucratie vise à saper les

capacités d'organisation de la classe ouvrière – dans un État « bonapartiste ». En d'autres termes, contrairement à l'appréciation qu'en propose Mandel, Trotsky souligne que la spécificité du fascisme n'est pas la lutte contre l'auto-organisation de la classe ouvrière puisqu'un État bonapartiste se charge déjà de la lutte, y compris physique, contre l'auto-organisation de la classe ouvrière.

Pourquoi Mandel s'appuie-t-il alors sur la proposition de Thalheimer ? La distinction qu'apporte Mandel avec la proposition de Trotsky, à travers sa critique plus large de « Thalheimer-Trotsky », s'explique par le public de Mandel : il s'oppose, « dans les cercles de gauche » à la « théorie du fascisme rampant » qui empêcherait d'identifier la place d'un « État fort » tandis que les analyses de Trotsky insistent sur la transformation rapide d'un État bonapartiste en État fasciste. L'objectif de Mandel est dès lors de retrouver en Trotsky une autorité pour s'opposer à une interprétation « gauchiste » de sa situation politique – alors même que Trotsky, précisément, faisait de sa propre analyse une posture « gauchiste » face à l'analyse qu'il jugeait droitière de Thalheimer. Autrement dit, Mandel se situe en contradiction avec Trotsky puisqu'il soutient l'importance de l'« État fort » alors que Trotsky présente l'insistance sur la caractérisation d'un « État fort » comme une forme d'aveuglement.

L'impératif tactique qui était probablement celui de Mandel ne doit pas être l'objet d'un sursaut de fidélité : si la discussion ne peut que consonner avec nos propres interrogations sur la qualification de la période – que nous avons globalement effectivement tranchée en faveur de la mise en évidence de la « fascisation » si bien qu'il se pourrait que nous soyons nous-mêmes plus proches des groupes de gauche (et de Trotsky ?) que de la position de Mandel, nos coordonnées politiques ne sont pas les mêmes.

#### **L'HYPOTHÈSE « MANDEL-TROTSKY » : UN CYCLE ÉCONOMIQUE DU FASCISME**

Lisons encore. Paradoxalement, l'introduction du recueil *Comment vaincre le fascisme* n'est rien moins qu'introductive car elle présente un cadre interprétatif propre aux analyses soutenues par Mandel. Elles sont l'occasion pour lui de mettre en évidence sa

« Le but des groupes fascistes et de l'appareil d'État fasciste est la destruction de toute forme d'organisation de la classe ouvrière. »

propre conception de la dialectique matérialiste, d'une part, et d'autre part de proposer une analyse economiciste du fascisme.

La présentation des textes de Trotsky est l'occasion de la reconstruction de son argumentation, qui correspond à un certain nombre de positionnements politiques, sous la forme d'un raisonnement qui met en relief l'enchaînement de six propositions. A travers cette mise en forme, il présente une « totalité close et dynamique » qui représente une application concrète, en situation, de la reconstruction de la dialectique du matérialisme historique par Mandel. Dans son *Introduction au marxisme*, ce dernier en effet propose une synthèse complexe et originale entre les vues d'Engels et de Lukács – malgré l'opposition de Lukács à Engels. Si on ne peut ici s'attarder sur la singularité de la notion de « dialectique matérialiste » telle qu'elle est élaborée par Mandel, il faut néanmoins rappeler que cette analyse de la « totalité » est rien moins que dialectique elle-même, quoiqu'elle se dise « dynamique ». En effet, chez Mandel, « chaque élément est pourvu d'une certaine autonomie » tandis que chez Lukács, le caractère « dialectique » du matérialisme historique implique de penser non des variables indépendantes au mouvement propre ensuite organisé dans une totalité complexe qui les ramasserait, si bien que les parties seraient « autonomes ». C'est pourquoi il me semble plus pertinent de parler, en vue d'une clarification, de « cycle », chaque élément interdépendant permettant de « déduire » et de préciser un développement historique.

De fait, la spécificité de cette vision de la dialectique de Mandel est que les contradictions se situent de manière « interne » à chaque élément, qui reste autonome et qui dispose de son propre développement : le mouvement dialectique ne « forme » pas le tout, comme chez Lukács, il reste situé dans chacun des éléments si bien que certains facteurs peuvent être « indépendants » du reste du développement matériel, et même, peu déterminants.

Cette présentation de la « totalité » à laquelle correspond la théorie du fascisme de Trotsky pour Mandel met en évidence la primauté du fait économique – la crise du capitalisme d'âge mûr – et sa manière d'impacter la classe dominante, la bourgeoisie,



Manifestation à Strasbourg, 22 mars 2025 © Photothèque Rouge / Alexandre.

puis, en raison de l'affaiblissement de la bourgeoisie, le recours à une classe « intermédiaire », la petite-bourgeoisie, dont il distingue la fraction active dans les ligues fascistes de l'ensemble de la classe, pour enfin l'opposer au prolétariat. Finalement, l'écrasement de la résistance du prolétariat permet la restauration de la domination de la grande bourgeoisie et le renouveau impérialiste, caractéristique du développement économique bourgeois.

#### UN ANTIFASCISME SANS ANTIRACISME ?

L'analyse de Mandel repose dès lors sur une vision economiciste du fascisme : en dernière instance, le fascisme est intégralement ramené à l'intérêt de la grande bourgeoisie. Cette présentation correspond en creux à la réponse que présente de manière plus explicite ailleurs Mandel sur la question de la responsabilité de la classe ouvrière : pour Mandel, la « participation » du prolétariat au projet fasciste est mineure et ne correspond pas à un élément pertinent d'intelligence de la situation politique : le « déclassement », idéologiquement formulé par le racisme, et même les acteurs des violences ne seraient qu'aventures face aux intérêts de la grande bourgeoisie

Pour Mandel, il s'agirait de ne pas se tromper sur les responsabilités, et, en butte au développement de la *Schuldfrage* autour des *Mitläufer* du nazisme, il insiste fortement sur la place de la résistance, et en particulier de la résistance communiste au fascisme – à laquelle il a lui-même participé. Cette posture n'est pas seulement politique, elle est personnelle : à la fin de sa vie, Mandel témoigne avec une forme de candeur

dans le documentaire de Chris van Hond, *Mandel, Une vie pour la révolution*, de sa naïveté face au danger fasciste quand il explique avoir alors vu comme des « opportunités militantes » ses déportations en Allemagne quoiqu'il était juif communiste.

Si expliciter les spécificités de l'antiracisme de Mandel justifierait une contribution plus longue, il importe de ne pas négliger le large constat de son insuffisance. Dès 1989, le colloque organisé par Gilbert Achcar pour rendre hommage à Mandel, Norman Geras, alors militant de la 4<sup>e</sup> Internationale et membre du conseil éditorial de la *New Left Review*, s'inquiétait de la minimisation du génocide des Juifs d'Europe. Aujourd'hui, c'est certainement là la démarcation la plus importante qui nous éloigne de la posture de notre prédécesseur : la lutte antiraciste, qui doit permettre de préserver non tant le mouvement ouvrier que la vie des premiers concernés par la montée du fascisme, doit être le cœur de notre contribution au front unique. Face à un mouvement social divisé mais dont la conscience du danger est croissante, il nous importe de tourner l'ensemble des énergies vers l'unification dans la résistance la plus radicale aux compromissions racistes qui fondent le consentement, voire la participation, à la fascisation. □

1) En 2002 puis en 2004, les organisations françaises proches du SWP britannique avaient en effet rejoint la LCR, puis se sont engagées dans le NPA. Si les évolutions internes d'une partie de ces militants se sont faites en dehors du NPA et que cette continuité est aujourd'hui très informelle, cette sensibilité reste présente aujourd'hui dans l'organisation. Elle correspond notamment à 1/6<sup>e</sup> de son comité exécutif.

2) On pourra ici se référer à l'introduction du texte de Simon Saissac, qui reprend le diagnostic partagé avec Anderson sur ce thème – qui répondait notamment chez Mandel à l'objectif tactique d'opposition au structuralisme du PC.

# La théorie du fascisme chez Trotsky

ERNEST MANDEL

*Par cette version abrégée de l'introduction de Mandel à Comment vaincre le fascisme, on peut identifier aisément les caractéristiques du « cycle » fasciste mis au jour par l'auteur.*

**L**a théorie du fascisme de Trotsky se présente comme un tout à six éléments ; chaque élément est pourvu d'une certaine autonomie et connaît une évolution déterminée sur la base de ses contradictions internes ; mais ils ne peuvent être compris qu'en tant que totalité close et dynamique, et seule leur interdépendance peut expliquer la montée, la victoire et le déclin de la dictature fasciste.

**A)** La montée du fascisme est l'expression de la grave crise sociale du capitalisme de l'âge mûr, d'une crise structurelle, qui, comme dans les années 1929-1933, peut coïncider avec une crise économique classique de surproduction, mais qui dépasse largement une telle oscillation de la conjoncture. [...]

**B)** Dans les conditions de l'impérialisme et du mouvement ouvrier contemporain, historiquement développé, la domination politique de la bourgeoisie s'exerce le plus avantageusement — c'est-à-dire avec les coûts les plus réduits — au moyen de la démocratie parlementaire bourgeoise [...]

Cette forme de la domination de la grande bourgeoisie — en aucun cas la seule, du point de vue historique — est toutefois déterminée par un équilibre très instable des rapports de forces économiques et sociaux. Que cet équilibre vienne à être détruit par le développement objectif, et il ne reste plus alors à la grande bourgeoisie qu'une seule issue : essayer, au prix du renoncement à l'exercice direct du pouvoir politique, de mettre en place une forme supérieure de centralisation du pouvoir exécutif pour la réalisation de ses intérêts historiques. [...]

**C)** Dans les conditions du capitalisme industriel monopoliste contemporain, une aussi forte centralisation du pouvoir d'État, qui implique de plus la destruction de la plus grande partie des conquêtes du mouvement ouvrier contemporain (en particulier, de tous les « germes de démocratie prolétarienne dans le cadre de la démocratie bourgeoise », comme Trotsky désigne à juste titre les organisations du mouvement ouvrier) est pratiquement irréalisable par des moyens purement techniques, étant donné l'énorme

disproportion numérique entre les salariés et les détenteurs du grand capital.

**D)** Un tel mouvement de masse ne peut surgir qu'au sein de la troisième classe de la société, la petite bourgeoisie, qui, dans la société capitaliste,

existe à côté du prolétariat et de la bourgeoisie. Quand la petite bourgeoisie est touchée si durement par la crise structurelle du capitalisme de l'âge mûr, qu'elle sombre dans le désespoir (inflation, faillite des petits entrepreneurs, chômage massif des diplômés, des techniciens et des employés supérieurs, etc.), c'est alors qu'au moins dans une partie de cette classe, surgit un mouvement typiquement petit bourgeois. [...] Dès que ce mouvement, qui se recrute essentiellement parmi les éléments déclassés de la petite bourgeoisie, a recours à des violences physiques ouvertes contre les salariés, leurs actions et leurs organisations, un mouvement fasciste est né. [...]

**E)** La décimation et l'écrasement préalables du mouvement ouvrier, qui, lorsque la dictature fasciste veut remplir son rôle historique, sont indispensables, ne sont toutefois possibles que si, dans la période précédant la prise du pouvoir, le plateau de la balance penche de façon décisive en faveur des bandes fascistes et en défaveur des ouvriers. [...]

**F)** [...] Si le mouvement ouvrier est vaincu et si les conditions de reproduction du capital à l'intérieur du pays se sont modifiées dans un sens qui est fondamentalement favorable à la grande bourgeoisie, son intérêt politique se confond avec la nécessité d'un changement identique au niveau du marché mondial. La banqueroute menaçante de l'État y pousse également. La politique de quitte ou double du fascisme est reportée au niveau de la sphère financière, attise une inflation permanente, et, finalement, ne laisse pas d'autre issue que l'aventure militaire à l'extérieur. [...] □



Léon Trotsky, 1918

# Extrait de *Sur le fascisme*

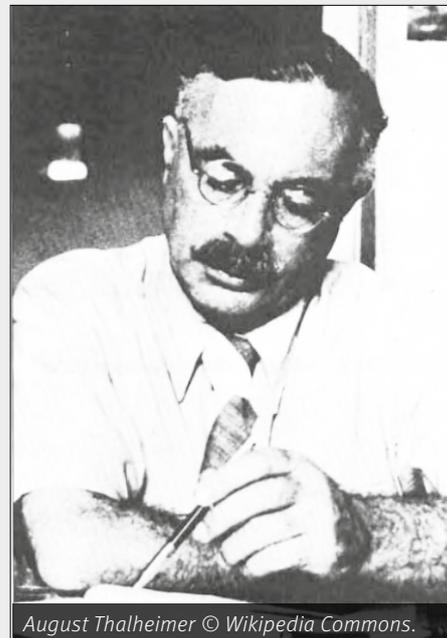
AUGUST THALHEIMER

**L**e bonapartisme, l'indépendance du pouvoir exécutif, est la forme « ultime » et en même temps la plus pourrie du pouvoir d'État bourgeois, à un stade où cette société bourgeoise est confrontée à la plus grande menace que représente l'assaut de la révolution prolétarienne, où la bourgeoisie a épuisé ses forces à repousser cet assaut, où toutes les classes sont affaiblies et prostrées, et où la bourgeoisie cherche à renforcer au maximum sa domination sociale. Ainsi, le bonapartisme est une forme de pouvoir d'État bourgeois dans une situation de défense, de fortification et de renforcement contre la révolution prolétarienne. C'est une forme de dictature ouverte du capital. L'autre forme, étroitement liée à celle-ci, est la forme étatique fasciste.

Le dénominateur commun est la dictature ouverte du capital. Leur forme d'apparence est l'indépendance du pouvoir exécutif, la destruction de la domination politique de la bourgeoisie et la subordination de toutes les autres

classes sociales à l'exécutif. Mais leur contenu social et de classe est la domination complète de la bourgeoisie et des propriétaires privés sur la classe ouvrière et toutes les autres classes exploitées par le capitalisme. [...] Napoléon III opérait encore à l'époque du capitalisme de libre concurrence et de la révolution bourgeoise inachevée en Italie et en Allemagne. [...] Les guerres dynastiques de conquête qu'il dut mener, poussé par la légende napoléonienne et les contradictions internes du système, étaient alors en décalage avec leur temps : trop tardives, alors qu'il n'était plus le champion d'aucun principe révolutionnaire, trop précoces, alors qu'il ne disposait pas encore de la base économique appropriée pour être le champion du principe impérialiste.

En revanche, la politique étrangère de Mussolini a dès le départ eu une base et une orientation impérialistes – au sens moderne du terme. Elle « correspond donc à son époque », même si elle revêt un masque antique, mais



August Thalheimer © Wikipedia Commons.

elle est ouvertement réactionnaire dès le départ. Elle doit se briser contre la contradiction entre, d'une part, les objectifs extravagants qu'elle se fixe et les moyens insuffisants pour les réaliser et, d'autre part, la contradiction entre la forme et la structure sociale d'une organisation militaire correspondant à la nécessité de soumettre toutes les classes de la société et de vivre à leurs dépens, et les exigences très différentes de la guerre impérialiste. Une autre différence, conditionnée par le développement général de la société bourgeoise et le niveau de la lutte de classe internationale, apparaît dans la base organisationnelle et les méthodes du pouvoir d'État fasciste. La « bande de décembre » de Louis Bonaparte était le pendant de la petite organisation révolutionnaire secrète de la classe ouvrière française de l'époque. Le parti fasciste est le pendant contre-révolutionnaire du Parti communiste de la Russie soviétique. Il s'agit donc dès le départ d'une vaste organisation de masse, contrairement à celle de Louis Bonaparte. Cela le rend plus fort à certains égards, mais accentue également ses contradictions internes, les contradictions entre les intérêts sociaux de ces masses et les intérêts des classes dirigeantes qu'il est censé servir. □

## Extrait de Trotsky, *L'État ouvrier, Thermidor et le Bonapartisme*

Les brandlériens, y compris les chefs du S.A.P. qui restent encore aujourd'hui quant à la théorie les élèves de Thalheimer, ne virent dans la politique de l'Internationale Communiste que de « l'ultra-gauchisme » et nièrent (ils continuent à le nier) la notion même de centrisme bureaucratique. La « quatrième période » actuelle, alors que Staline, par le crochet de l'Internationale communiste, tire le mouvement ouvrier européen à droite du réformisme officiel, montre combien superficielle et opportuniste est la philosophie politique de Thalheimer-Walcher et consorts. Ces gens-là ne savent approfondir aucune question jusqu'au bout. C'est précisément pourquoi ils ont une telle répulsion pour le principe de dire ce qui est, c'est-à-dire pour le principe suprême de toute analyse scientifique et de toute politique révolutionnaire. [...] Plus la bureaucratie deviendra indépendante, plus le pouvoir se concentrera dans les mains d'un

seul individu, plus le centrisme bureaucratique se changera en bonapartisme. La notion de bonapartisme, trop vaste, exige des concrétisations. Par son essence même le bonapartisme ne peut se maintenir longtemps : une bille posée au sommet d'une pyramide doit infailliblement tomber d'un côté ou de l'autre. Mais c'est précisément ici, comme nous l'avons déjà vu, que l'analogie historique ne franchit pas ses limites. L'effondrement inévitable du bonapartisme staliniste met maintenant même un point d'interrogation sur le maintien du caractère d'État ouvrier de l'U.R.S.S. L'économie socialiste ne peut s'édifier sans pouvoir socialiste. Le sort de l'U.R.S.S., en tant qu'État socialiste, dépend du régime politique, qui viendra remplacer le bonapartisme staliniste. Seule l'avant-garde du prolétariat, si elle réussit à rassembler de nouveau autour d'elle les travailleurs de la ville et des champs, peut régénérer le système soviétique.

# Ernest Mandel était l'un des plus grands penseurs marxistes du 20<sup>e</sup> siècle

ALEX DE JONG\*

*Né le 5 avril 1923, il y a un siècle, Ernest Mandel a été l'un des penseurs majeurs de cette période. De son militantisme juvénile dans le cadre de la résistance antinazie à ses derniers jours, Mandel a été un défenseur intransigeant des idéaux socialistes et des intérêts de la classe ouvrière.*

L'intellectuel et militant belge Ernest Mandel est né il y a un siècle, le 5 avril 1923. Mandel a été un agitateur infatigable et un savant qui, au cours de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, a écrit quelques-uns des ouvrages de théorie marxiste les plus significatifs.

On se souvient sans doute aujourd'hui de Mandel pour son livre *Le troisième âge du capitalisme*<sup>1</sup> qui a popularisé un terme devenu familier, le capitalisme tardif. Le critique Frederic Jameson s'est beaucoup appuyé sur les écrits économiques de Mandel dans sa théorisation du post-modernisme, et « capitalisme tardif » est devenu un cliché journalistique en matière d'analyse culturelle. Mandel, auteur d'une histoire sociale du roman policier, aurait souri de cette curieuse appropriation de son œuvre. Mais son objectif primordial était de défier les structures de pouvoir du capitalisme plutôt que d'en analyser les effets secondaires en matière culturelle.

Il est resté fidèle à cet objectif depuis ses années de jeunesse en tant que résistant combattant en temps de guerre qui a survécu au système des prisons nazies jusqu'à ses derniers jours dans les terres en friche du néolibéralisme au cours des années 1990. La vie politique et l'œuvre d'Ernest Mandel peut constituer une importante source d'inspiration pour le mouvement socialiste actuel.

## LA RÉSISTANCE AU NAZISME

Mandel est né dans la ville belge d'Anvers au sein d'une famille de juifs

polonais assimilés avec d'origine allemande. Son père, Henri Mandel, avait des sympathies de gauche, en particulier pour les idées de Léon Trotski. Dans les années 1930, après l'arrivée au pouvoir des Nazis en Allemagne, la maison des Mandel est devenue un lieu de rendez-vous pour les réfugiés de gauche. En écoutant ces réfugiés discuter du socialisme, des derniers développements en Union soviétique et de la montée du fascisme, le jeune Ernest a reçu une formation précoce à la politique radicale. En mai 1940, la guerre a atteint la Belgique lorsqu'elle a été envahie par l'Allemagne nazie. D'importants secteurs de la gauche officielle ont alors été incapables de répondre à cette nouvelle situation. De nombreux dirigeants du Parti travailliste belge (social-démocrate) et du mouvement syndical ont fui le pays, alors que l'ancien dirigeant du Parti travailliste, Hendrik de Man, appelait à la collaboration avec les occupants.

Le pacte germano-soviétique était alors en vigueur et les communistes belges ont pris position en faveur de « la neutralité la plus pure et la plus totale ». Quelques semaines après le

début de l'invasion nazie, un assassin aux ordres des Soviétiques a tué Trotski dans son exil mexicain.

Au milieu de ce désarroi, un groupe de militants de gauche indépendants décida de publier le premier journal clandestin en langue flamande, qui était produit dans la maison des Mandel. De nombreux articles de ce journal étaient écrits par Ernest et son père. En juillet 1942, Ernest passa à la clandestinité. À la fin de cette année-là,

il fut arrêté mais réussit à s'évader lors de son transfert.

D'après le biographe de Mandel, Jan Willem Stutje, Henri Mandel avait payé une rançon pour que son fils soit relâché. « L'évasion audacieuse » d'Ernest aurait été « mise en scène par des agents surtout soucieux de ne pas être interrogés ». Toujours selon Stutje,

l'évasion de Mandel lui aurait laissé un sentiment de culpabilité.

Sans se décourager, Mandel a poursuivi ses activités de résistance. À cette époque, il devient membre d'une organisation trotskiste, le Parti Communiste Révolutionnaire (RCP). Début 1944, le RCP publie un tract bilingue sur les contacts entre des

« Mandel veut continuer le combat contre le capitalisme, le système qui avait produit les horreurs du nazisme et la guerre. Tout au long de sa vie, l'expérience du fascisme est restée un point de référence politique et moral. »

grandes entreprises étatsuniennes et allemandes et s'adressant directement aux soldats allemands : « *on vous sacrifie comme de la chair à canons pendant que vos maîtres négocient pour sauver leurs biens* ». Mandel est arrêté à nouveau en mars 1944, en distribuant ce tract.

Ayant été arrêté pour ses activités de résistant plutôt qu'en tant que juif, Mandel a été envoyé dans différentes prisons et camps de travail, étant obligé, à un moment donné, de travailler dans une usine chimique du groupe IG Farben. Comme résistant, comme juif et comme trotskiste méprisé par ses codétenus stalinien, ses chances de survie étaient minces. Plus tard, Mandel rappelait que la chance pure était l'une des raisons expliquant pourquoi il s'était débrouillé pour s'en sortir. Mais il créditait aussi le fait d'avoir réussi à nouer des liens avec quelques-uns des gardiens de prison qui avaient été des soutiens du Parti social-démocrate avant la prise du pouvoir par les Nazis : « *c'était la chose intelligente à faire, ne serait-ce que par souci de survie* ». Les conditions difficiles de détention provoquèrent leurs ravages et Mandel fût hospitalisé début 1945. Le 25 Mars 1945, les forces armées étatsuniennes libérèrent le camp dans lequel il était détenu.

### LE TROTSKISME APRÈS TROTSKI

Bien que les membres de la famille directe de Mandel aient survécu à la guerre, sa grand-mère, sa tante et son oncle ont été tués à Auschwitz, de même que leurs familles. Henri Mandel rêvait d'une carrière universitaire pour son fils, mais Ernest avait d'autres priorités. Il voulait continuer le combat contre le capitalisme, le système qui avait produit les horreurs du nazisme et la guerre. Tout au long de sa vie, l'expérience du fascisme est restée pour Mandel un point de référence politique et moral.

Trotsky et ses partisans avaient fondé la Quatrième Internationale (QI) en 1938. Trotsky s'attendait à ce que le test de la guerre à venir discréditerait les partis communistes stalinien et il espérait que la Quatrième Internationale se développerait en tant qu'alternative. Cependant, le rôle important de l'Union soviétique dans la défaite de l'Allemagne nazie et, en Europe, la participation des communistes aux



Ernest Mandel © Quatrième internationale.

mouvements de résistance ont attiré sur ces partis un prestige sans précédent et une popularité qui n'ont laissé à leurs rivaux de l'aile radicale du mouvement ouvrier que des opportunités limitées de croissance.

Entretemps, la guerre et la répression avaient décimé les petits groupes associés à la Quatrième Internationale. Mandel pensait que c'était son devoir d'aider à construire le mouvement trotskiste et il en devint un militant de premier plan. Pour partie, il était guidé par le souvenir de ses camarades que les nazis avaient tué, comme son ami proche Abraham Leon, auteur d'une importante étude sur l'histoire des juifs et l'antisémitisme<sup>2</sup>.

Comme beaucoup de radicaux, Mandel pensait que la guerre serait le prélude à une vague de révolutions en Europe, comme cela avait été le cas avec la Première Guerre mondiale. Le programme que Trotsky avait rédigé pour la QI en 1938 affirmait que le capitalisme était en faillite : « *Les forces productives de l'humanité ont cessé de croître. Les nouvelles inventions et les nouveaux progrès techniques ne conduisent plus à un accroissement de la richesse matérielle. Les crises conjoncturelles, dans les conditions de la crise sociale de tout le système capitaliste, accablent les masses de privations et de souffrances toujours plus grandes* »<sup>3</sup>.

Graduellement, Mandel en est venu à reconnaître que le système allait non seulement continuer à fonctionner

mais qu'il était même capable de se développer davantage, d'entrer dans une longue période de croissance économique après 1945. Dans ces conditions, il a rejoint le Parti socialiste belge en gardant secrète son identité trotskiste et aidé à fonder l'hebdomadaire *La Gauche*, un journal qui est devenu influent au sein de la gauche socialiste belge.

Au cours de cette période, Mandel s'est imposé comme un théoricien socialiste et un dirigeant. C'est en 1962 qu'il publie son premier ouvrage majeur, le

« *La caractéristique du travail de Mandel est la combinaison de l'histoire et de la théorie, en essayant en permanence d'intégrer de nouvelles découvertes.* »

*Traité d'économie marxiste*. Le livre donnait une présentation systématique de son sujet, en tentant de prouver que l'on peut « *reconstituer tout le système économique de Karl Marx* » en s'appuyant sur « *les données*

*scientifiques contemporaine* ».

Dans l'introduction de son ouvrage, Mandel décrit son approche comme « *génético-évolutionniste* », signifiait ainsi qu'il étudie l'origine et l'évolution de son sujet. La « *théorie économique marxiste* » écrit-il doit être vue comme « *l'addition d'une méthode, des résultats obtenus par cette méthode, et de résultats qui sont continuellement sujets à un réexamen* ». La caractéristique du travail de Mandel est la combinaison de l'histoire et de la théorie, en essayant en permanence d'intégrer de nouvelles découvertes.



## RÉFORMES STRUCTURELLES ET STRATÉGIE SOCIALISTE

Pendant qu'il travaillait à son *Traité d'économie marxiste*, un ouvrage de 800 pages, Mandel élaborait une stratégie de « réformes structurelles anticapitalistes »<sup>4</sup> dans le cadre du cercle autour de *La Gauche*. Par cette expression, il voulait évoquer des réformes qui en elles-mêmes n'introduiraient pas le socialisme mais représenteraient néanmoins des pas vers celui-ci et « donneraient à la classe ouvrière la capacité d'affaiblir de manière décisive le grand capital ».

Pour Mandel, de possibles réformes structurelles anticapitalistes en Belgique comprenaient l'organisation d'un bureau de planification qui garantirait le plein emploi, le contrôle public sur les grandes entreprises et la nationalisation du secteur de l'énergie. Il soulignait que l'on ne pouvait pas séparer les réformes économiques de la question du pouvoir politique.

Mandel essayait de formuler une stratégie socialiste qui pourrait être adéquate pour un pays hautement développé comme la Belgique. L'une des sources d'inspiration de cette tentative fut la grève générale belge de l'hiver 1960 contre une série de réformes proposées par un gouvernement de droite. La grève avait duré plusieurs semaines et impliqué plusieurs centaines de milliers de travailleurs. Mandel citait comme autre exemple les grèves et les occupations d'usines en France en 1936, après l'arrivée au pouvoir du Front populaire.

Pendant la période de croissance économique qui a suivi la Deuxième Guerre mondiale, les conditions de vie s'étaient améliorées pour beaucoup de gens, mais des luttes comme la grève générale belge montraient

que le capitalisme n'avait pas pleinement pacifié la classe ouvrière. Pour Mandel, les armes les plus puissantes des travailleurs dans leur combat contre le capitalisme sont l'organisation, la formation politique et la conscience de leur rôle économique essentiel.

Il reconnaissait que les luttes des travailleurs ne tournent pas seulement autour des conditions économiques mais sont également poussées par la résistance aux conditions de travail oppressives et aliénantes. Même des travailleurs relativement aisés faisaient l'expérience de la domination

« Les luttes des travailleurs ne tournent pas seulement autour des conditions économiques mais sont également poussées par la résistance aux conditions de travail oppressives et aliénantes. »

et de l'aliénation sur leur lieu de travail. Dans un bilan de la grève de 1960, Mandel écrivait que la lutte de la classe ouvrière contre le capitalisme « diffère des luttes sociales du passé en ce qu'elle n'est pas seulement un combat pour des intérêts essentiels et immédiats ». Cette lutte pouvait devenir « un combat conscient pour restructurer la société ».

Mandel défendait l'idée que la grève belge avait été une occasion perdue parce qu'il n'y avait pas eu de direction politique qui propose une telle restructuration. Pour qu'un changement révolutionnaire advienne, il est nécessaire d'élargir la lutte pour des réformes économiques à la question du pouvoir politique.

Pour Mandel, le combat ne peut être victorieux que si « l'on confronte l'adversaire non seulement dans les usines mais aussi dans la rue ». L'histoire a montré, insistait-il, la nécessité de construire un parti révolutionnaire qui « explique sans relâche » à la classe ouvrière qu'il est nécessaire de s'emparer du pouvoir économique ainsi que politique pour atteindre ses objectifs.

## LA DYNAMIQUE DU CAPITALISME TARDIF

Dans les années 1960, Mandel a développé sa compréhension de la manière dont le capitalisme fonctionnait un

siècle après que Marx eut publié *Le Capital*. Il a d'abord utilisé le terme de « néo-capitalisme » avant de se fixer sur celui de « capitalisme tardif ». Le livre de 1972 *Late Capitalism* publié en 1976 en français sous le titre *Le troisième Âge du capitalisme*<sup>5</sup> est son ouvrage majeur.

Dans *Le troisième âge du capitalisme*, il tentait de « fournir une explication marxiste aux causes de l'onde longue de croissance rapide qui a suivi la guerre ». Selon Mandel, cette période de croissance avait des « limites intrinsèques » qui garantissaient qu'elle déboucherait sur « une autre onde longue de crise croissante sociale et économique pour le monde capitaliste, caractérisée par un plus faible taux de croissance globale ». Il avait avec justesse prévu la fin du boom de l'après-guerre pour le milieu des années 1970.

Mandel considérait que les l'accélération de l'innovation technologique était l'une des caractéristiques du capitalisme tardif. Ce phénomène raccourcissait la durée de vie du capital fixe et débouchait sur un besoin accru de planification pour les grandes entreprises. Il y avait aussi l'intervention des gouvernements dans l'économie à une échelle sans précédent afin d'éviter des effondrements comme le krach de Wall Street en 1929. Comme Mandel l'observait en 1964, « l'État garantit maintenant, directement et indirectement, le profit privé par des moyens qui vont de subventions cachées à la nationalisation des pertes ».

Néanmoins, chaque tentative du capitalisme de dépasser ses contradictions débouche sur de nouveaux problèmes. Avec le soutien de l'État, les banques ont développé le crédit bon marché pour les grandes entreprises, ce qui a rendu possible une croissance rapide mais a aussi conduit à l'inflation. Une telle inflation a endommagé les grands investissements à long terme qui jouaient un rôle central dans la compétition entre les grandes entreprises à haute intensité de capital.

En retour, les tentatives de combattre l'inflation ont créé des problèmes spécifiques, en étranglant la croissance économique. L'intervention de l'État dans l'économie peut être utile pour éviter les crises catastrophiques et garantir les profits. Mais cela rend clair pour tout le monde que « l'économie » n'est pas une donnée naturelle.

**HORIZONS RÉVOLUTIONNAIRES**

Mandel pariait sur le fait que de telles contradictions débouchent sur la possibilité de changements révolutionnaires. Des explosions comme la grève générale belge ou la crise de l'apostasie grecque en 1965 représentaient pour lui un dilemme marxiste classique. S'il est vrai, comme Marx<sup>6</sup> l'a souligné, que « *l'idéologie dominante de toute société est l'idéologie de la classe dominante* », alors comment la classe ouvrière peut-elle se libérer elle-même ?

Mandel reconnaissait que la domination de l'idéologie de la classe dominante avait des racines plus profondes que la « manipulation idéologique » à travers les médias, le système scolaire, etc. Cette domination tire sa force du fonctionnement quotidien du capitalisme dans lequel les travailleurs sont forcés d'entrer en compétition les uns avec les autres et sont dépendants de la vente de leur force de travail.

Cependant, les inévitables contradictions et crises du capitalisme qui résultent de la concurrence entre monopoles dominants conduisent aussi à des fissures dans le consensus dominant. Pour les socialistes, la question centrale était comment aller au-delà des explosions de mécontentement qui sont le résultat inévitable des turbulences économiques. Passer des luttes défensives contre les attaques contre les conditions de vie et les salaires à des revendications pour le pouvoir des travailleurs nécessite un « saut conscient ».

Dans un texte<sup>4</sup> qui a eu beaucoup d'influence à propos de la nécessité d'une organisation socialiste, Mandel développe ses idées sur ce qui pourrait rendre possible un tel saut. Il distingue trois groupes : la masse de la classe ouvrière ; une avant-garde de cette classe qui comprend les travailleurs militants ; et les membres des organisations révolutionnaires. Cette troisième catégorie recoupe en partie à la seconde.

Dans le cadre qui était celui de Mandel, « l'avant-garde » n'est pas une élite auto-proclamée mais plutôt les militants les plus engagés et les plus dynamiques de la classe ouvrière. Construire un mouvement révolutionnaire signifie gagner de tels militants ouvriers aux idées socialistes. Cela leur permettrait de s'organiser et d'éviter leur retrait du militantisme politique lors des reflux inévitables des combats sociaux immédiats.

Le changement radical n'est possible que lors des périodes de troubles lorsque les contradictions du capitalisme engendrent une colère et des protestations de masse. Au cours de telles périodes, un parti révolutionnaire peut tenter d'attirer des groupes toujours plus importants de gens dans l'action politique et proposer des revendications anticapitalistes.

Mandel voyait la révolution comme un processus d'interaction entre action organisée et mouvements spontanés au cours desquels les travailleurs s'organiseraient inévitablement en différents groupes. Cela transcendait le clivage stéréotypé entre organisation et spontanéité qui au sein de la gauche marxiste était respectivement associé aux personnages de Vladimir Lénine et de Rosa Luxembourg. En plaisantant à moitié, Mandel se définissait comme « *un léniniste avec des déviations luxemburgistes* ».

**UN PONT ENTRE GÉNÉRATIONS**

Les années 1960 et le début des années 1970 ont été une période d'effervescence au cours de laquelle Mandel a été extraordinairement productif, comme s'il était porté par la marée montante du combat de classe. En plus du *Troisième âge du Capitalisme*, les ouvrages qu'il a publiés ces années-là comprennent une étude des contradictions entre le capitalisme étatsunien et le capitalisme européen, un texte universitaire sur « *La formation de la pensée économique de Karl Marx* », une critique de la tendance eurocommuniste des Partis communiste d'Europe occidentale, une analyse des cycles de croissance et de dépression au cours du développement du capitalisme, *Les ondes longues du développement*

*capitaliste*. Au cours de sa vie, Mandel a publié deux douzaines d'ouvrages et des centaines d'articles.

Simultanément, Mandel était un agitateur infatigable et un débatteur. En 1964, il a été invité à Cuba pour participer aux débats sur la planification socialiste. Che Guevara avait lu avec beaucoup d'intérêt le *Traité d'économie marxiste* et eut des discussions approfondies avec Mandel.

Mandel, pour sa part, fut très impressionné par le dirigeant révolutionnaire argentin. Lorsque l'armée bolivienne a capturé et exécuté sommairement Guevara en 1967 alors qu'il tentait de lancer une campagne de guerre de guérilla, Mandel publia un hommage passionné à « *un grand ami, un camarade exemplaire, un militant héroïque* ».

Pour les gouvernements des pays capitalistes, la présence de Mandel sur leur territoire n'était pas la bienvenue. En 1969, les autorités US lui ont refusé l'entrée sur le territoire avec des attendus que la majorité conservatrice de la Cour suprême utilisera ultérieurement comme un précédent pour justifier le *Muslim ban* de Donald Trump. Quelques années plus tard, le gouvernement d'Allemagne de l'Ouest intervint pour bloquer son embauche par l'Université libre de Berlin et le fit expulser du pays.

La France aussi a banni Mandel de son territoire. En mai 1968, il avait été invité à parler dans les meetings de la Jeunesse Communiste Révolutionnaire (JCR), un groupe radical qui s'était rapproché de la Quatrième Internationale. La JCR était

« *Éliminer la faim, vêtir ceux qui sont nus, donner à chacun une vie digne, sauver les vies de ceux qui meurent par manque de soins médicaux appropriés, généraliser l'accès à la culture par l'élimination de l'illettrisme, rendre universelles les libertés démocratiques, les droits humains et éliminer la violence répressive sous toutes ses formes.* »



profondément investie dans le mouvement de Mai 1968.

Saisissant une bonne occasion de s'engager dans une activité concrète, Mandel avait aidé à construire des barricades dans le Quartier Latin à Paris, au cours de la « nuit des barricades ». La voiture avec laquelle il était venu à Paris avait été détruite lors d'un combat de rue. Un reporter avait entendu Mandel s'écrier « *Que c'est beau ! C'est la révolution !* »

Pour la nouvelle génération de révolutionnaires, Mandel constituait un lien avec l'expérience et l'histoire révolutionnaire. Daniel Bensaïd, l'un des dirigeants de la JCR, rappelait comment Mandel les avait aidés à découvrir un « marxisme ouvert, cosmopolite et militant ». Selon Bensaïd, pour ces jeunes radicaux, Mandel était un « tuteur en matière de théorie » et un pont entre générations – quelqu'un qui amenait les gens à penser plutôt que de penser à leur place.

Mandel possédait de grandes compétences pédagogiques qu'il a mises en œuvre lors d'innombrables réunions avec des travailleurs, des étudiants radicaux et des militants révolutionnaires. Sa brochure de 1967, *Initiation à la théorie économique marxiste*, est devenu un classique doté d'un large lectorat.

### SOCIALISME OU BARBARIE

Il y a quelque chose de tragique dans le fait que Mandel qui avait tellement combattu pour un changement socialiste a disparu en 1995, alors même que l'hégémonie néolibérale avait atteint son sommet. Mandel avait des difficultés à s'adapter au déclin des luttes sociales depuis la fin des années 1970.

En 2007, dans sa préface<sup>7</sup> à *Introduction au marxisme* publiée par Mandel en 1974, Bensaïd affirmait que son analyse politique optimiste quant aux perspectives socialistes venait de « *la confiance sociologique dans l'extension croissante, l'homogénéité et la maturité du prolétariat envisagé de manière globale* » qui était celle de Mandel. Selon Bensaïd, cette confiance « *transformait en tendance historique irréversible la situation spécifique créée par le*

*capitalisme industriel de l'après-guerre et son mode spécifique de régulation* ». Pourtant l'offensive néolibérale des années 1980 avait inversé ce processus et sapé les forces organisées du monde du travail.

« *Loin d'être irréversible, la tendance à l'homogénéisation était sapée par les politiques de dispersion des unités de travail, d'intensification de la compétition sur le marché mondial du travail, l'individualisation des salaires et du temps de travail, la privatisation des loisirs et des modes de vie, la destruction méthodiques des solidarités et des protections sociales. En d'autres termes, loin d'être une conséquence mécanique du développement capitaliste le regroupement des forces de résistance et de subversion de l'ordre établi par le capital est une tâche incessante qui recommence dans les combats quotidiens et dont les résultats ne sont jamais définitifs* ».

Ultérieurement, l'optimisme exubérant de Mandel s'accompagna de mises en garde contre les effets à long terme du capitalisme. Le choix historique était bien entre le socialisme et la barbarie, insistait-il, et une issue socialiste n'était pas garantie.

Durant cette période, Mandel est revenu à l'étude de la barbarie capitaliste qui s'est exprimée dans la seconde guerre mondiale et les crimes du nazisme. Bien qu'il soit resté toute sa vie un admirateur de Trotski, il réévaluait certains de ses premiers jugements et devint plus critique sur les méthodes de Trotski pendant ses « jours sombres » du début des années 1920 lorsque, selon Mandel, « *la stratégie de la direction bolchévique entravait plutôt qu'elle ne favorisait l'action autonome des travailleurs* ».

Mandel était fier de se situer lui-même dans ce qu'il considérait comme la tradition essentielle des Lumières – l'effort pour l'émancipation et l'autodétermination des êtres humains. Même s'il n'aimait pas le terme, il y avait, comme l'a remarqué Manuel

Kellner, une dimension utopique dans la pensée de Mandel. C'était de l'utopisme au meilleur sens du terme : une foi dans le fait que la société pouvait être transformée en quelque chose de bien meilleur, par l'action humaine.

Aux yeux de Mandel, la crise du socialisme et du communisme était d'abord et avant tout une crise de cette espérance. Peu de temps avant sa mort, il écrivait : « *la tâche prin-*

« Pour les nouvelles générations de révolutionnaires, Mandel constitue un lien avec l'expérience et l'histoire révolutionnaire. »

*ci-pale des socialistes et des communistes est de restaurer la crédibilité du socialisme dans la conscience de millions de gens* ». Il décrivait les buts du socialisme en « termes quasi-bibliques » : « *Éliminer la*

*faim, vêtir ceux qui sont nus, donner à chacun une vie digne, sauver les vies de ceux qui meurent par manque de soins médicaux appropriés, généraliser l'accès à la culture par l'élimination de l'illettrisme, rendre universelles les libertés démocratiques, les droits humains et éliminer la violence répressive sous toutes ses formes* ».

Pour Mandel, l'espoir d'un tel avenir était basé sur l'étincelle de rébellion qui avait toujours poussé les gens à se révolter contre des conditions d'oppression et d'aliénation. La tâche des socialistes était d'attiser cette étincelle pour la transformer en flamme en soutenant de telles rébellions et en proposant un chemin alternatif.

La tâche n'a pas changé. Dans une période historique différente, l'héritage des écrits et du militantisme de Mandel peut nous aider dans la recherche d'un chemin nouveau. □

\* Alex de Jong est militant de la 4<sup>e</sup> Internationale. Cet article a été publié par *Jacobin*, traduction François Coustal.

1) Ernest Mandel, *Le Troisième âge du capitalisme*, 1977.

2) Abraham Leon, *La conception matérialiste de la question juive*, 1942.

3) Léon Trotski, *Programme de transition*, 1938.

4) Ernest Mandel, *Leçons de Mai 68, les Temps modernes*, juillet 1968.

5) Ernest Mandel, *op. cit.*

6) Karl Marx, *L'idéologie allemande*, 1932.

7) Ernest Mandel, *Introduction au marxisme* (réédition). Éd. *La brèche*, 2018.

# Historical Materialism : en avant le marxisme vivant !

HAFIZA B. KREJE

*Si des captations des plénières et de l'intervention de notre direction politique doivent être diffusées sous peu sur notre chaîne Youtube, nous avons fait le choix de transmettre, à l'écrit, deux échantillons de notre participation au colloque, représentatifs de l'alliance de la théorie et de la pratique que l'on trouve chez HM et dans nos rangs.*

**D**u 26 au 28 juin dernier s'est tenue la première édition française de la conférence *Historical Materialism* (HM) à Paris. Nous publions dans ce numéro deux introductions réalisées dans le cadre de HM. D'une part, celle de Vietnam-Dioxine, un collectif dans lequel nous sommes très investi-es. Et de l'autre, celle de Thierry Labica, traducteur invétéré du marxisme contemporain, membre du comité de rédaction de la revue, qui nous propose une éclairante synthèse sur le travail de Jameson et son concept de postmodernisme.

Les conférences de HM s'inscrivent dans les activités de la revue britannique du même nom, fondée en 1997. En insistant sur le matérialisme historique dans sa diversité, elle entend représenter la fécondité académique du marxisme malgré sa marginalisation croissante après les années 1970. Ainsi, depuis 2003, des conférences comparables qui réunissent chercheuses et chercheurs et militant-es se tiennent à Londres et sont dupliquées dans d'autres capitales. Hors d'Europe, des conférences *Historical Materialism* se tiennent en Asie où la vitalité tant du marxisme militant que des études postcoloniales nourrissent un champ dynamique.

Comme l'a écrit Aurore Koechlin, organisatrice de la conférence et membre de notre direction, dans son bilan paru dans l'hebdomadaire du parti : « *la participation a été impressionnante : 1000 propositions de communications, 500 intervenant-es venant du monde entier, 700 personnes présentes dès la première plénière et 1200 participant-es au total tout au long du colloque. Le public était jeune, très jeune, prouvant une fois de plus que le marxisme reste une grille d'analyse théorique et politique*

*qui convainc les nouvelles générations. Les débats ont été aussi nombreux que variés, abordant des sujets tels que le travail, le féminisme, le genre et la sexualité, la stratégie, la classe, l'antiracisme, l'économie, l'analyse du fascisme, l'écologie, l'intelligence artificielle, la Palestine, etc. »*

Pour nous, le succès d'un tel événement, l'affluence possible et la visibilité qu'il offre, manifeste la place du travail des intellectuels — indistinctement organiques et non-organiques — en vue du recrutement dans la jeunesse et de la légitimité internationale de notre organisation. S'il est coutumier de présenter le tropisme intellectuel de notre organisation comme le

risque d'une déconnexion de la classe ouvrière et de porter un soupçon sur la pertinence ou la légitimité d'élaborations raffinées jugées potentiellement « abstraites », il faut indéniablement compléter cette appréhension par la place de la théorie dans la radicalisation politique de la jeunesse et dans la légitimation des pratiques militantes. De même que notre présence d'agitation dans les élections présidentielles participe à rendre visible notre organisation, notre présence dans les espaces intellectuels est cruciale : pour nous connecter à notre temps, mais aussi pour toucher et aller à la rencontre de celles et ceux qui sont déjà convaincu-es « théoriquement » de l'importance de la critique marxiste du capitalisme mais qui ne sont pas

organisê-es et qui pourraient voir dans notre organisation un espace de mise en commun et de concrétisation de ces critiques. D'une certaine manière, si dans le mouvement social il faut souvent « politiser et organiser », un travail comparable est à mener dans des espaces politisés qu'il faut « mettre en mouvement et organiser ».

Or, pour y intervenir, présenter une théorie avancée et actuelle est essentiel pour ne pas se couper d'une frange de notre camp. Nous pouvons nous féliciter de compter

dans nos rangs deux des figures principales de son comité d'organisation, Aurore Koechlin et Ugo Palheta, dont les élaborations sur le féminisme et le fascisme sont au

cœur de notre orientation. Nous avons confirmé notre rôle dans cet espace, par notre légitimité historique mais au-delà, par nos apports et notre intervention dans les polémiques actuelles, représentatives du mouvement de toute notre organisation : au-delà de la présentation des travaux d'une figure historique de notre courant comme Michael Löwy, nous y avons soutenu à travers l'intervention de notre direction politique en tant que telle, à travers la prestation remarquée d'Édouard Soulier, les orientations antiracistes qui ont été votées lors du dernier congrès à travers la notion de « position contradictoire dans la classe » pour caractériser les clivages raciaux, issue d'une adaptation hardie du marxisme anglo-saxon à la question de la race. □

« *En insistant sur le matérialisme historique, Ces conférences entendent représenter la fécondité académique du marxisme* »

# Guerre et écologie : l'agent orange, une violence lente qui tue encore

COLLECTIF VIETNAM-DIOXINE, RETRANSCRIT PAR AN GWESPED

*Le Collectif Vietnam-Dioxine s'inscrit dans une écologie décoloniale puisque la cause portée n'est pas uniquement écologiste mais est aussi la résultante de logiques coloniales et impérialistes et d'un système capitaliste qui produit des crises environnementales (qui sont en fait continues) et des guerres en temps de crises. Nous réclamons justice pour les victimes de l'agent orange, arme chimique et défoliant utilisée pendant la guerre impériale menée par les États-Unis au Vietnam, lors de la Seconde Guerre d'Indochine.*

La Seconde Guerre d'Indochine a été un laboratoire d'expérimentation du complexe militaire : deux fois plus de bombes ont été larguées sur le Vietnam, le Cambodge et le Laos que pendant toute la Seconde Guerre mondiale, un arsenal chimique « arc-en-ciel » a été utilisé (agent bleu, agent pourpre, agent rose, agent orange...) et également le tristement connu napalm utilisé avec du phosphore blanc déjà pendant la Première Guerre d'Indochine.

## CONTEXTE HISTORIQUE, CAUSES ET CONSÉQUENCES : CAS DE LA SECONDE GUERRE D'INDOCHINE, UN ÉCOCIDÉ COLONIAL

L'agent orange est le défoliant le plus connu de toutes ces armes chimiques qui servait à débusquer les résistants et s'en prendre aux moyens de subsistance. La dioxine, déchet de fabrication des 2,4-D et 2,4,5-T, les deux composants de l'agent orange, est un des poisons les plus toxiques. Entre 2,1 et 4,8 millions de personnes ont été directement exposées par les épandages, sur 3851 villages, selon le rapport Stellman réalisé sous contrat avec l'Académie nationale des sciences de Washington. La superficie reconnue comme ayant été vaporisée par l'agent orange est de 2,6 millions d'hectares, mais André Bouny, auteur de l'ouvrage *Agent orange, apocalypse Viêt Nam*,

estime que les épandages équivalent à 12,37 millions d'équivalent-hectare, au minimum.

L'agent orange a été produit de cette manière par des multinationales états-uniennes comme Monsanto, Dow Chemical ou Hercules, pour dégager le plus de profits et pour raser la plus grande superficie de forêt possible. Il a été épandu à partir du 10 août 1961, puis de manière massive lors de l'opération Ranch Hand en 1962 et ce jusqu'en 1971. Les défoliants ont été déversés sur 10 % sur la surface du Sud Vietnam.

Le terme « écocide » a d'ailleurs été employé pour la première fois, en 70, par le biologiste Arthur Galston pour qualifier cette opération des troupes américaines, toxique sur un double plan. D'une part, sur le plan sanitaire. La dioxine de l'agent orange cause de nombreuses pathologies aux 2 à 4 millions de victimes directement exposées aux épandages. S'ajoute à celles-ci un nombre indéterminé de victimes sur le long cours, dû à la transmission héréditaire de ces pathologies, D'autre part, sur le plan écologique car à la fin de la guerre, 20 % des forêts sud-vietnamiennes avaient été détruit eschimiquement, et plus du tiers des mangroves avaient disparu. Actuellement, la présence de dioxine est encore massive dans les espaces touchés. La molécule persiste dans les terres, l'eau

et contamine depuis plusieurs décennies les espaces et le vivant.

C'est donc bien le contexte de la guerre qui a permis ce désastre humanitaire et écologique. Dans un contexte capitaliste, tout est fait pour maximiser les profits, quand bien même les entreprises connaissaient la toxicité des produits.

## LA PROCÉDURE JUDICIAIRE EN COURS EN FRANCE

Tran To Nga, ancienne journaliste et agente de liaison pour le Front de Libération du Sud-Vietnam, franco-vietnamienne, a intenté un procès en 2014 contre les entreprises qui ont produit ou commercialisé l'agent orange, dans le but de créer un précédent pour les victimes de l'agent orange. Le procès en première instance s'est déroulé à Évry en 2021 et s'est conclu par une décision du tribunal qui s'est déclaré incompétent à juger de l'affaire. En effet, la partie adverse estime qu'elle a seulement obéi au Gouvernement des États-Unis malgré la marge de manœuvre que les entreprises avaient. Lors de ce procès, les multinationales ont affirmé qu'elles ont « fourni un service public dans le cadre de la défense nationale ». Elles savent qu'il est impossible d'attaquer les États-Unis à l'échelle internationale, ce crime ayant été commis avant la création de la Cour pénale internationale (CPI) et cet État

ne reconnaît pas non plus la Cour internationale de justice. La cour d'appel de Paris a confirmé cette décision en 2024. Tran To Nga et ses deux avocats, M<sup>e</sup> William Bourdon et M<sup>e</sup> Bertrand Repolt, se sont pourvu·es en cassation, dont l'audience devrait avoir lieu en 2026 au plus tôt. Attaquer les multinationales est la seule voie pour créer une jurisprudence, même si politiquement, il n'y a aucune illusion sur ce mode d'action dont les limites sont celles de la justice bourgeoise. Ce procès permet toutefois de pointer les contradictions du capitalisme et un double standard impérialiste-colonial-racial.

### LES GUERRES CHIMIQUES AU SERVICE DES IMPÉRIALISMES ET DES COLONIALISMES

L'Organisation pour l'interdiction des armes chimiques définit une arme chimique comme un produit chimique utilisé pour provoquer la mort ou d'autres dommages par son action toxique. À l'instar des armes nucléaires, on peut les considérer comme des armes de destruction massive. La Convention de 1997 sur l'interdiction des armes chimiques (CIAC) interdit leur fabrication, leur usage et leur stockage. 193 États sont signataires de cette convention. Malgré cela, des violations persistantes sont constatées, souvent au détriment des civils et au profit de multinationales productrices.

Pourtant, des armes chimiques ont récemment été utilisées en Ukraine par la Russie (chloropicrine), au Kurdistan par la Turquie (phosphore blanc), en Syrie par le régime de Bachar Al-Assad (gaz sarin), à Gaza par l'armée d'occupation israélienne (phosphore blanc) ou historiquement en Algérie par la France (gaz CN2D ou napalm).

Winston Churchill a prononcé ces mots : « *Les armes chimiques seraient une bonne médecine pour les bolcheviks* ». Les peuples colonisés et sous domination impérialiste ont aussi subi le joug de ces armes chimiques, qu'ils aient été communistes ou non. En revanche, il existe un double standard colonial et raciste quant à la manière dont on considère les victimes de l'agent orange. En 1984, les vétérans étatsuniens victimes de l'agent orange ont mené une class action contre les multinationales productrices et obtenu une indemnisation à l'amiable en échange de leur silence. En 2009,

les victimes vietnamiennes qui avaient également porté plainte pour crime contre l'humanité et crime de guerre, ont été déboutées par la Cour Suprême, considérant que l'agent orange n'est pas un poison au regard du droit international et qu'il n'y a donc pas d'interdiction d'utiliser un herbicide. Ce refus de justice et de réparations pour les victimes vietnamiennes est le symptôme d'un racisme, que l'on pourrait qualifier de racisme environnemental, dont sont victimes les corps colonisés. Il s'agit d'une preuve que certaines vies valent moins que d'autres.

### UN RAPPORT À LA TERRE : PAR-DELÀ DES NATIONALISMES RÉACTIONNAIRES, POUR UNE « ÉCOLOGIE DE LA MANGROVE »

Le rapport à la Terre est trop souvent approprié par l'extrême droite qui tend ainsi deux pièges aux personnes non-blanches qui aimeraient se le réapproprier, comme le dit Myriam Bahaffou : « *Nos espaces antiracistes oscillent entre ces pôles : la célébration naïve de nos existences "malgré tout", voire notre réussite sous le capitalisme, ou alors l'obsession d'être "un-e vrai-e", un soi authentique, pur et sauvage, qui entraîne nécessairement un flicage constant des restes du "colon" en soi ou chez les autres.* »

Ainsi, soit nous rentrons dans le système racial, produit d'un capitalisme racial, en s'intégrant complètement dans la blancheur, quitte à revendiquer un lien à la terre occidentale et à imposer une vision coloniale de la terre vietnamienne ; soit nous affirmons nos identités asiatiques au risque de fantasmer ce qui n'existe pas forcément ou différemment chez les uns et les autres. Depuis notre perspective, nous revendiquons donc un autre rapport identitaire, pluriel, qui nous permet de refuser ces deux options.

Le rapport identitaire d'extrême droite

(être attaché à une terre en raison de ses origines, de son lien du sang, etc.) est un rapport racinaire vertical qui ne permet pas de penser la complexité de

« *Nos espaces antiracistes oscillent entre ces pôles : la célébration naïve de nos existences "malgré tout", voire notre réussite sous le capitalisme, ou alors l'obsession d'être "un-e vrai-e", un soi authentique, pur et sauvage, qui entraîne nécessairement un flicage constant des restes du "colon" en soi ou chez les autres.* »

nos diasporas. Il est possible de penser un rapport pluriel et divers, collectif. C'est le principe du rhizome. C'est ensemble, en tant que collectif que nous pouvons retrouver un rapport à l'Asie du Sud-Est qui ne soit plus prédateur. D'ailleurs, c'est pour cela qu'on pense que le collectif peut être un espace émancipateur pour nombre d'entre nous. La notion de « rhi-

zome » nous vient des écrits de Gilles Deleuze et Félix Guattari. Ces deux auteurs pensent les rhizomes — le réseau racinaire horizontal, dynamique et multidirectionnel de la mangrove — comme un contrepied à un enracinement vertical, figé. Maryse Condé, Édouard Glissant, ont parlé de l'environnement caribéen, notamment antillais, violenté par l'esclavage et la colonisation, comme clé de cette nouvelle relation à la terre, aux autres, au monde. Au départ dévalorisées, les terres colonisées et violentées comme les mangroves et leurs rhizomes sous-marins deviennent un lieu fertile d'où penser la complexité communautaire.

Cet ancrage est fondamental car il nous permet de penser la lutte contre un système capitaliste et colonial, dont les contradictions actuelles nourrissent l'extrême-droite en dépassant ses logiques identitaires sans négliger notre situation concrète et notre aspiration à trouver notre place. En perpétuant l'héritage de nos luttes tout en tenant compte de la complexité de nos vécus et trajectoires, nous construisons des ponts avec d'autres luttes, comme la résistance du peuple palestinien ou sahraouie, ou par exemple sur le sujet du chlorodécone qui a été épandu par la France en Guadeloupe et en Martinique. □

# Fredric Jameson (1934-2024), marxisme, postmodernisme et la gauche américaine.

THIERRY LABICA

*On voudrait faire comprendre ici, à titre incitatif, l'un des nombreux mérites du marxisme de Jameson. Contre le dédain facile de la critique culturelle marxiste, jugée parfois « déconnectée » de nos luttes, il nous faut tirer d'importantes leçons de son analyse de notre époque, avec une bienveillance pour ce qui, dans les stratégies d'écriture qui sont les siennes, correspond à son adaptation à un contexte nord-américain marqué à la fin du siècle dernier par un anti-marxisme et plus généralement un anti-intellectualisme intenses dont nous commençons à peine à émerger.*

Il y a tout juste un an disparaissait Fredric Jameson, une grande figure du marxisme anglophone de la fin du 20<sup>e</sup> et du début du 21<sup>e</sup> siècle. Une partie de son œuvre massive est disponible en français depuis la fin des années 2000, et notamment ses deux livres les plus célèbres : *L'inconscient politique : Le récit comme acte socialement symbolique*<sup>1</sup> et *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*<sup>2</sup>. Les deux ouvrages ont durablement marqué l'histoire de la pensée critique dans le monde anglophone et au-delà, depuis leur parution respective en 1981 et 1991.

Comme l'indiquent ces deux titres, Jameson fut un théoricien et un analyste de la littérature, puis plus largement, des formes culturelles. Qu'il s'agisse de littérature du 19<sup>e</sup> siècle ou d'architecture, de vidéo, de cinéma, ou de discours théoriques, son marxisme ne craignait pas de puiser dans une très vaste tradition théorique allant de Lukács, Adorno et Brecht à Althusser en passant par Ernst Bloch, Henri Lefebvre, Raymond Williams, et Ernest Mandel, pour ne nommer que les plus célèbres.

Ces brèves remarques initiales nous orientent vers un premier ensemble de problèmes concernant notre réception de Jameson aujourd'hui. Dans son ensemble, l'œuvre de Jameson pourra

paraître loin de nous, souvent difficile d'accès, au style alliant une originalité d'expression, une densité théorique et une érudition propres à désarmer les moins patient-es.

En outre, parmi les très nombreux livres et articles de cet intellectuel marxiste sans parti — et peut-être pour cette raison, d'ailleurs — on ne trouvera pas d'exemple d'intervention politique conjoncturelle à proprement parler, qui aurait pu ouvrir une voie vers son style théorique.

## COMMENCER PAR DEUX OBSERVATIONS CONCERNANT JAMESON, « DIFFICILE ».

1. La première : le marxisme de Jameson s'est affirmé et s'est imposé à l'ensemble du champ des lettres, des sciences humaines et sociales en contrepoint de la phase de restauration réactionnaire inaugurée aux États-Unis par l'arrivée au pouvoir de Ronald Reagan en 1980, phase qui devait atteindre un moment de triomphe suprême avec l'éclatement de l'Union soviétique et « la fin » de la guerre froide.

Dans le champ intellectuel et universitaire, ces années furent marquées par un ensemble de replis et d'abandons donnant bientôt lieu aux divers registres de libertarisme post- ou a-politiques si caractéristiques des années 1990, « post-marxistes », le plus

souvent anti-marxistes, couramment déployés sous la bannière du postmodernisme. Voilà, sous forme certes passablement réduite, l'environnement auquel le marxisme de Jameson (mais aussi d'autres marxistes majeurs (Terry Eagleton, David Harvey, en particulier) est venu se mêler.

Contrairement à nombre d'autres, cependant (Eagleton, Callinicos, Meiksins Wood...), et avec une patience qui inspira parfois perplexité et critiques, Jameson ne rejeta pas les formes culturelles et théoriques postmodernistes. Leur envahissement était tel — en particulier dans le contexte nord-américain — que leur critique ne pouvait se passer d'y reconnaître, en préalable, l'expression d'une nouvelle donne historique, déterminée par une phase du capital dont on avait tardé à pleinement reconnaître les caractéristiques, au delà des formules sur l'ère « post-industrielle » ou « l'âge de l'information ».

Une formule résume alors assez bien l'écuménisme bien compris avec lequel Jameson aborda le postmodernisme comme « logique » du capitalisme tardif : avec tel et tel adepte théorique du marché (en l'occurrence), « nous avons tout en commun, sauf l'essentiel ». « L'essentiel » n'était autre que la dynamique du capital et les conditions renouvelées de la lutte des classes dont l'oubli apparent (à l'ère

de l'« immatériel » et de la « fin du travail ») ne valait que comme symptôme de sa violence intacte. On va y revenir. Dans tous les cas, certain-es seront porté-es, à juste titre, à faire la comparaison entre le Jameson analyste des formes multiples de la culture de masse postmoderniste et l'érudition foisonnante avec laquelle, dans de tout autres circonstances, Ernst Bloch avait suivi la trace du « principe espérance » et ses manifestations de la conscience utopique, ou « anticipante ». Comme Bloch, Jameson n'a pas hésité à aller chercher dans tout un univers idéologique et esthétique, outre les traces refoulées et silencieuses du capitalisme tardif, la part utopique de ces productions culturelles.

2. La deuxième observation est le corollaire direct et une explicitation de ce qui précède – soit « l'essentiel ». Derrière cette circulation imperturbable et apparemment sans limite à travers une culture marquée par le refoulement de l'histoire, de la lutte de classe, et par une extension et une domination du capital devenu irreprésentable, il y a un ensemble de présupposés de caractère orthodoxe (quant au mode de production et au changement historique), une méthode (dialectique) et une intention politique (socialiste). Les quelques citations qui suivent – et leur remarquable franc-parler – valent d'être gardées à l'esprit pour ce qu'elles indiquent de la force et de la clarté de la trame principielle qui sous-tend le propos de Jameson, aussi sophistiqué puisse-t-il apparaître.

Dans un entretien de 2007, Jameson expliquait qu'il ne se considérait pas être un « *marxiste occidental* », selon l'expression proposée par Perry Anderson en 1973. Je suis peut-être plus un *fondamentaliste économique que cela* ». Et d'ajouter un peu plus loin dans la même discussion que s'il se reconnaît dans les caractéristiques du marxisme occidental<sup>3</sup>, « *il est important de veiller à ce que tout marxisme moderne ne dérive pas vers une critique purement culturelle ou vers telle ou telle vision du monde psychanalytique ; et j'ai donc toujours insisté sur le fait que ces diverses priorités étaient non seulement parfaitement compatibles avec une certaine orthodoxie sur les questions économiques, mais qu'en outre, elles devaient être accompagnées d'une insistance sur l'omniprésence de la lutte de classe et sur la dynamique du capital* ».



Fredric Jameson à Porto Alegre en 2004, © Wikimedia Commons / Fronteiras do Pensamento

Quelques années plus tôt, en 1998, Jameson déclarait que « *la politique est, au bout du compte, la chose la plus intéressante qui soit dans l'existence. Il me semble que c'est à travers la politique et l'engagement politique que l'on trouve la force perpétuelle de se confronter à de nouveaux problèmes. Beaucoup à gauche en sont venus à une forme d'épuisement avec la fin de l'Union soviétique. Pour ce qui me concerne, la question de savoir ce qu'est le capitalisme, et quelles en sont les alternatives possibles, reste un enjeu crucial. [...] Mon intérêt pour la mise en rapport entre culture et situation économique a été une constante, même si ces deux choses changent, ainsi que la nature et la structure même de ce rapport* ».

La troisième citation est peut-être la plus importante, cependant, en ce qu'elle indique ce qu'auront été l'intention et la visée politique premières de Jameson, trop souvent méconnues, ou trop rapidement oubliées. Dans un entretien datant de 1982, Jameson, introducteur de Lukacs, Adorno, Benjamin, Bloch, Marcuse et Sartre aux

États-Unis (avec son *Marxism and Form*, 1971), et désormais théoricien marxiste de la littérature largement reconnu suite à la parution de *L'inconscient politique* (1981), expliquait ceci : « *Pour ma part, je pense qu'aucun changement systémique réel dans ce pays [les États-Unis] ne sera possible sans en passer par la première étape minimale que représente la création d'un mouvement social-démocrate ; et à mon avis, même cette première étape ne sera pas possible en l'absence de deux autres préconditions (qui fondamentalement ne sont pas différentes l'une de l'autre) : la création d'une intelligentsia marxiste et celle d'une culture marxiste, d'une présence intellectuelle marxiste, autrement dit, sans la légitimation d'un discours marxiste comme véhicule d'une alternative sociale et politique 'réaliste' dans un pays qui (à la différence de la plupart des autres pays du monde) ne l'a jamais reconnu en tant que telle.* » Et Jameson de préciser : « *Voilà la perspective dans laquelle je souhaiterais que mes efforts soient compris et je suppose que ma contribution*

à un tel développement consisterait principalement à montrer la capacité du marxisme à attirer à lui les courants les plus avancés de la pensée et des théories "bourgeoises". Mais ça ce n'est qu'une tâche parmi d'autres. »

### POSTMODERNE, POSTMODERNISME, POSTMODERNISME ?

Récapitulons. Jameson fut un penseur marxiste de la littérature puis de la culture dans un environnement national à la fois marqué par une hostilité viscérale au marxisme, et par les démissions théoriques et politiques liées au rapide déclin de la classe ouvrière industrielle historique et à la transition capitaliste générale post-soviétique. Il a incarné la persistance d'une pensée de la totalité (concept voué à tous les bannissements), de la périodisation (contre l'épuisement postmoderne de la conscience historique) et d'une défense du marxisme au service d'une visée socialiste (dont Jameson ne craignait pas de faire un « absolu » non-négociable).

Mais outre les cataclysmes politiques de la fin des années 1980, quelles étaient, pour Jameson, les caractéristiques de la nouvelle période dont on avait tardé à comprendre l'émergence ? À partir du travail d'Ernest Mandel sur le *Troisième âge du capitalisme*, Jameson est en grande partie connu pour sa caractérisation de la trajectoire du capitalisme à la fin du 20<sup>e</sup> siècle et la « logique » culturelle propre à cette nouvelle période. Les concepts de postmoderne, postmodernité et postmodernisme, en particulier, ont été les outils conceptuels privilégiés de ce travail de périodisation historique (on ne fera ici le décompte de tous les « post- » et « néo- » à avoir proliféré dans ces mêmes années). Quelles sont ces caractéristiques nouvelles ?

Le postmoderne est ce stade total auquel est parvenu la dynamique planétaire du capital qui n'a alors plus d'extérieur. Dit un peu autrement, postmoderne est cette nouvelle spatialité du capital dont le mouvement de reproduction élargie ne laisse plus exister aucun dehors. En cela le postmoderne n'arrive pas exactement après le moderne ; il en est le point de plein accomplissement. Mais précisons cela. L'expansion du capitalisme au cours du 20<sup>e</sup> siècle avait laissé persister un certain nombre d'enclaves précapitalistes : diverses formes résiduelles

— artisanales, agraires, féodales en contexte colonial — de rapports sociaux précapitalistes. Sous divers aspects, le passé pouvait continuer de « s'immiscer dans le présent » (pour emprunter une expression d'E. Bloch). À ce titre, la modernité capitaliste dominante restait marquée de décalages, d'inégalités de développement, voire d'archaïsmes (Bloch, Walter Benjamin, ou Trotski, entre autres, se sont chacun à leur manière confrontés à

ces temporalités « discordantes », ce motif si central chez l'infiniment regretté Daniel Bensaïd, lecteur assidu et héritier de ces auteurs). Ce qui signifie que diverses formes d'intuition et de conscience historiques étaient indissociables du moderne en tant que monde vécu traversé de temporalités hétérogènes, d'une présence vivante de formes historiques non encore éradiquées, ou disciplinées et rythmées par le capital.

Mais cette hétérogénéité du moderne ne se limitait pas à ces décalages et enclaves résiduelles.

D'autres sphères et ensembles d'activités humaines, bien que dominées par la dynamique du capital, n'étaient pas encore entièrement « subsumées » (ou absorbées) par elle. L'art, la culture, mais aussi, la nature, figuraient encore une certaine extériorité a- ou pré-capitaliste. Autrement dit, ces ensembles formaient autant d'enclaves, de dehors, relativement autonomes. La culture ouvrière elle-même resta longtemps relativement extérieure à l'univers de la consommation culturelle de la bourgeoisie dominante.

La transition vers le postmoderne consiste alors dans la résorption de ces enclaves, décalages, formes résiduelles et sphères relativement autonomes. En résulte un nouvel espace du monde du capital. Cette transition a d'ailleurs fortement coïncidé avec la thématique du « tournant spatial » dans les sciences humaines et sociales (traité en version marxiste à travers toute l'œuvre de David Harvey, autre figure majeure du marxisme anglophone, contemporain de Jameson).

Le postmoderne, autrement dit, nommait l'abouissement d'un mouvement interne de « colonisation » (le mot est de Jameson) et d'absorption de la nature, de la culture et de l'inconscient comme autant d'enclaves précapitalistes, après l'âge des impérialismes classiques et l'imbrication des « périphéries » du colonialisme classique, et du néocolonialisme, dans la trame des rapports de domination et de pillage global. En 1991, il écrit : « *Le postmoderne [...] pourrait bien être un peu plus qu'une période de transition entre deux stades du capitalisme, dans laquelle les précédentes formes de l'économie sont en cours de restructuration*

*« Il est important de veiller à ce que tout marxisme moderne ne dérive pas vers une critique purement culturelle ou vers telle ou telle vision du monde psychanalytique ; et j'ai donc toujours insisté sur le fait que ces diverses priorités étaient parfaitement compatibles avec une certaine orthodoxie sur les questions économiques, et qu'elles devaient être accompagnées d'une insistance sur l'omniprésence de la lutte de classe et sur la dynamique du capital. »*

*à une échelle mondiale, y compris les anciennes formes de travail [...]. Savoir si un nouveau prolétariat international (prenant des formes que nous ne pouvons encore imaginer) va re-émerger de ce soulèvement convulsif, nul besoin de prophète pour le prédire : cependant, nous sommes encore nous-mêmes dans le creux, et personne ne peut dire combien de temps encore ».*

Tout cela nous est à présent familier :

la puissance et l'omniprésence des réseaux médiatiques, de la circulation des images, des imprégnations publicitaires ; les pénétrations invasives des mondes intimes et de l'ancienne « intériorité » bourgeoise, entre brouillage des lignes entre public et privé sur réseau social et chirurgie esthétique.

On pense alors aux quatre principales implications suivantes :

— La première, et la plus importante, peut-être, est que « la culture », en perdant toute forme d'autonomie relative, forme un champ d'activités et de pratiques elles-mêmes directement intégrées au régime et aux rythmes de la production capitaliste ; ou si l'on préfère, la « superstructure » (comme somme de décalages temporels et spatiaux) était désormais bel et bien écrasée dans « la base ». D'où l'idée que la critique jamesonienne, loin de porter sur un après ou un à-côté culturel du monde de la production, concerne maintenant au contraire toute une dimension des rapports de production eux-mêmes.

— Seconde implication : la spatialité nouvelle du capital opère une érosion radicale des fondements objectifs et vécus de la conscience historique. Jameson dit du roman historique, par exemple, qu'il « ne peut plus entreprendre de représenter le passé historique ; il ne peut que "représenter" nos idées et nos stéréotypes du passé (qui d'un seul coup devient "pop histoire"). »

— Troisièmement, et corollaire du point précédent, la littérature et les études littéraires se voient déshabillées du prestige qui était le leur. Et incidemment, dans l'œuvre de Jameson, le passage de *L'inconscient politique* (livre de théorie marxiste de la littérature moderne, 1981) au livre de 1991 sur le postmodernisme comme logique culturelle du capitalisme avancé, n'est en rien le résultat d'une modification des intérêts et curiosités personnelles de l'auteur, et a tout à voir avec la prise de conscience d'une mutation profonde dans de la trajectoire historique du mode de production capitaliste.

— Quatrièmement, la totalité sociale capitaliste à l'ère postmoderne – son mode d'extension et le type d'espace qui en résulte – ne peut pas être représentée. L'irreprésentabilité de cette absolutisation du capital (bientôt menacé d'une « overdose de lui-même » comme le dit si bien W. Streeck) est

un problème central de la pensée de Jameson. Ce problème aura lui-même suscité un concept tout aussi central : la « cartographie cognitive » [*cognitive mapping*]. Pour Jameson, l'enjeu de ce concept était affaire de « pédagogie » politique visant à « doter le sujet individuel d'un sens nouveau et plus acéré de sa place dans le système mondial », autrement dit, dans « l'espace mondial du capital multinational ». En temps de repli de l'idée et du projet socialiste, Jameson voyait dans cette « esthétique de la cartographie cognitive » la précondition du renouveau des luttes. Jameson concluait son *Postmodernisme*, en affirmant qu'« une esthétique de la cartographie cognitive fait [...] partie intégrante de tout projet politique socialiste » ou encore que « la "cartographie cognitive" n'était qu'un nom de code pour "conscience de classe". »

**DES ANTICIPATIONS POUR NOTRE TEMPS**

Les citations qui précèdent suggèrent des tendances émergentes dont la consolidation ultérieure n'échappera à personne en 2025.

Pour en compléter le tableau, « apparente à une forme de capitalisme financier », la colonisation de la nature et l'enjeu de politisation des questions environnementales pour le socialisme (contre les appropriations bourgeoises déjà en cours), ou encore « l'épuisement de la capacité des sociétés du premier monde à produire leur propre culture. Chose toujours plus vraie en Europe et au Japon, qui, je pense, sont culturellement morts ». Seule sous-estimation notable : les résurgences du fascisme dont Jameson se limitait à constater l'extinction.

L'aggravation et l'enracinement de ces

tendances émergentes nous disent à quel point nous sommes – et nous ne sommes plus – dans l'environnement dont Jameson a si brillamment saisi la dominante culturelle. Les ingrédients de la transition se sont mués en stase, entre oligarchisme triomphant,

« Le postmoderne pourrait bien être un peu plus qu'une période de transition entre deux stades du capitalisme. Savoir si un nouveau prolétariat international va re-émerger de ce soulèvement convulsif, nul besoin de prophète pour le prédire. Cependant, nous sommes encore nous-mêmes dans le creux, et personne ne peut dire combien de temps encore. »

brutalisation sociale, militarisme, guerres et fascisme génocidaire, d'une part, et d'autre part, recompositions politiques à gauche, le tout au piège d'une totalité dont les fondements fossilistes ont fini par convertir les abstractions irréprésentables du capital en expérience sensible et quotidienne du chaos climatique. Aux États-Unis mêmes, une gauche reconnaissable aura fini par s'affirmer sur la scène politique nationale, jusqu'au Congrès et au sénat. De son

côté, toute une jeunesse, entre rejet du sionisme et solidarité avec la Palestine, aura enfin réussi à fracasser le consensus historique transpartisan en matière de politique extérieure. Quand la gauche américaine devient une source d'inspiration militante et intellectuelle pour nous ici et ailleurs, il y a alors quelque raison de penser que le marxisme au long cours d'un Jameson, et son programme de reconstruction d'une gauche américaine digne de ce nom, ne peut y avoir été tout à fait pour rien. □

1) Fredric Jameson, *L'inconscient politique* : le récit comme acte socialement symbolique. *Éd. Questions Théoriques*, 2012. Traduit par N. Vieillescazes et avec une importante postface d'Olivier Quintyn.

2) Fredric Jameson, *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. *Éd. Beaux-Arts de Paris*, 2007. Traduit par F. Nevoltry.

3) *La prise en compte de la psychanalyse, les réserves face à la transposition par Engels de la pensée de Marx en une philosophie, voire une métaphysique (le « matérialisme dialectique »)*, et l'attention prioritairement accordée aux questions de la culture et de l'idéologie.

4) Citations tirées de *Le Postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. *op. cit.*

# Note de lecture. Pour la Palestine comme pour la terre

PHILIP DELINE

*Andreas Malm\**, auteur de *L'anthropocène contre l'histoire : le réchauffement climatique à l'ère du capital (2017) ou de Comment saboter un pipeline (2020) a fait paraître en début d'année un petit ouvrage reprenant une conférence donnée à Beyrouth en avril 2024, qui met en évidence des moments d'articulation entre la destruction de la Palestine et la destruction de la Terre, c'est-à-dire des moments où l'un de ces processus influe sur l'autre, dans et par une causalité réciproque.*

**A**près avoir souligné dans son introduction de juillet 2024 qu'il n'y a pas plus de limites à ce que peut se permettre l'État d'Israël (et, s'il en était besoin, l'année qui vient de s'écouler depuis l'a dramatiquement confirmé...) qu'à la quantité de combustibles fossiles extraits du sol (les compagnies pétrolières investissent davantage qu'à aucun autre moment depuis l'accord de Paris de 2015...), Malm se propose de penser la relation entre ces deux processus. Il distingue trois moments de cette relation : autour de 1840, le début du 20<sup>e</sup> siècle, et la période ouverte par la Nakba.

## 1840 : L'ACCUMULATION PRIMITIVE AU PROCHE-ORIENT

L'analyse du tournant historique pour le Proche-Orient et le système climatique qui s'opère autour de 1840 est particulièrement développé dans l'ouvrage. À cette époque, la rivalité inter-impérialiste entre empires britannique et russe se manifeste régionalement dans l'opposition entre le sultan ottoman, soutenu par Londres, et le pacha d'Égypte, son vassal mais qui cherche à s'en émanciper. La Grande-Bretagne craint en effet que la fragilisation de l'Empire ottoman du fait de l'ascension nationale arabe ne permette à la Russie de menacer l'Inde, joyau de la couronne coloniale. En outre, l'industrie du coton du royaume, fer de lance de

son développement capitaliste mais qui connaît alors une grave crise de surproduction, se voit concurrencée par celle de l'Égypte, d'autant plus florissante que Méhémet Ali rejette le traité de libre-échange imposé en 1838 au sultan.

L'Empire britannique a été bâti sur sa suprématie navale, fondée jusqu'alors sur la force motrice du vent. Depuis les années 1829, la Royal Navy s'intéresse à la propulsion à vapeur permise par la combustion du charbon. Les caprices du vent contraignent les opérations militaires, alors que « *Avec les navires à vapeur, le vent est toujours favorable* ». Pendant l'automne 1840, une escadre de la Royal Navy comprenant quatre vapeurs dont *le Gorgon*, avec son moteur de 350 chevaux et ses 1600 marins, et quinze navires à voile, bombarde les villes du littoral levantin. Beyrouth est détruite, les cadavres jonchent les rues, puis Lattaquié, Tripoli, Tyr, Haïfa tombent. Enfin, la ville palestinienne d'Acre est pilonnée, puis pulvérisée quand sa poudrière est touchée : elle tombe en trois jours quand il avait fallu six mois à Napoléon en 1799. Ces attaques, célébrées à l'époque par des gravures (dont certaines reproduites dans l'ouvrage), ont causé des milliers de victimes. L'amiral Napier, qui les a conçues et dirigées, écrit : « *J'ai débarqué à Acre pour voir les dégâts que nous avions occasionnés et j'y ai vu un spectacle*

*qui ne pourra jamais s'effacer de ma mémoire et qui me fait presque encore frémir en y pensant* »... L'armée d'Ali s'effondre. La Grande-Bretagne a détruit le proto-empire arabe au moyen de la vapeur, qu'elle maîtrise grâce à ses ressources en charbon dont est dépourvue l'Égypte. Ali, bâtisseur d'empire et tyran sans pitié, avait espéré obtenir cette ressource en conquérant la Syrie, mais sans grand succès. Londres impose l'application du traité de libre-échange de 1838, détruisant l'industrie cotonnière de l'Égypte, ce qui engendre rapidement le sous-développement du pays et de sa région.

1840 voit également un premier engouement pour le projet sioniste en Grande-Bretagne, porté par le sionisme chrétien : les Juifs devaient être « rétablis » en Palestine, convertis au christianisme et faire advenir le Jugement dernier... Un projet dans lequel les Juifs réels vivants au Proche-Orient ou ailleurs ne jouent alors aucun rôle. Un sionisme impérial s'y combine, dont les détachements avancés sont formés d'officiers dont certains reviennent tout juste du champ de bataille : l'établissement de colonies juives en Palestine doit à fois constituer un débouché pour l'industrie britannique et « *un rempart contre les pouvoirs arabes* ». Londres avait ouvert un consulat à Jérusalem dès 1838. Après avoir défait Ali, l'architecte

en chef de l'Empire britannique à cette époque, Lord Palmerston, demande à son ambassadeur à Constantinople de convaincre le sultan « d'encourager les Juifs à retourner s'installer en Palestine car la richesse qu'ils apporteraient avec eux accroîtrait les ressources des territoires du sultan », une colonie juive constituant « un frein à tout mauvais dessein futur de Méhémet Ali ou de son successeur ». Avant de devenir juif à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, le sionisme a été impérial, permis par une puissance militaire fondée sur la maîtrise de la vapeur et qui forge le slogan « une terre sans peuple pour un peuple sans terre », le discours britannique sur la Palestine martelant que personne ne vit sur cette terre : « éternels pionniers, les Britanniques ont procédé à une élimination préfigurative du peuple palestinien »...

Ce premier moment d'articulation est « le moment de la mise à feu de la mondialisation de la vapeur, par son déploiement dans la guerre, est aussi le moment de la conception du projet sioniste. [...] Le sionisme n'est à ce stade qu'une idée. [...] Mais quand le wagon du mouvement sioniste a enfin été assemblé, il a pu être mis sur des rails prêts à l'emploi, posé par l'Empire britannique après 1840. »

### 1920 : MANDAT BRITANNIQUE ET CONTRÔLE IMPÉRIAL

Avec le Mandat britannique sur la Palestine en 1920, qui concrétise la déclaration Balfour de 1917, commence le deuxième moment d'articulation entre destruction de la Palestine et destruction de la Terre. Le combustible du moment est devenu le pétrole, et le projet industriel central de la Grande-Bretagne dans la région est le pipeline qui achemine le pétrole depuis les riches gisements d'Irak, également sous son mandat, jusqu'à la raffinerie d'Haïfa. Le *Yichouv* (les 60 000 Juifs vivant en Palestine en 1920), dont la population va être multipliée par dix jusqu'à la veille de la Nakba, ruine la production d'agrumes palestinienne par la technologie moderne, en symbiose avec l'empire fossile : pompes à moteur pour l'irrigation, transport par camions sur des routes (dont la construction est privilégiée par le Mandat) qui relient les colonies et celles-ci aux ports, expédition vers l'Europe par cargos à vapeur.

### 1947 : FONDATION DE L'ÉTAT SIONISTE IMPÉRIALISTE

Cette « transformation du Proche Orient en un fondement du capital fossile » est l'un des déterminants du soutien occidental à l'État sioniste à partir de 1947, puis de sa défense à partir de 1967. Depuis la Nakba, Israël est l'atout stratégique des États-Unis au Proche Orient, son « gendarme régional modèle dans le tiers-monde », comme l'attaque contre l'Iran en juin dernier l'a encore illustré. Il est également devenu depuis 2022 un exportateur majeur (en particulier vers l'Allemagne) du gaz et du pétrole extraits offshore du bassin Levantin, le long de la côte de Beyrouth à Gaza une extraction par Chevron et BP qui a pu reprendre dès novembre 2023 une fois Gaza suffisamment rasée. Dans le même temps, la société israélienne Ithaca Energy, propriétaire de champs pétroliers dans la mer du Nord, a constitué la plus grosse introduction au London Stock Exchange en 2022. Chars, missiles et avions israéliens qui perpétuent le génocide et l'éco-cide à Gaza, gros porteurs du pont aérien permanent qui acheminent les munitions depuis les États-Unis : les armées occidentales continuent à pulvériser la Palestine deux siècles plus tard grâce au pouvoir de destruction que leur assurent les combustibles fossiles en émettant à cette occasion une quantité colossale de CO<sub>2</sub>. La boucle capital fossile-projet sioniste est bouclée : « les étapes de la destruction de la Palestine sont également les étapes de la destruction de la Terre ».

### RÉPONSES AUX OBJECTIONS SUR LA RÉSISTANCE

L'ouvrage d'Andreas Malm contient deux autres textes. Le premier est une *Réponse à certaines objections sur la résistance palestinienne* qui lui ont été adressées suite à la conférence de Beyrouth. Elle contient des analyses stimulantes sur le Hamas, le 7 octobre ou le FPLP et le FDLP. Il rappelle ainsi que, même affaiblis par rapport à 1988-90 (première intifada), ces deux organisations marxistes participent à la guérilla contre l'armée sioniste à Gaza aux côtés des combattants du Hamas et du Jihad islamique. Sur les victimes civiles du 7 octobre, Malm rappelle que s'il n'y a aucune raison de s'en réjouir, la lutte armée imposée au peuple palestinien



faut que sa légitime revendication restant insatisfaite depuis 1948 ne peut éviter que des colons n'en soient victimes puisque Israël est une entreprise coloniale de peuplement. Le second texte est une courte *Réponse à certaines objections sur le lobby israélien*. Selon certains analystes radicaux, Israël serait un handicap pour les États-Unis, par conséquent leur engagement s'expliquerait par la puissance du lobby israélien. Sur ce point, on peut comme Malm rapporter ce propos de 2012 de Nasrallah (une fois n'est pas coutume dans cette revue), le dirigeant du Hezbollah assassiné l'automne dernier : « On entend toujours ce mensonge sur le lobby sioniste - que les Juifs dirigent l'Amérique et que ce sont eux qui décident vraiment, etc. Non. C'est l'Amérique elle-même qui décide. [...] Vous avez une trinité constituée des compagnies pétrolières, de l'industrie de l'armement et de ce que l'on appelle le "sionisme chrétien". Les décisions sont entre les mains de cette alliance. Israël était autrefois entre les mains des Britanniques et à présent c'est un outil entre les mains de l'Amérique ».

Un ouvrage court mais dense, solidement documenté, bien plus riche que ce qu'en présente cette note de lecture, et qui révèle le lien fort à combattre entre colonialisme/impérialisme et inaction climatique. □

\* Andreas Malm, *Pour la Palestine comme pour la Terre. Les ravages de l'impérialisme fossile*. La Fabrique éditions, 2025, 156 pages (14 €).

# Palestine vivra, Palestine vaincra !

THOMASRID

*Alors que Macron se décide enfin à reconnaître l'État de Palestine, il ne dénonce ni le génocide en cours à Gaza, ni les massacres en Cisjordanie. Nous revendiquons un État unifié pour tous les palestiniens et le droit au retour des réfugié-es depuis 1948. Nous revendiquons la justice et l'autodétermination des peuples.*

Nous voyons avec effroi nos frères et sœurs palestinien·nes poussés·es à la famine, à l'exode. Nous voyons l'étendue, chaque jour plus grande, chaque jour plus absurde, des morts et des destructions là-bas. Mais les palestiniens et les palestiniennes résistent et s'accrochent à leur famille, à leur maison, à leur rue, à la terre nue et au sable. Elles et Ils s'accrochent à leur dignité et résistent face à la machine de mort israélienne.

Prenons exemple sur le courage palestinien, et continuons de marcher, âprement, avec la colère au ventre. Continuer à crier le mot Palestine, à l'écrire, à chaque occasion, dans les cours des lycées, sur les parvis des universités, dans les discussions avec les collègues au boulot. Dans chaque manifestation, dans chaque grève nous devons prendre le drapeau de la Palestine pour étendard, partout où nous avons quelque chose à dire qui a à voir avec l'idée de justice, de liberté, de fraternité.

## POUR UNE RUPTURE AVEC L'ÉTAT ISRAËLIEN

La bataille pour la Palestine est loin d'être terminée. L'État israélien n'a pas les moyens militaires, économiques, politiques pour mener son projet de vassalisation du Moyen-Orient et de

traitement final — par le génocide ou le nettoyage ethnique — de la question palestinienne. Car les deux sont intimement liés. Comme l'étaient d'ailleurs le projet d'apartheid total en Afrique du Sud et la vassalisation d'une partie des pays voisins. Malgré des « victoires » dans des conflits asymétriques ces derniers mois, nous pouvons faire le pari que le point de rupture n'est plus si lointain.

La politique actuelle accentue la pression sur l'économie et la société israélienne. La banque centrale israélienne estime que le pays a dépensé près de 67 milliards de dollars dans sa guerre multi fronts contre Gaza, le Liban, la Syrie, le Yémen, auxquels il faut rajouter plus de 10 milliards pour les 10 jours de conflits avec l'Iran. Rappelons que son budget annuel est de 226 milliards par an. L'État d'Israël est en passe de rentrer dans sa 3<sup>e</sup> année de récession économique. Enfin, pour la première fois depuis des décennies, le solde migratoire d'Israël était négatif en 2024. Or, pour eux, le facteur démographique est essentiel.

## GRÈVES ET MANIFESTATIONS CONTRE LE GÉNOCIDE

Le 22 septembre, deux événements historiques sont en train de se produire.

Pour la première fois, des organisations syndicales ont lancé, dans un pays d'Europe, l'Italie, un mouvement de grève générale pour la Palestine : plus de 100 000 manifestant·es à Rome et des centaines de milliers dans plus de 75 villes) et des blocages, de gares notamment. Le même jour, plusieurs pays, dont la France, vont enfin reconnaître un État palestinien. Bien sûr, nous n'avons aucune illusion sur l'effectivité réelle et immédiate de cette reconnaissance sur la deuxième nakba à Gaza, ni sur l'apartheid en Cisjordanie. C'est trop peu, trop tard, trop colonial.

Ce qui est historique, c'est la rupture symbolique que cela crée — sans doute pour la première fois depuis la naissance d'Israël — entre ce dernier et le monde occidental. Dans quelques jours, les flottilles, des dizaines de bateaux, devraient arriver au large de Gaza avec une vague d'espoir, de colère et de solidarité que cela soulèvera partout dans le monde, nous fera trembler. La bataille pour la Palestine est loin d'être terminée.

Nous affirmons qu'il faut boycotter l'État d'Israël, il faut un désinvestissement et des sanctions. Notre soutien à la résistance du peuple palestinien est inébranlable ! □